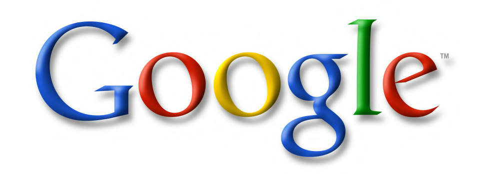


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

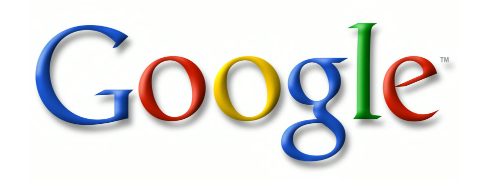
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/




**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

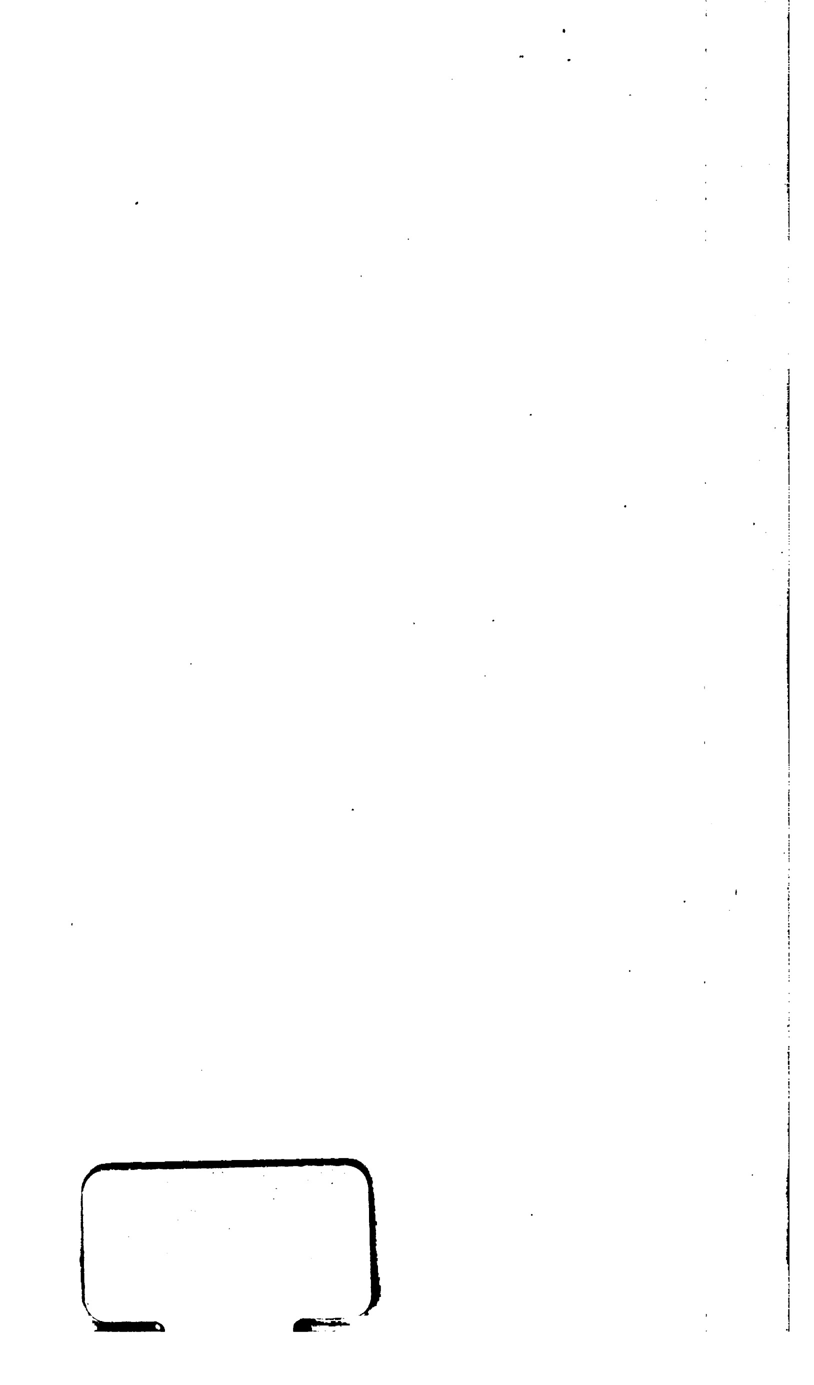
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françɑis, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

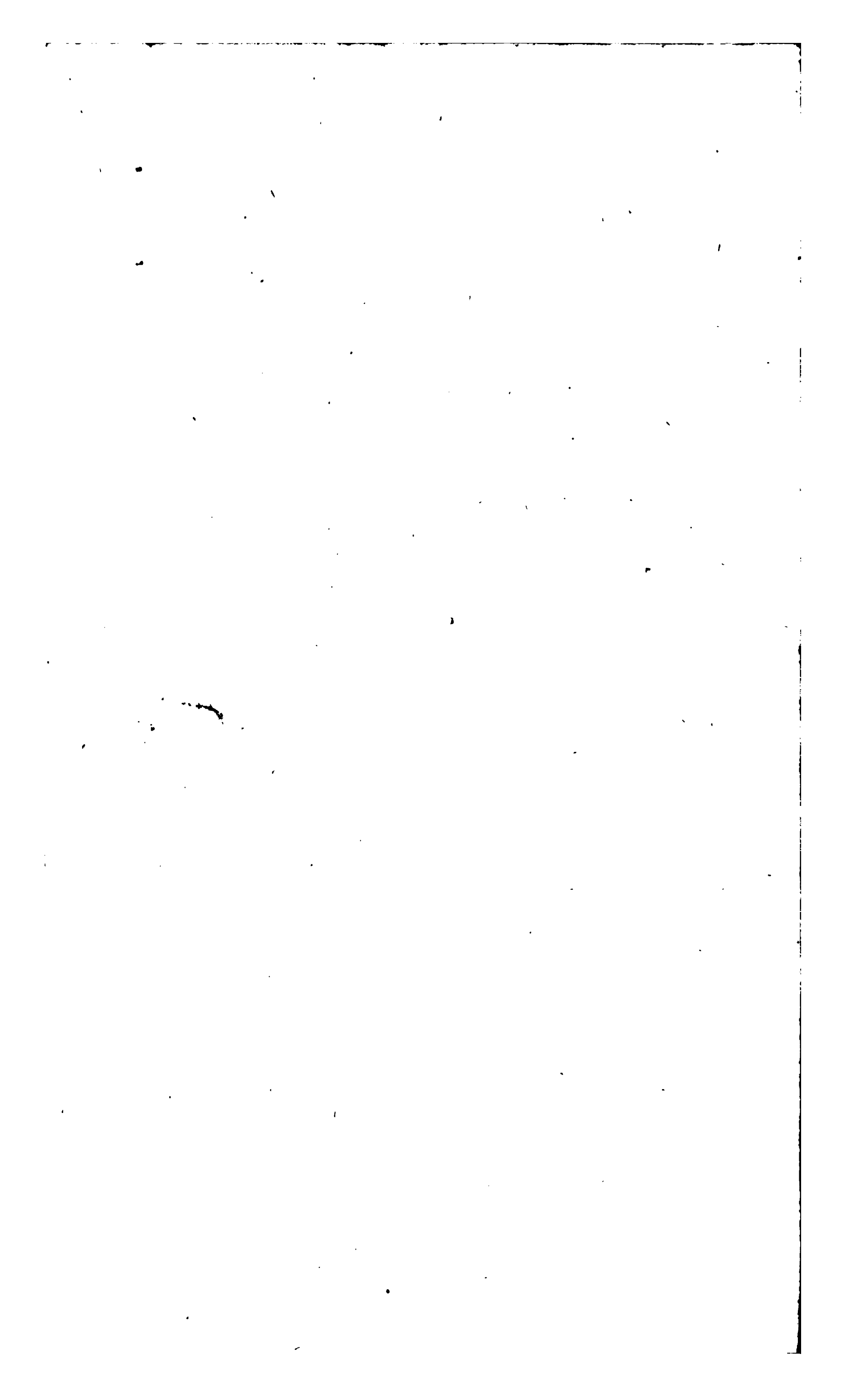


NKW
Genli





# LE
# PETIT LA BRUYERE.



# LE
# PETIT LA BRUYÈRE,
## OU
## CARACTÈRES ET MŒURS
## DES ENFANS DE CE SIECLE.

Ouvrage fait pour l'Adolescence, suivi d'une seconde partie, contenant un recueil de Pensées diverses, offert à la jeunesse.

NOUVELLE ÉDITION, revue, corrigée, et augmentée de plusieurs chapitres entièrement nouveaux.

PAR MADAME DE GENLIS.

---

Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point, c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres; mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace et d'une manière qui plaise et qui instruise.

LA BRUYERE, chap. I.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée S. André-des-Arcs, n° 16.

AN IX — 1801.

Lib. of the New Y State Associat...

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
831042 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1936 L

# ÉPITRE DÉDICATOIRE

## A MON PETIT-FILS

## ANATOLE DE LA WOESTINE.

Library New York Medical Association.

---

Mon cher fils,

Vous êtes dans votre douzième année, la plus grande partie de cet ouvrage est faite pour cet âge, et je crois qu'en lisant les derniers chapitres avec votre instituteur, vous les comprendrez parfaitement.

La tendresse maternelle vous consacre cet ouvrage, puisse la piété filiale y donner du prix à vos yeux. Relisez-le souvent, méditez les conseils qu'il vous offre, ils vous

sont donnés par l'expérience et par le plus tendre de tous les sentimens ; et croyez que vous ne serez heureux et digne d'être aimé qu'en les suivant.

Berlin, 15 août 1799.

# PRÉFACE (1).

J'AVOIS fait pour l'enfance et pour la jeunesse, des Contes, un Théâtre et un Roman en lettres (2); un livre de maximes et de portraits leur manquoit, le voici. J'ai inséré dans ma *Nouvelle Méthode d'enseignement*, *des pensées détachées* pour les enfans, j'aurois pu intituler ce recueil : *Le petit la Rochefoucault*, je ne l'ai point fait, parce que mes principes sont en général fort différens de ceux de cet auteur. J'aime et j'admire beaucoup de choses dans son livre, mais j'y trouve aussi beaucoup d'inconséquences, un style incorrect et souvent maniéré, une grande quantité de maximes fausses

(1) Cette préface fut écrite à Berlin, il y a dix-huit mois.

(2) Les petits Emigrés.

et dangereuses, et un mauvais systême, qui, adopté depuis par un disciple de la philosophie moderne (1), a produit cet ouvrage monstrueux (2), méprisé par tous ceux qui réunissent la sensibilité de l'ame à la justesse de l'esprit.

Le meilleur de tous les observateurs, le plus profond, le plus parfait moraliste, l'écrivain le plus piquant et le plus original, est, à mon gré, *la Bruyère*; afin de justifier le titre que j'ai donné à cet essai, j'ai tâché de saisir le ton et d'imiter la manière de mon *auteur bien-aimé*; j'ai pris ou *parodié* les titres de ses chapitres, mais ne pouvant dire aussi bien, j'ai dit des choses absolument différentes; c'est un grand peintre qu'il est impossible de copier

(1) Helvétius.

(2) Le livre intitulé *De l'Esprit*. Je conseille à tous les jeunes gens de lire l'excellente *réfutation* que M. de la Harpe a faite de cet ouvrage.

en *miniature*, et dont je n'ai voulu prendre que le style et le coloris. Je n'ai jamais la prétention de l'égaler, je ne desire que lui ressembler un peu.

La seconde partie de cet ouvrage est d'un autre genre; je ne l'ai point écrite pour l'enfance. Ce sont des réflexions échappées du cœur, que j'avois tracées sur un livre de souvenir dans diverses circonstances de ma vie; elles ne sont ni travaillées, *ni composées ;* et en les relisant, j'y ai trouvé un caractère de vérité dont l'intérêt peut suppléer au talent.

Il est difficile, dans le siècle où nous vivons, d'écrire avec impartialité sur les passions, sur les penchans, et sur les inclinations naturelles de l'homme. Hobbes, athée et vivant dans un temps de factions, a représenté l'homme sous les traits affreux du plus méchant des

êtres; il a peint fidèlement ce qu'il a vu, il en a tiré de faux résultats. Il auroit dû penser que l'on ne peut juger de la constitution naturelle et physique d'un homme, lorsqu'il est attaqué d'un mal universel qui lui donne des convulsions. Les hommes les plus sains et les plus robustes peuvent être victimes de la contagion, et mourir de la peste, quand elle est épidémique. La Rochefoucault, dans un ouvrage agréable, mais superficiel, a commis une faute de ce genre; il a vu de petites factions, il a observé des courtisans agités par l'esprit de parti, et il a injustement attribué à toute l'espèce humaine les erreurs d'un moment et les vices d'une seule classe d'individus. Il a rapetissé et calomnié l'homme.

Je suis née aussi dans un temps de troubles, j'ai vu des crimes qui sur-

passent tout ce que j'ai lu, j'ai été la victime de la calomnie, je suis fugitive, proscrite et dépouillée, mais je n'ai pas tout perdu, l'amour de la vérité me reste; et j'ose croire qu'on ne trouvera ni dans cet essai, ni dans aucun de mes ouvrages, l'exagération, l'humeur et la misanthropie que produisent trop souvent l'injustice et le malheur (1).

---

(1) Qu'on me permette de faire ici une petite réclamation : l'estimable et judicieux éditeur de l'excellent *Traité de l'éducation des filles*, de Fénélon, s'élève avec raison (dans une note) contre le tutoiement réciproque des parens et des enfans; il ajoute que personne, avant lui, n'a fait cette critique. Cependant elle n'a point été omise dans le *Théâtre d'éducation ;* elle y forme le sujet d'une scène entière, et cette critique fut faite il y a seize ou dix-sept ans.



# LE
# PETIT LA BRUYERE.

Library of the New York Medical Association.

## CHAPITRE PREMIER.

### *Plan de l'ouvrage et but de l'auteur.*

« Je rends aux enfans ce qu'ils m'ont prêté ;
» j'ai emprunté d'eux la matière de cet ou-
» vrage, il est juste que l'ayant achevé avec
» toute l'attention pour la vérité, dont je suis
» capable et qu'il mérite de moi, je leur en
» fasse la restitution (*) ».

Les enfans ont toujours été les objets de mes principales méditations, car j'ai été mère extrêmement jeune ; dès-lors je m'appliquai à étudier les enfans avec un soin particulier.

---

(*) Tel est (à un mot près) le début de la Bruyère dans *ses Caractères*. Il dit : Je rends au public ce qu'il m'a prêté, &c. Les guillemets marquent ce que j'ai copié ; je n'ai fait à ce paragraphe d'autre changement que celui de substituer le mot *enfans* au mot *public*.

J'en ai élevé un très-grand nombre, et en outre, je n'ai négligé aucune occasion d'observer ceux de mes amis, et même ceux que j'ai rencontrés dans la société et dans mes longs voyages. J'ai toujours écrit à mesure toutes mes observations sur ce sujet; ainsi je déclare à mes jeunes lecteurs que tous les portraits qu'ils vont lire ont été faits d'après nature; mais il seroit impossible de trouver *la clef* de ces caractères (*) : 1°. Parce que j'ai pris mes originaux en divers pays, et que, pour les découvrir, il faudroit commencer un cours de voyages en France, en Suisse, en Hollande, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, etc. 2°. Parce que, depuis que j'ai recueilli ces portraits, presque tous mes personnages ont tellement grandi, et sont si perfectionnés ou si bien corrigés par l'éducation et l'expérience, qu'ils sont aujourd'hui absolument méconnoissables. Au reste, comme la nature est toujours la même, il se trouvera encore beaucoup d'enfans qui pourront ressembler à ceux que j'ai peints, quoique je ne les aie jamais connus; et c'est ainsi que nous

(*) C'est-à-dire, les véritables noms des personnages dont je fais les portraits dans cet ouvrage.

voyons tous les jours des personnes qui paroissent avoir servi de modèles aux portraits de la Bruyère, qui écrivoit il y a cent ans. Cet auteur si ingénieux, si moral, si observateur, a eu l'art d'instruire et de plaire en peignant les hommes avec vérité ; il prouve toujours dans les différens portraits, combien un caractère vertueux est aimable, et combien un caractère vicieux est insoutenable et ridicule. Toutes ses maximes détachées et toutes ses critiques tendent à faire révérer et aimer la religion, et la vertu dont elle est la base, et à faire mépriser le vice. Je me suis proposé le même but, heureuse si je puis le remplir de même, et si ce petit ouvrage peut être aussi utile et aussi agréable aux enfans, que le *grand la Bruyère* le sera toujours aux gens du monde.

## CHAPITRE II.

### *De la lecture, de l'étude et de l'application.*

QUAND on dit que rien n'annonce plus d'esprit et n'est plus utile que le goût de la lecture, on sous-entend deux choses : *un choix de bons livres* et *l'application en lisant.*

Mais, au contraire, rien ne montre mieux le manque d'esprit que de lire avec indolence, avec une distraction habituelle, et rien n'est plus pernicieux que de lire sans discernement tout ce qui tombe sous la main, ou, ce qui est pis encore, de choisir par goût des livres frivoles et dangereux.

Quelques jeunes personnes en Allemagne ont fixé mon attention par la singularité de leur genre de goût pour la lecture, et par la manière étrange dont elles lisent. Je ne citerai que Louise ; ce portrait sera celui de plusieurs autres.

Louise n'a que douze ans ; comme la plupart des jeunes Allemandes, elle sait également le français et l'allemand, et ne sait bien ni l'une ni l'autre langue. Elle aime *avec pas-*

*sion* un seul genre de lecture, *les romans français*, quoiqu'il y ait au moins sur chaque petit volume français, un bon quart de perdu pour elle, parce qu'elle n'en comprend ni les phrases ni les mots, ce qui doit jeter quelque obscurité sur l'ensemble de la lecture. N'importe, elle recherche avec avidité, non tel ou tel ouvrage, mais indistinctement tout ce qui s'appelle *roman français*; elle dit ensuite, suivant le goût et l'avis des gens qu'elle voit: *Ce livre est ennuyeux*, ou, *ce livre est charmant;* mais qu'il soit détestable ou qu'il soit un chef-d'œuvre, ce livre a été lu de la même manière, et voici comment:

Louise prend d'une main son livre, et de l'autre le bas qu'elle tricote; et (quand le temps le permet) elle ouvre une fenêtre sur la rue, s'assied de manière à bien voir tout ce qui se passe, pose le livre ouvert sur le rebord de la fenêtre, et puis, comme Jules-César (*), elle fait trois choses à-la-fois; elle tricote, elle lit, et elle considère les passans. Si la fenêtre est au rez-de-chaussée, et si la rue est bien passante, et par conséquent bien

(*) Jules-César, dit-on, dictoit en même temps trois ou quatre lettres différentes.

bruyante, rien ne manque à son bonheur. Il lui faut cette réunion de plaisirs, pour que la lecture ait un véritable charme pour elle. Le livre n'auroit presque plus d'intérêt si la pluie survenoit, ou si elle perdoit une de ses aiguilles à tricoter; et ce qui rend ceci tout-à-fait merveilleux, c'est qu'elle lit dans une langue qu'elle ne comprend guère qu'à moitié.

Il est tout simple de faire un petit travail des mains en écoutant une lecture qui se fait tout haut par un autre, parce qu'on n'a ni l'embarras ni l'occupation de tenir un livre, de tourner les pages et de lire des yeux. Mais que peut-il résulter d'une lecture faite comme celle que je viens de dépeindre?... Beaucoup d'idées fausses, et aucune réflexion utile.

Il faut mettre à tout ce qu'on fait l'application que chaque chose exige, et rien n'en demande plus que la lecture.

Les personnes qui ne lisent par préférence que des livres frivoles, ont certainement peu d'esprit, elles ne lisent que pour échapper à l'ennui que leur cause la nullité de leurs propres idées; ne savoir ni penser, ni réfléchir, c'est végéter: on pourroit se tirer de cet état mortellement ennuyeux en s'appliquant, en lisant avec une extrême attention de bons

ouvrages, dont la lecture bien méditée finiroit par étendre l'esprit et par former le jugement; mais l'indolence et la paresse font préférer les lectures qui ne demandent et ne méritent aucune attention. On n'est pas plus difficile sur les livres que sur les sociétés, les conversations et les spectacles. On lit pour n'être pas *seule avec soi-même*, on aime les visites et on va à la comédie par la même raison, et avec ce train de vie, on reste éternellement *enfant*, et *enfant mal élevé* et très-gâté.

Mais qu'est-ce qu'un bon ouvrage? C'est le grand la Bruyère qui va répondre à cette question; ainsi n'oubliez pas cette réponse.

« Quand, dit-il, une lecture vous élève l'esprit et qu'elle vous inspire des sentimens nobles et vertueux, ne cherchez pas une autre règle pour juger de l'ouvrage; il est bon et fait de main d'ouvrier ». (*Caract. de la Bruyère, chap. 1.*)

On raconte comme une chose ridicule, qu'un géomètre, après avoir entendu la lecture d'un ouvrage d'agrément, demanda sérieusement: *Qu'est-ce que tout cela prouve?* cependant cette question étoit une critique très-raisonnable et très-juste, si en effet l'ouvrage ne *prouvoit* rien. Un livre n'est vérita-

blement estimable que lorsqu'il a un but moral, et que tous les détails, du moins en grande partie, se rapportent à ce but. Tout livre qui ne développe pas des sentimens faits pour affermir dans la vertu, ou qui n'offre pas des idées utiles, n'est qu'un ouvrage frivole qui ne mérite pas d'être *relu*, quel que soit son agrément et son style.

Quand on est bien sûr, ou que l'on croit l'être, qu'une chose procurera un grand plaisir, rien ne coûte pour obtenir cette chose desirée, pas même des souffrances physiques très-vives et très-longues.

C'est ainsi qu'on a vu des femmes, avant la mode des perruques et des habits à la grecque, passer trois ou quatre heures par jour à se faire mettre des papillottes, ou à se faire taper, tirer, arracher les cheveux en tout sens; c'est ainsi qu'on les a vues supporter sans peine le supplice des corps baleinés bien serrés, et danser gaîment sous ces cuirasses, avec des souliers ridiculement étroits, ornés de talons bien minces, d'une hauteur prodigieuse, et souffrant, outre tout cela, l'insupportable incommodité de porter d'énormes paniers, et de traîner de longues queues de deux ou trois aunes. C'est ainsi qu'on les voit aujourd'hui,

même dans les climats glacés du Nord, endurer volontairement les plus âpres rigueurs du froid, afin de jouir de la *félicité* de ressembler, du moins par le costume, aux statues grecques légèrement drapées.

Si l'on étoit bien persuadé que l'instruction peut procurer des plaisirs vifs et durables, l'étude n'offriroit plus rien de rebutant. La preuve en est que ceux qui ont cette conviction, s'appliquent avec constance, et même avec goût, aux choses qui ont par elles-mêmes le plus de sécheresse; comme, par exemple, les élémens de l'arithmétique et l'étude de la grammaire.

Ce qui fait que les personnes peu réfléchies sont convaincues que le bonheur ne se trouve que dans la vaine dissipation du grand monde, c'est qu'elles ne connoissent des coquettes et des gens dissipés, qu'un extérieur qui les abuse. Elles leur voient *l'air* de la joie la plus vive, elles leur entendent répéter qu'elles *s'amusent*, qu'elles se sont *amusées*, que tout est *charmant*, *ravissant*, etc. mais il ne faut pas être la dupe de ces démonstrations et de ce langage. Dès qu'on est dans le monde, il faut paroître s'y plaire; si l'on y porte un air distrait ou chagrin, on y est à-la-fois impoli et

ridicule. On est absolument forcé d'y montrer de l'enjouement et la plus parfaite liberté d'esprit; si l'on prend la migraine dans une assemblée, si quelque souvenir douloureux retracé, ou quelques discours, ou la rencontre d'un ennemi, ou des traits de malignité y viennent tout-à-coup jeter la tristesse dans l'ame, voilà des impressions qu'il faut entièrement cacher. Je sais qu'une telle contrainte est un tourment insupportable; n'importe, quoi qu'il en coûte, il faut le subir, et de bonne grace; il faut toujours rire, badiner, et avoir l'air content et charmé; et voilà pourquoi les bons observateurs découvrent dans le grand monde tant d'applaudissemens peu sincères, tant de gaîté jouée, artificielle, tant de rires forcés.

On auroit compassion des coquettes et des personnes livrées à la dissipation, si on lisoit dans le fond de leurs ames, ou si on les voyoit dans l'intérieur de leurs maisons. Leur désoeuvrement, leur paresse, leur dégoût invincible pour toute occupation raisonnable ou solide, leur rend insupportables tous les intervalles qui coupent nécessairement les visites et les amusemens. Un moment de solitude leur paroît un siècle, les devoirs les plus

doux à remplir ne sont pour elles que des sujétions gênantes; leurs peines, il est vrai, sont très-frivoles, mais elles les sentent avec une extrême vivacité, et elles en souffrent d'autant plus, que souvent même ces chagrins puériles sont honteux, et que la méprisable vanité qui les produit, oblige encore à les cacher: une fête où l'on n'a pu aller, les succès d'une rivale, des jalousies secrètes, des prétentions mal fondées, des espérances déçues, des dépits secrets, une humeur dont on rougiroit d'avouer les motifs ridicules, une dissimulation et une contrainte continuelles, des amusemens qui fatiguent, et dont on ne peut se passer, une agitation perpétuelle et toujours sans cause, une inconstance que rien ne sauroit fixer, enfin un ennui caché qui se mêle à tout, qui corrompt tout, telle est la situation, tel est le prétendu bonheur des gens entièrement livrés au monde.

Oh! qu'on est à plaindre, lorsque toutes les misères qui ne méritent même pas le nom de contrariétés, ont acquis assez d'importance pour produire tous les effets des passions! pour jeter dans l'abattement, dans la tristesse, pour inspirer la colère et l'emportement! Qu'on est à plaindre, lorsque toute la

le plus accablant; car il n'est plus possible alors de reprendre des occupations raisonnables, l'habitude d'une longue frivolité rend l'esprit absolument incapable de la moindre application, et pour que l'étude fasse les délices de tous les âges, il faut s'y être livré sans interruption depuis sa première jeunesse.

Si un enfant s'applique véritablement dès l'âge de dix ou douze ans, il aura passé à quatorze ou quinze toutes les difficultés des études.

Tant qu'on est bien jeune, on est toujours le maître de prendre une très-grande application.

Dans l'âge où tous les organes ont une extrême flexibilité, on peut prendre l'habitude de l'application aussi facilement que tout autre.

Dès qu'on s'applique, on cesse de s'ennuyer. La chose la plus intéressante ne feroit aucun plaisir, si elle ne fixoit pas toute l'attention; j'ai vu bâiller aux tragédies de Corneille et de Racine, et aux opéra de Gluck; c'est qu'on ne les écoutoit pas. Comment voulez-vous qu'une lecture vous attache, si vous pensez à toute autre chose pendant que votre instituteur lit tout haut, ou même pendant que

vous lisez vous-même, comme il est facile de s'en appercevoir par la monotonie et souvent par la fausseté de vos inflexions?

Cette remarque que votre instituteur vient de faire sur un trait de votre lecture, cette réflexion si juste et si frappante est perdue pour vous, car, faute d'attention, vous n'aviez pas compris le trait auquel elle se rapporte.

On vous parle des plus grands hommes qui aient existé, on veut vous apprendre les histoires les plus étonnantes et les plus merveilleuses; vous savez seulement qu'il est question de *Caton*, de *Titus*, de *Marc-Aurèle*, ou de *Charlemagne*, de *saint Louis*, d'*Henri IV*, &c. du reste, vous n'écoutez rien : à quoi donc pensiez-vous ? à votre *cerf-volant*, à votre *ballon*, à moins que cela peut-être !... Et quel âge avez-vous? *douze ans !*... Ah ! rougissez d'une telle puérilité, corrigez-vous-en bien vîte, ou vous serez certainement un jour l'être le plus ignorant et le plus borné, et d'autant plus méprisable, que l'on ne néglige rien pour vous instruire, pour vous éclairer.

Il est tout simple d'aimer les jeux de votre âge, on vous les procure, profitez-en ; je veux même, quand vous jouez, que vous soyez

occupé de votre jeu, vous en aurez plus d'adresse et de grace : soyez toujours attentif à tout ce que vous faites, fût-ce un château de cartes, et par conséquent n'ayez point de distractions pendant vos études et vos lectures ; mais, répondez-vous, ces distractions sont involontaires. Point du tout, car il dépend de vous de les repousser aussi-tôt qu'elles se présentent ; il dépend de vous d'écouter attentivement : enfin, si vous le voulez sincèrement, vous perdrez en très-peu de temps cette mauvaise habitude des distractions niaises et continuelles. Que gagnerez-vous à la garder ? vos leçons vous ennuieront toujours mortellement, et cependant il faudra toujours les prendre ; vous serez perpétuellement réprimandé, grondé, humilié, puni ; vous affligerez vos instituteurs et vos parens, vous ne ferez aucun progrès, vous resterez un ignorant et vous deviendrez un sot, et peut-être un fat ; car c'est le sort assez ordinaire des jeunes gens qui n'ont aucune espèce d'instruction et de talens.

Mais en vous appliquant, vos leçons cesseront presqu'aussi-tôt de vous ennuyer, bientôt vous les trouverez intéressantes ; votre esprit se formera, s'étendra ; on vous citera

comme l'un des modèles des enfans de votre âge, vous serez encouragé, caressé, récompensé, chéri. Vous ferez la gloire de vos maîtres et le bonheur de vos parens; et vous deviendrez un homme éclairé, solidement vertueux, un citoyen utile, estimable, et vous jouirez des plaisirs réels et durables, et de tout le bonheur que l'on peut goûter sur la terre. Essayez-en, cela n'en vaut-il pas la peine! prenez une bonne et ferme résolution, essayez-en seulement pendant six mois, et j'ose vous répondre que vous me remercierez de vous avoir donné un *conseil si salutaire.*

## CHAPITRE III.

### *Du mérite personnel.*

On appelle *mérite personnel*, les talens, les lumières, l'esprit, l'instruction et les vertus; enfin les qualités qui sont en nous, et non les avantages que nous tenons uniquement du hasard et de la fortune, comme la naissance et les richesses. Tout le monde convient unanimement qu'il est sot et ridicule de s'enorgueillir de posséder un palais que l'on tient de ses pères, et que le feu peut consumer en une nuit; tout le monde convient qu'il est absurde de tirer vanité de sa généalogie et de la gloire de ses ancêtres, &c. On avoue que tout cela ne nous appartient pas, que tout cela est entièrement dû au hasard et au caprice de la fortune. Mais qu'avons-nous donc en propre? qu'est-ce qui nous appartient véritablement et que rien ne puisse nous ravir? Hélas! pas même le seul bien réel, pas même la vertu! nous la perdrons infailliblement, si nous perdons la piété, et si nous nous livrons à l'orgueil.

S'il existoit un *mérite personnel*, que l'on ne dût qu'à soi sur la terre, que l'on fût assuré de conserver toujours, qui fût éminemment utile aux autres, on concevroit l'orgueil, quoiqu'il fût encore très-coupable, puisqu'il offenseroit le créateur auquel on devroit toujours un tel don, et auquel il faudroit en rapporter toute la gloire. Mais un semblable mérite n'a jamais existé, et n'existera jamais; pour nous préserver de l'orgueil, qui produit toujours l'ingratitude, Dieu a voulu que nous n'eussions aucun avantage dont il nous fût possible de tirer vanité avec une ombre de raison.

Un bienfait doit toucher et non flatter, lorsqu'on n'a pu d'aucune manière mériter de l'obtenir. Une récompense est honorable, mais un don purement gratuit ne sauroit l'être.

Quand Dieu, dès le sein de votre mère, a disposé vos organes de manière à vous donner plus de mémoire et plus d'intelligence qu'on n'en a communément, aviez-vous mérité cette distinction? Vous convenez que c'est une sottise de s'enorgueillir d'avoir un beau visage, parce que, dites-vous, outre la frivolité de la beauté, *on n'a pas fait sa figure*; mais avez-vous fait votre esprit?

Vous avez de l'instruction, des connoissances étendues, cette science est-elle infuse en vous? ne la devez-vous pas aux soins de vos parens, à des maîtres, à des instituteurs? ou bien aux gens avec lesquels vous avez vécu, et à un certain concours de circonstances, qui étoit fait pour développer l'esprit et étendre les lumières? Si le sort vous eût condamné à tailler la pierre tout le jour, ou à labourer la terre sans relâche, auriez-vous toute cette érudition? Ou même si, né dans la classe où vous êtes, des parens indifférens eussent négligé votre éducation en vous donnant l'exemple du vice et de la frivolité, et qu'ensuite, jeté dans le monde sans guide et sans principes, on vous eût entraîné dans tous les égaremens que produisent l'ignorance et l'oisiveté, quels talens, quelle instruction auriez-vous?

Ne méprisez donc point l'artisan, qui vous paroît une brute; il étoit né peut-être avec plus de mémoire que vous n'en avez. Il fait parfaitement des bottes et des souliers; vous savez bien l'Histoire ancienne et moderne, vous avez également profité tous les deux de l'éducation qu'on vous a donnée.

Ne méprisez pas même le jeune homme in-

fortuné, sans vertus et sans mœurs, s'il a été mal élevé ; pour vous surpasser en tout, il ne lui a manqué peut-être qu'un père tendre et vertueux, ou qu'un ami véritable.

Le résultat de ces réflexions, c'est qu'en effet le comble de la folie et de l'absurdité est de s'enorgueillir de sa naissance et de la fortune qu'on doit à ses parens, et qu'il est encore très-extravagant de tirer vanité de ce qu'on appelle *mérite personnel.* Une personne bien réfléchie, honnête, spirituelle, véritablement éclairée et parfaitement raisonnable, sera toujours modeste. Car l'orgueil est composé de sottise, d'aveuglement, d'injustice et d'ingratitude.

## CHAPITRE IV.

### *Des petites filles.*

Rien n'est aimable comme une petite fille douce, docile, ingénue, sensible, reconnoissante et réservée.

Lucie a huit ans; elle n'est pas jolie, mais elle a tant de graces, que sa figure même plaît généralement. Elle étoit née avec peu de mémoire et d'intelligence, et cependant aucun enfant de son âge ne la surpasse en talens et en instruction. Elle a toujours eu un desir constant de plaire et de se rendre agréable aux personnes qu'elle doit aimer; ce sentiment lui a donné les deux qualités qui font réussir à tout, la docilité et l'application. Lucie a tant de douceur, elle reconnoît ses fautes avec tant de candeur et de regret, elle a tant de sincérité, qu'il est impossible de la gronder; mais loin d'abuser de l'indulgence et de la bonté qu'on lui témoigne, c'est pour elle un motif de plus pour se bien conduire, et pour mettre tous ses soins à se corriger de ses défauts. Elle aura beaucoup d'esprit et de

raison, parce qu'elle aime et recherche les conseils, qu'elle s'accoutume à réfléchir, qu'elle sait garder le silence, et écouter avec attention les conversations des gens raisonnables. Les amis de sa mère s'occupent beaucoup d'elle, et n'en sont jamais importunés; sans être timide, elle est toujours réservée; enfin on ne voit jamais Lucie un seul instant oisive; elle est déjà chargée d'une infinité de petits soins relatifs *au ménage*, et elle s'en acquitte avec beaucoup d'ordre, d'exactitude et d'économie, et tous ceux qui la connoissent, disent d'un commun accord : Heureux l'époux qui sera choisi pour Lucie! heureuse la famille qui adoptera une telle enfant!

Je suis fâchée de ne pouvoir dire autant de bien de sa cousine; mais je ne sais non plus flatter qu'enlaidir mes portraits, je peins fidèlement ce que je vois.

Hortense est aussi malheureuse qu'une enfant de dix ans peut l'être. La moindre contrariété l'irrite, l'afflige et lui donne de l'humeur; elle est presque toujours mécontente ou chagrine; que de peine elle éprouve sans cesse! Si l'on fait peu d'attention à elle, si l'on ne remarque pas son chapeau neuf ou sa robe nouvelle, si une partie de plaisir n'a pas

2

lieu, si elle ne danse pas assez à son gré au bal, si elle n'y est pas priée autant qu'elle le desire, et par les bons danseurs, si son danseur laisse prendre sa place, si elle voit que d'autres petites filles sont trouvées plus jolies et plus agréables; enfin si son tailleur, sa marchande de modes manquent d'exactitude, que de chagrins amers et violens! que d'inquiétudes, que d'impatiences, que d'émotions douloureuses! Ajoutez à tout cela l'insupportable ennui des leçons; ne s'appliquant à rien, ne faisant nul progrès, tout l'excède, et elle ne retire pour tout fruit des leçons qu'elle reçoit, que des migraines, de l'humeur, et l'habitude de l'impertinence qu'elle contracte avec ses maîtres, qu'elle traite avec une arrogance intolérable. Hortense a une vanité folle qui la rend insupportable aux autres, ainsi qu'à elle-même; elle voudroit qu'on s'occupât toujours d'elle; et jamais elle n'a l'air de la gaîté que lorsqu'elle croit fixer les regards et l'attention. Pour plaire à ses parens, on la loue et on la flatte continuellement, mais au fond chacun la trouve importune et ridicule. Hortense aime la parure, et disserte déjà sur les modes, elle méprise les petites filles qui sont mises simplement, elle envie

celles qui sont vêtues avec plus d'élégance qu'elle, et elle a de l'aversion pour le petit nombre véritablement distingué par des talens brillans ou par une beauté remarquable. Les seules choses qui ne lui inspirent aucune jalousie, sont les vertus et la bonté.

Hortense veut que ses amies ne puissent effacer ni sa figure, ni sa parure, et que cependant elles soient mises de bon air; pour rien au monde elle ne voudroit se lier avec une petite fille qui auroit la taille trop longue, ou qui porteroit des poches, ou qui attacheroit mal son schâle. Elle veut aussi que les parens de ses amies soient dans l'opulence, et qu'ils aient de belles maisons, bien meublées, et *la sympathie* lui parle toujours plus fortement en faveur des petites filles dont les mères donnent des bals d'enfans.

Hortense, dont tous les goûts sont déjà dépravés, n'aime ni la campagne, ni les plaisirs champêtres, il lui faut du monde, des cercles et du bruit. Aussi n'a-t-elle déjà plus la fraîcheur de son âge, mais on lui met du rouge, sa santé s'altère, elle sera flétrie à vingt ans; eh bien! alors elle mettra du blanc. Son caractère et son genre de vie lui donnent dès à présent une mauvaise réputation, qui

voudra l'épouser ? Ce ne sera sûrement ni un homme d'esprit, ni un honnête homme ; mais il y a tant de sots et tant de fats qui se marient ! tel sera le choix d'Hortense, et cette alliance sera très-bien assortie.

Ce portrait d'un enfant gâté (à quelques vices près) ressemble parfaitement à celui d'une coquette de quelque âge qu'elle puisse être ; c'est qu'au fond ces deux personnages ont les rapports les plus frappans, par la sottise, par la folie et par la puérilité.

Une des choses qui contribue le plus au malheur des coquettes et des fats, c'est qu'ils sont toujours trompés dans leurs espérances ; comme ils ne desirent que des biens imaginaires, ils ne peuvent se faire de ces vains fantômes que de fausses images, que la réalité détruit toujours. Ils se persuadent qu'à telle fête ou dans telle occasion, ils auront des succès complets, éclatans, et qu'ils éprouveront une joie vive et sans mélange ; rien de tout cela n'arrive : les triomphes de l'amour-propre ne sont jamais satisfaisans, l'orgueil est insatiable ; il se promet tout, c'est-à-dire l'impossible, et si le moindre suffrage lui manque, il est mécontent ; que devient-il donc, lorsqu'il est absolument déçu dans

son attente? et ce malheur arrive si souvent!

J'ai vu Chloé, prête à partir pour le bal, se contempler devant son miroir, et, n'osant louer tout haut sa figure, dire d'un air de complaisance: *Je crois que cet habit sera remarqué.* L'habit, en effet, étoit élégant et superbe. Chloé part avec confiance, mais avec quelle humeur et quel dépit elle reviendra! A peine a-t-on jeté les yeux sur cet habit charmant, on n'est occupé que de la jeune Amélie, qui n'a cependant qu'une simple robe de linon; mais Amélie se montre rarement en public, on ne peut se lasser de la regarder et d'admirer sa grace et son maintien noble et modeste. Pauvre Chloé, quelle triste fête pour vous! et vous êtes forcée de dévorer votre honteux chagrin; néanmoins il perce malgré vous, on le voit à votre mauvaise humeur, à votre air abattu, distrait, et aux petites critiques qui vous échappent sur cette charmante Amélie. Ce qui sur-tout vous désespère, ce sont les louanges que l'on donne à l'élégante simplicité du vêtement d'Amélie. Une robe fine et d'une blancheur éclatante, mais tout unie, sans aucune forme recherchée, et ne marquant la taille qu'avec décence; une

ceinture de ruban blanc, *sans paillettes*, une coiffure sans autre ornement que celui des plus beaux cheveux du monde, bouclés et arrangés avec grace..... Cependant les parens d'Amélie sont riches, ils adorent leur fille, et ne lui refusent rien de ce qu'elle peut desirer; mais on sait que cette manière de se mettre est du propre choix d'Amélie, on sait qu'elle n'est jamais vêtue plus magnifiquement; elle pense, dit-on, qu'il est ridicule de s'habiller de mauvaise grace, mais qu'il est honteux de faire une grande dépense pour sa toilette. Amélie n'a ni bijoux, ni belles robes, aussi Amélie est-elle charitable et bienfaisante.... O malheureuse Chloé, que devenez-vous, que pensez-vous tandis que tous ces discours retentissent à vos oreilles! O combien vous pèsent dans ce moment votre bandeau, votre collier, votre ceinture de pierreries montée à *l'antique*, et votre superbe habit! cet habit, l'objet de vos plus chères espérances depuis huit jours!..!...

On dira peut-être que la vanité et la coquetterie produisent du moins des espérances agréables, et qu'on est heureux pendant la durée de ces fausses espérances: point du tout. Ces espérances futiles sont toujours accompa-

gnées de craintes, de doutes, d'inquiétudes, qui les rendent de vrais tourmens. La marchande de modes peut mal exécuter l'idée qu'on lui a donnée; le tailleur a beaucoup d'ouvrages, et n'aura peut-être pas d'exactitude, le coiffeur à la mode ne pourra peut-être pas venir, ou manquera de parole, &c. Que d'alarmes! dans quelle agitation douloureuse on attend et l'habit, et les fleurs, et le chapeau!... combien d'insomnies ces graves réflexions ont causées!

Un autre mal, c'est que dans l'attente d'une chose passionnément desirée, on ne jouit d'aucun autre plaisir, le temps paroît s'écouler avec une mortelle lenteur, on compte les jours, les momens, on s'ennuie, on végète, on est véritablement malheureux.

Il n'y a d'attente agréable que celle des plaisirs innocens et purs; on les desire sans emportement, on les attend sans trouble et sans agitations, on en jouit avec délice, et on en conserve le plus doux souvenir.

La bonté suprême de Dieu a mis notre bonheur dans nos propres mains, il dépend de notre caractère, et nous avons toujours la possibilité de nous corriger de nos défauts, et par conséquent nous pouvons toujours devenir

heureux. Je sais qu'il est des chagrins amers qui ne dépendent point de notre manière de penser : tels que les maux physiques de nos amis et les nôtres, et la perte des objets que nous chérissons ; mais en général ces peines ne sont ni fréquentes, ni communes, elles peuvent être adoucies et même dissipées par la religion, et elles ne forment dans la vie que quelques époques douloureuses ; tandis que les peines qui viennent de nos défauts, se renouvellent continuellement tous les jours, et sont d'autant plus cruelles, que nous n'avons ni le droit d'en gémir, ni la consolation d'en être plaints.

Que manque-t-il à Julie pour être parfaitement heureuse ? elle a de bons parens qui ont de la fortune, une belle terre, de beaux jardins ; Julie a de l'esprit, un excellent cœur, elle n'est ni vaine, ni envieuse, ni indocile, aucune petite fille de neuf ans n'a plus d'intelligence qu'elle, et ne montre plus de dispositions pour apprendre : cependant Julie n'est pas heureuse ; c'est qu'elle a des caprices et de l'inconstance, elle se passionne, elle s'engoue, et peu après elle se refroidit et devient de glace. Constante et fidelle dans ses affections, elle est d'une extrême légèreté dans ses goûts ; ce

qui lui plaisoit à l'excès hier, lui paroît insipide aujourd'hui. Elle est remplie de fantaisies, elle passe une moitié de sa vie dans l'enthousiasme et dans la plus grande activité, et l'autre moitié dans l'indolence et dans l'ennui. Cette inégalité, ce défaut de suite arrêtent ses progrès, et nuisent également au développement de son esprit et à son bonheur : elle est souvent mécontente d'elle-même, et c'est un grand malheur pour une personne bien née ; mais à son âge, on peut facilement sortir de cet état fâcheux. Si Julie emploie son esprit à se raisonner, à réfléchir, elle sentira tous les inconvéniens de son caractère, elle formera le projet de se fixer aux occupations pour lesquelles elle a le plus de dispositions, elle fera le voeu de les suivre constamment avec application, malgré les dégoûts passagers qu'elle éprouvera, elle se promettra de vaincre toutes ses fantaisies frivoles, et elle verra que chaque effort vertueux à cet égard, loin d'être un sacrifice pénible, deviendra une victoire agréable dont elle s'applaudira ; enfin elle se promettra encore de ne rien admirer sans réflexion et sans examen, de suspendre tous ses jugemens, soit en bien, soit en mal ; et lorsqu'il lui surviendra un nouveau goût, même solide

et raisonnable, de ne s'y livrer qu'avec mesure et modération, et sans renoncer aux autres goûts et aux autres occupations utiles qu'on lui fait cultiver. Alors Julie fera des progrès rapides et surprenans, elle deviendra estimable, charmante, et parfaitement heureuse.

Sans la suite, l'ordre et la persévérance, avec tout l'esprit du monde, on reste dans la médiocrité, on ne réussit, on ne parvient à rien.

L'esprit, les dispositions, les talens naturels, sont beaucoup moins rares qu'une persévérance à l'épreuve de tout. Cette qualité prouve qu'on a l'ame grande et forte. La constance est la compagne inséparable et nécessaire de la vertu; l'inconstance est l'un des attributs du vice; toujours égaré dans ses voies, toujours inquiet, ou déçu, ou désabusé, le vice revient sans cesse sur ses pas, quitte, échange et reprend ses faux plaisirs, et passe tour-à-tour de l'illusion au dégoût, et des vains desirs à la satiété.

N'ayons rien de commun avec les gens dépravés, c'est leur ressembler à beaucoup d'égards, que de changer continuellement de goûts, d'opinions, de liaisons et de genre de vie. J. J. Rousseau a dit que les enfans étourdis

ne deviennent jamais que des hommes médiocres; je trouve ce jugement beaucoup trop sévère, car l'étourderie est un défaut très-naturel à cet âge, et dont il est facile de se corriger avec de l'esprit et de la docilité; mais un défaut d'un plus fâcheux pronostic, c'est le bavardage; je n'ai pas encore vu un enfant bavard devenir une personne véritablement spirituelle. Avoir la manie de parler toujours, c'est prendre l'habitude de dire des riens et beaucoup d'inepties; n'écouter jamais, ou n'écouter qu'avec l'impatience et la distraction qu'inspire le desir de parler à son tour, c'est perdre l'un des plus sûrs moyens de s'éclairer et de s'instruire. Ainsi cette manie de parler ne prouve pas qu'un enfant n'ait point d'esprit, mais s'il ne s'en corrige pas, elle l'empêchera indubitablement d'en acquérir, c'est-à-dire de l'étendre et de perfectionner sa raison.

Rosalina vient d'entrer dans sa douzième année; elle annonce d'excellentes qualités et beaucoup d'intelligence; elle a tout ce qu'il faut pour être aimable, mais son éternel babil la rend souvent insupportable aux gens dont elle est le plus aimée; qu'on juge de l'impression qu'elle produit sur les indifférens! Elle

fait cent questions dans un quart-d'heure, et n'écoute jamais les réponses ; elle s'engage dans de longs récits chargés des plus minutieux détails ; elle conte sans esprit et sans graces, parce qu'elle conte uniquement pour parler ; elle parle vîte, et souvent même elle bredouille, afin de pouvoir dire, non plus de choses, mais plus de mots ; elle ressemble à ces mauvais improvisateurs (*), dont tout le talent consiste à parler sans interruption, et à ne jamais rester court. Parlant toujours, et ne se donnant jamais le temps de penser et de réfléchir, elle dit continuellement des choses déplacées et ridicules ; elle se répète sans s'en appercevoir ; elle embarrasse sans le remarquer ; elle ennuie, elle excède, et ne s'en doute pas ; on la brusque, elle croit que l'on plaisante, elle rit, et elle continue. D'après toutes ces incartades et toutes ces bévues, les gens qui ne la connoissent pas, jugent qu'elle est aussi bornée qu'importune ; cependant

(*) Les *improvisateurs* sont des gens qui s'engagent à parler en vers très-long-temps de suite, sans réfléchir et sans penser. On leur donne un sujet, et ils parlent *de tête*, c'est-à-dire, tout de suite sur ce sujet, tant qu'on veut, et communément plus qu'on ne veut.

elle a de l'esprit naturel, mais elle le gâtera et le perdra, si elle ne se corrige pas très-promptement d'un tel défaut, qui a bien d'autres inconvéniens beaucoup plus graves, car en mille occasions il donne l'air d'une malignité qu'on n'a pas; il ôte à une jeune personne cet extérieur, ce ton modeste et réservé dont aucune autre grace ne peut dédommager, et il finit par donner un commérage qui conduit nécessairement à la médisance, et par conséquent à la méchanceté.

Betsy, du même âge que Rosalina, n'est pas babillarde, mais elle est *espiègle*, et se pique de l'être. C'est, à mon gré, pour un enfant, un pernicieux et sot caractère. Betsy croit que rien n'a plus de grace et n'est plus plaisant que de tourmenter tout le monde par mille petites importunités faites avec le projet de contrarier et d'impatienter, et que l'on montre beaucoup d'esprit en montrant beaucoup de malice. Voit-elle tomber quelqu'un, elle fait un éclat de rire; lui demande-t-on un petit service, elle ne le promet que dans l'intention de faire *une niche*; la prie-t-on d'une chose, elle fait le contraire; exige-t-on d'elle un peu de sérieux et du silence, elle rit à gorge déployée, et fait un vacarme inoui. Sa

petite sœur Nancy la seconde de son mieux dans toutes ces gentillesses ; Nancy n'ayant que sept ans, ne sait pas encore varier ses espiégleries, qui, jusqu'ici, se bornent à se cacher derrière une porte battante, pour donner des tapes aux allans et venans, ou pour les tirer et les accrocher par leurs habits, qu'elle déchire souvent ; elle donne aussi des coups de pieds sous la table, et pince ses petites camarades au moment où elles s'y attendent le moins, c'est tout ce qu'elle sait encore ; mais avec le temps et l'exemple de sa sœur, elle en apprendra davantage.

Les noms d'*espiègle* et de *lutin* flattent infiniment Betsy, elle prend ces épithètes pour des louanges ; elle ne sait pas que, lorsqu'on parle d'elle hors de la présence de ses parens, on dit qu'elle est méchante et odieuse.

Communément les petites filles *espiègles* prennent en grandissant une prétention très-fâcheuse, celle d'être *piquantes* (*), c'est-à-dire, capricieuses et désobligeantes, car c'est

(*) Il faut avoir du naturel, de la grace, et une sorte d'originalité dans les idées, pour être ce qu'on doit appeler une *personne piquante*. La Bruyère est l'auteur le plus *piquant* que je connoisse ; il est aussi le plus judicieux, le plus parfaitement raisonnable,

la fausse idée que les gens sans réflexion et sans esprit attachent à ce mot. Avec cette ridicule imagination, on est par systême brusque, moqueuse, fantasque, humoriste, bizarre, le tout pour paroître supérieurement aimable.

Il est bien étonnant de desirer gagner tous les cœurs et tourner toutes les têtes, et d'imaginer que le meilleur moyen pour y réussir soit de fâcher, de contrarier, de tourmenter et de paroître impertinente. Zélis a des idées plus justes; elle pense qu'on n'a, dans la société, des succès réels et durables, qu'en se montrant constamment bonne, douce, obligeante et complaisante. On lui trouve toujours la même humeur, le même ton, les mêmes manières, et l'on seroit bien fâché qu'elle en changeât, elle ne pourroit qu'y perdre. Son aimable caractère lui fait prendre part à la joie des autres, comme son bon cœur lui fait partager leurs peines; elle console les malheureux en s'affligeant sincèrement avec

---

et en même temps son ravissant ouvrage est rempli de traits de sentiment.

Des gens qui confondent tout, croient qu'on est *piquant* dès qu'on a de l'humeur et des caprices; cette définition est aussi fausse que ridicule.

eux ; elle augmente l'agrément d'une partie de plaisir, en s'amusant de tout ce qui plaît à la société dans laquelle elle est admise. Sa douce gaîté, sa complaisance, sa parfaite égalité, la rendent la plus charmante petite fille de son âge ; lorsqu'on ne la voit qu'en passant, elle plaît, elle intéresse universellement, et elle est chérie de tous ceux qui la connoissent et qui vivent avec elle.

De toutes les petites filles que j'ai rencontrées, celle qui m'a paru le plus complètement ridicule, c'est la jeune Amine, qui étoit âgée de treize ans, quand je quittai son pays ; Amine alors étoit belle comme le jour, ses parens étoient fort distingués par leur naissance, leur rang et leur fortune. Amine louée, flattée, encensée, avoit pris une vanité intolérable. Qu'on la vît un moment, ou qu'on l'étudiât pendant des mois entiers, on ne découvroit en elle que deux choses, la haute opinion d'elle-même, et le mépris pour les autres : quoiqu'elle fût enivrée de sa figure, on ne pouvoit pas dire précisément qu'elle fût coquette, elle n'avoit aucun desir de plaire, parce qu'elle se croyoit sûre d'enlever tous les suffrages. Elle se paroit pour étaler sa richesse et sa magnificence, et non pour s'or-

ner; car elle ne pensoit pas que rien pût ajouter à ses charmes. Elle recevoit avec nonchalance les éloges les plus outrés, ne les trouvant ni exagérés, ni flatteurs; elle se croyoit si supérieure à l'espèce humaine, que ni les applaudissemens, ni les censures ne pouvoient la toucher ou la piquer. Son visage étoit parfait par son éclat, par sa délicatesse et par sa régularité, mais nulle figure n'a jamais moins plu que la sienne, parce qu'on n'y voyoit constamment que l'odieuse expression de l'orgueil et du dédain. Souvent, hors du cercle de sa société intime, on lui fit connoître qu'on la trouvoit impertinente et ridicule; souvent elle se vit négligée, et s'entendit critiquer; tous ces désagrémens n'excitoient ni sa surprise, ni sa colère; elle les attribuoit à l'envie, et alors elle se contentoit de sourire dédaigneusement en haussant les épaules. Sa politesse avoit toujours quelque chose de froid et de repoussant, et c'étoit bien son intention; elle ne daignoit employer ces formules cérémonieuses qu'afin de tenir le *vulgaire* à une distance respectueuse. Avec un tel caractère, Amine étoit universellement haïe et tournée en ridicule, et elle s'ennuyoit mortellement.

prend que confusément. Toujours naturelle et sincère, jamais elle n'admire sur parole. Si elle entend louer un mot au-dessus de son intelligence, elle ne dit pas avec les autres, *cela est charmant*, elle se tait, et lorsqu'elle se trouve seule avec ses parens ou avec une amie plus âgée qu'elle, elle demande l'explication de ce qu'elle n'a pas compris. Beaucoup de jeunes personnes applaudissent niaisement et souvent ridiculement à des choses qu'elles n'entendent point du tout, parce qu'elles voient que l'on rit et que l'on applaudit; c'est ce qui n'arrive jamais à Théodosie, et cela seul lui donne dans la société une grace inexprimable; on attache naturellement du prix à son sourire et à son approbation: on est certain qu'elle sent tout ce qu'elle exprime.

Théodosie ne lit point de romans, parce qu'on lui a fait comprendre qu'une telle lecture ne peut que gâter un esprit qui n'est pas formé; elle veut sincèrement s'instruire et devenir estimable, elle suit avec docilité la route que ses amis lui tracent, et qui la conduira sûrement à ce but; malgré une raison prématurée à beaucoup d'égards, elle a toute l'aimable ingénuité de son âge, elle ne se croi ni une savante, ni un prodige, elle croit

qu'elle a de bons parens et qu'elle est bien élevée; son éducation lui inspire une tendre reconnoissance, et ne lui donne jamais un mouvement de présomption ou de vanité; loin de dédaigner les jeux de l'enfance, elle s'y livre avec autant de plaisir qu'elle met d'application à ses études. Ses petites compagnes sont aussi contentes de son entretien et de sa *manière de jouer*, que ses instituteurs le sont des leçons qu'ils lui donnent.

J'aime à récapituler ainsi toutes les bonnes qualités de Théodosie; c'est en même temps songer au bonheur actuel dont elle jouit, et à celui qu'elle se prépare; car on ne peut manquer d'être heureuse avec un tel caractère.

## CHAPITRE V.

### *Du Cœur.*

*Les grandes pensées viennent du cœur*, a dit le judicieux et profond Vauvenargues (*).

M. Marmontel a dit depuis avec beaucoup de justesse, que l'esprit n'a jamais produit que de jolies choses, mais que tout ce qui est véritablement beau vient de l'ame.

En effet, l'esprit seul, quelque supérieur qu'il puisse être, ne peut inspirer l'admiration et exciter l'enthousiasme. C'est de l'ame que se sont échappés tous ces traits sublimes qui nous ravissent dans nos grands écrivains, dans les ouvrages de Bossuet, de Fénélon, de Massillon, de Pierre Corneille, de Racine, &c.

Il semble que ce qu'on appelle *le génie*, ne soit autre chose que la réunion d'un esprit juste, pénétrant, et d'une ame grande et sensible.

C'est une erreur et une sottise de croire

(*) Pensées de Vauvenargues.

qu'une personne d'un âge raisonnable, et qui n'est pas stupide, puisse être habituellement moqueuse, médisante et tracassière, avec un excellent cœur; de tels défauts seroient promptement et entièrement corrigés par un bon cœur.

Une des choses qui contribue beaucoup à perpétuer dans la société les plus odieuses tracasseries, c'est d'admettre faussement et sottement que l'on peut sans cesse faire des méchancetés sans être méchant. La véritable bonté de cœur ne garantit pas de l'indiscrétion et de l'imprudence pour soi; mais elle en préserve sûrement pour les autres.

Un bon cœur fait craindre de compromettre ses amis, ou d'affliger et d'inquiéter ses semblables. Un bon cœur donne tout naturellement la circonspection, l'indulgence et la générosité.

Le plus grand éloge qu'on puisse faire d'une belle ame, est renfermé dans cette maxime incontestable : qu'il est impossible d'être reconnoissant sans avoir un bon cœur.

Quelles vertus peut-on avoir, lorsqu'on est incapable d'éprouver une vive et constante reconnoissance, et par conséquent une véritable amitié?

Nul mérite, nuls talens ne peuvent tenir lieu d'un bon cœur.

C'est lorsqu'on n'a plus rien à espérer, à attendre d'un bienfaiteur, que les démonstrations de reconnoissance en deviennent des preuves, et qu'elles sont nobles et touchantes : on doit à un bienfaiteur devenu malheureux plus d'égards, plus de respect, plus de soins qu'avant son infortune.

Il n'y a que deux preuves réelles d'une véritable amitié, la confiance et l'occupation constante des intérêts et du bonheur de ce qu'on aime.

Oh ! qu'il est doux, lorsqu'on le peut, de prévenir les desirs d'un objet aimé, de lui consacrer son temps, de verser un baume salutaire sur les plaies de son cœur ! Qu'il est naturel d'aimer ceux qui lui rendent justice, et d'être irrité contre ses ennemis ! Qu'il est aisé de deviner ce qui peut lui plaire, le consoler, lui être utile ! Comme on est ingénieux à le servir, à le faire valoir ! comme on est actif et courageux pour le défendre ! comme on est éloquent et persuasif, lorsqu'il s'agit de le justifier ou de faire son éloge !

Jules devient un enfant charmant, et il étoit naturellement rempli de défauts. Rien

n'égaloit son impétuosité, son entêtement et son inapplication. Un jour, jouant maladroitement au volant, il se mit en colère, et jeta de dépit la raquette qu'il tenoit; dans ce moment, son frère entroit dans la chambre, et reçut la raquette sur la tête, ce qui le blessa assez grièvement. Jules fut si touché de cet accident, que l'affliction profonde qu'il en ressentit, le corrigea pour jamais de ces emportemens insensés, auxquels il étoit fort sujet. Jules, par le même sentiment, s'est corrigé de même de ses autres défauts, voyant qu'ils affligeoient véritablement ceux qu'il aime.

Protester que l'on aime, et ne rien faire pour l'objet de son affection, ce n'est assurément pas aimer.

Les faits, les soins, les sacrifices, toute la conduite, prouvent l'amitié, et non de vaines paroles :

> S'il m'eût aimé, je l'aurois corrigé (*).

Ce vers est joli, parce qu'il exprime avec sentiment une idée très-juste.

---

(*) C'est Lise qui dit ce vers en parlant du jeune Euphémon. *Enfant prodigue*, de Voltaire.

Les enfans incorrigibles ont de mauvais cœurs, ils sont ingrats envers leurs maîtres, leurs instituteurs et leurs parens.

La douce et tendre compassion est une des plus sûres marques d'un bon cœur.

J'aime à suivre Charles et sa petite sœur Nina dans leurs jeux; l'un a neuf ans, l'autre en a sept. Leur bonté naturelle les rend si aimables et si intéressans! S'ils ont quelques petites disputes, et que Nina se mette à pleurer, Charles aussi-tôt l'embrasse, et fait ce qu'elle desire; et si Charles a l'air triste et mécontent, Nina le caresse, et lui dit: *Ne sois plus fâché.* Un matin, on avoit permis à Charles de monter sur un arbre, et de dépouiller l'arbre de ses fruits jusqu'à ce qu'on vînt le chercher. Nina, au pied de l'arbre, tendoit son tablier, et y recevoit une pluie de belles cerises dont on ne pouvoit se lasser d'admirer la fraîcheur, et qu'on se promettoit bien de manger toutes dans la journée. Le tablier étoit rempli, lorsqu'on entendit le signal de la retraite: Charles aussi-tôt descend de l'arbre; dans ce moment passe une vieille femme qui demande l'aumône aux enfans, ils n'avoient point d'argent, et Nina se tournant vers son frère: Oh! Charles, dit-elle, je vais lui don-

ner ma part des cerises. Et la mienne aussi, reprit vivement Charles. En disant ces paroles, il prend, ainsi que sa sœur, toutes les cerises, et les met dans un havresac que tenoït la vieille femme. Ensuite, se prenant sous le bras, ils s'acheminèrent vers la maison. Ils n'eurent à déjeûner que du pain sec, mais ils pensèrent à leur bonne action, et ne regrettèrent pas les cerises.

Jamais ces charmans enfans n'ont fait gronder un domestique; jamais ils n'ont de fantaisies qui puissent donner de la peine ou de la fatigue aux autres; ils auroient bien voulu l'été dernier, pour le jour de naissance de leur mère, former un bouquet des fleurs rares et si belles, que l'on trouve dans les jardins charmans de *Krausse* et des *Bouchers* (1); mais on étoit bien loin de ces jardins, il faisoit une chaleur accablante, le domestique et la servante avoient déjà fait plusieurs commissions dans la matinée. Ces pauvres gens, dit Charles, seront bien fatigués, s'ils font encore cette grande course! Tu as raison, répondit Nina, nous nous contenterons de donner à maman toutes les roses de mon rosier.

---

(*) Botanistes-fleuristes de Berlin.

La bonté de ces enfans s'étend jusques sur les animaux; leurs jolies physionomies expriment le chagrin et la pitié, lorsqu'ils entendent crier un chien ou qu'ils le voient frapper. Nina venoit de prendre un beau papillon : Sais-tu, lui dit Charles, que tu le fais souffrir? Aussi-tôt Nina ouvre ses petits doigts, et laisse envoler le papillon.

Qui pourroit ne pas aimer Charles et Nina!

# CHAPITRE VI.

## *Des petits Garçons.*

LA bonté, la modestie, l'application et le courage ; voilà les qualités que doit avoir, ou que doit annoncer un petit garçon, pour qu'on puisse le trouver aimable.

La présomption et l'effronterie, odieuses à tout âge, et sur-tout dans la jeunesse, sont monstrueuses dans les jeunes filles, et sont encore extrêmement haïssables dans les petits garçons.

Adrien, âgé de douze ans et demi, a de l'esprit, une mémoire très-exercée, et beaucoup de goût pour la littérature ; il est déjà *auteur de société,* il sent parfaitement la mesure des vers, il en sait assez bien les règles, et il a déjà fait plusieurs petites pièces de poésies. Cela seroit fort joli, si Adrien, se rendant simplement justice, croyoit qu'avec du temps, de l'étude et des conseils, il pourra quelque jour avoir du talent dans ce genre ; mais Adrien, dès à présent, se croit *poète,* et très-bon poète, et c'est à-la-fois une erreur et un ridicule.

La Grange Chancel fit à huit ans la mauvaise tragédie de *Jugurtha* (*), c'étoit en effet une chose extraordinaire à cet âge; mais l'auteur prit au pied de la lettre les éloges outrés qu'on lui donna à ce sujet; il crut que sa pièce étoit par elle-même un chef-d'œuvre, il n'eut pas assez de raison pour sentir que le succès n'étoit dû qu'à son âge; l'orgueil lui tourna la tête, il cessa de consulter, d'étudier; présumant tout de son génie, son goût se corrompit, et cette présomption le fixa pour jamais au dernier rang des auteurs tragiques et des poètes. Je ne crois pas que la carrière poétique d'Adrien soit plus brillante; il pourroit, j'en conviens, aller très-loin, mais la vanité bornera sa course; on n'arrive point au but, lorsqu'on s'imagine follement l'avoir atteint. Adrien fait déjà *des lectures*; quoi de plus risible, ou, pour mieux dire, de plus pitoyable, que de voir un enfant arriver d'un air pédant et présomptueux, imposant silence à une assemblée, tirer de sa poche un manuscrit, et lire avec confiance une *épître* ou des *fables morales!* Où avez-vous pris, Adrien, tous ces sentimens que

(*) Elle est imprimée dans ses Œuvres.

vous n'avez jamais éprouvés, et ces réflexions sur le monde, que vous ne connoissez point, et ces descriptions de choses que vous n'avez ni étudiées ni vues ? Où avez-vous pris tout cela ? je le sais, dans les ouvrages de nos grands poètes, car je retrouve dans le vôtre tant de réminiscence, tant de vers de ma connoissance ! seulement vous avez l'ingénieuse invention de les déguiser en y changeant toujours quelques mots ; vous y laissez le sens, vous y conservez la mesure, mais vos variantes en ôtent le charme et l'harmonie; vous les défigurez sans avoir l'art de les rendre méconnoissables. Cette tirade qu'on vient d'applaudir est pillée de Boileau ; ce vers que vous avez prononcé avec tant d'emphase est de Gresset ; celui qu'on vous a fait répéter trois fois est du poëme des Jardins ; cet autre est tiré de la *Forêt de Windsor* (1), etc.

Adrien, je ne vous dirai point de renoncer à la poésie, car vous avez de l'oreille et des dispositions, et l'on fait très-bien de cultiver les talens, pour lesquels la nature nous a donné un véritable goût : mais reconnoissez l'extravagance de votre amour-

(*) De M. Boisjoslin.

une enfance éternelle, mais abrutie, une enfance sans grace, sans ingénuité, une enfance qui n'offre aucune espérance, mais qui conserve à jamais l'ignorance et la frivolité !

Voyez avec quel orgueil Ernest fait *des jetés-battus*, des *flics-flacs* et des *entrechats*; quel air dominateur il prend au bal; quels regards méprisans il jette sur les petits garçons qui brouillent les figures; avec quel maintien rempli de suffisance il va prier à danser les petites filles les mieux mises, quel honneur il croit leur faire ! Voyez donc comme il se met en nage, comme il s'essouffle, comme son cœur palpite, lorsqu'il croit fixer l'attention des spectateurs; voyez avec quelle décision, quel despotisme il commande l'orchestre; lui seul choisit et nomme les contredanses; lui seul dirige les musiciens, et prescrit le mouvement qu'il faut suivre. Ernest vient d'avoir onze ans, eh bien ! s'il ne se corrige pas de la fatuité, rien en lui (à l'exception de la taille) ne sera changé lorsqu'il aura vingt-cinq ans. Il aura plusieurs vices de plus, mais il éprouvera les mêmes émotions, il aura les mêmes goûts, le même maintien, la même sottise, la même imper-

tinence, il n'aura pas une idée raisonnable de plus, il aura grandi, voilà tout. . . . . . .

Combien le caractère de Léodgar est différent de celui d'Ernest, quoique ces deux enfans soient de même âge ! Léodgard est beau comme un ange, mais loin d'avoir la sottise de s'enorgueillir d'un si frivole avantage, il est véritablement honteux d'avoir un teint couleur de rose et blanc, qui lui donne l'air efféminé, il fait tout ce qu'il peut pour le brunir ; il s'expose sans cesse au hâle et à l'ardeur du soleil, afin de prendre, dit-il, la carnation qu'un homme doit avoir. Il avoit les plus beaux cheveux du monde, il a demandé en grace qu'on les lui coupât, parce qu'on passoit trop de temps à le peigner, et que la toilette d'un homme doit être faite en quelques minutes. Les habits les plus simples sont toujours ceux qu'il préfère ; il aime la danse, comme un amusement de société très-agréable pour la jeunesse, et non comme un moyen de briller ; il n'a pas mis assez d'importance à cette étude, pour savoir faire des pas extraordinaires et difficiles, il n'a nulle envie d'égaler un jour *Vestris*, ou *Gardel* ou *Nivelon* ; mais il danse avec grace et légéreté, et sans aucune prétention, ce qui

fait universellement préférer sa manière de danser à celle des plus *laborieux* et des plus fameux danseurs de société...

Léodgar place son amour-propre à profiter de la bonne éducation qu'on lui donne, à s'instruire, à s'éclairer, à montrer de la reconnoissance, du courage, de l'application. Léodgar, en grandissant, deviendra un homme.

Antoine, son frère, a les mêmes vertus; je n'ai point vu d'enfant qui fût né avec une aversion et une horreur plus naturelles et plus profondes pour tout ce qui est vicieux. Je n'en ai point vu qui, durant tout le temps de son éducation, ait montré constamment plus de reconnoissance, plus de soumission sincère et plus de respect pour la personne chargée de l'élever. Voilà des gages certains d'un excellent caractère. Ces deux enfans avoient encore un frère aîné, je n'en parlerai point. Hélas! qu'en pourrois-je dire! il est ingrat.

Les enfans doivent montrer au moins les germes de toutes les qualités qui font que les grandes personnes sont estimables. Ainsi un petit garçon *peureux* et poltron inspireroit le plus grand mépris, si l'on ne savoit pas que

sur-tout à cet âge heureux et dans la première jeunesse, on peut aisément se corriger de tous les défauts imaginables. Le courage est nécessaire aux hommes et aux femmes; quel que soit le sexe, un caractère pusillanime est vicieux et rend très à plaindre; mais le courage est pour les hommes une vertu distinctive et absolument indispensable; un homme poltron est l'opprobre de son sexe et le rebut du nôtre.

Celui qui gouverne doit être le protecteur des êtres qui lui sont soumis, ou bien il n'est qu'un odieux tyran. Celui qui a la force en partage doit, par la même raison, être le défenseur du foible.

Celui qui commande et qui dirige doit être éclairé; un homme doit donc être courageux, généreux et instruit.

Un homme ignorant et qui manque de courage, ne peut remplir ses devoirs et sa destination. Ce n'est plus un homme, il est au-dessous de la femme la moins estimable.

Dès qu'on a les vertus de son sexe et les connoissances nécessaires à son état, on est respectable, mais on ne l'est qu'à ces conditions.

Un artisan laborieux et vertueux, et qui

sait bien son métier, est digne de la plus grande estime.

Un homme d'une classe plus élevée doit avoir l'esprit plus cultivé, et ceux qui dans la société occupent les postes distingués et éminens, doivent avoir encore des connoissances plus étendues. Ce n'est donc qu'ainsi que la supériorité d'un sexe sur l'autre, et des grands sur les petits, peut être à-la-fois raisonnable et réelle.

L'ordre et la tranquillité de la société, et par conséquent un devoir sacré, exigent toujours de notre part les déférences extérieures et l'obéissance auxquelles nous soumettent les loix et les conventions des diverses nations. Mais le respect du cœur n'est dû, n'est accordé qu'au mérite, et ce respect approuvé par la raison est le seul véritablement flatteur; il honore presque également celui qui l'éprouve et celui qui l'inspire.

Loin donc que la naissance, la fortune et le rang dispensent de la peine de s'instruire, ces avantages brillans en imposent l'indispensable obligation.

Vous voulez entrer dans la robe, étudiez donc les loix, les hommes; tâchez de devenir

un grand orateur, ou vous ne serez jamais qu'un mauvais magistrat.

Vous voulez entrer dans le négoce ; apprenez donc la science des calculs, prenez l'esprit d'ordre et d'exactitude, devenez frugal, patient et laborieux, ou par la suite une banqueroute honteuse renversera toutes vos spéculations.

Vous avez du goût pour l'état militaire, acquérez donc les connoissances faites pour développer les talens des grands capitaines ; elles sont très-vastes, très-étendues, et n'oubliez pas d'y comprendre la lecture. Ne faut-il pas que vous connoissiez l'histoire des conquérans pour les détester, et celle des défenseurs et des libérateurs de leur patrie pour les imiter ? Ne devez-vous pas étudier tous les traités de tactique et tous les mémoires particuliers des guerriers célèbres? Accoutumez-vous donc à un genre de vie sobre et dur, l'ame d'un héros n'habite jamais un corps énervé par la mollesse.

Eh quoi, Marcel, vous parlez de commander un jour un régiment, et vous couchez dans le duvet, et vous craignez le vent, le soleil et la neige, et vous avez peur des chauves-souris et des chats ! On dit même que

vous frémissez à la vue d'une araignée ! Quoi ! par la suite, quand vous monterez à l'assaut, l'aspect d'un vil insecte suffira pour vous faire pâlir et reculer.

Vous êtes d'ailleurs d'une paresse et d'une indolence extrêmes ; vous n'apprenez rien, vous croyez qu'un militaire n'a besoin d'aucune instruction, quand la naissance et la faveur lui ont assuré, dès son enfance, la possession d'un régiment. Mais vos soldats vous mépriseront, et l'ennemi vous battra. Voilà de quoi ne sauroient vous préserver votre nom, vos alliances et tout le crédit de votre famille. Ne croyez donc plus qu'il suffise, pour se distinguer dans la carrière où vous voulez entrer, de faire trois fois la semaine quelques pas d'exercice avec un sergent, de porter sur votre épaule un petit fusil de carton, et d'aller une fois l'an aux revues avec ce petit uniforme si serré, que vous portez si gravement, et sous lequel vous vous croiriez un jeune *Scipion* ou un jeune *Turenne*, si vous aviez quelqu'idée de ces personnages-là.

Si l'on attend, pour choisir un état, qu'on soit en âge d'y réfléchir solidement, on agit avec une prudence très-louable ; mais alors il

faut encore plus d'études dans l'enfance et dans la jeunesse ; il les faut plus variées et plus étendues, afin de pouvoir connoître toutes ses dispositions, et se fixer au genre d'occupation pour lequel on a le plus de goût et d'aptitude. Rien ne dispense donc d'étudier ; rien, sur-tout dans les hommes, n'autorise la mollesse et l'ignorance. Tout, au contraire, prescrit aux hommes l'activité et l'amour du travail.

La libéralité est encore une vertu indispensable dans les hommes. L'avarice, toujours odieuse, me paroît moins excusable encore dans un homme que dans une femme, parce que les hommes sont nés pour être toujours possesseurs et propriétaires des fortunes, dont les femmes en général ne sont que les dépositaires et les économes ; comme c'est un devoir d'être excessivement ménager de ce qui ne nous appartient pas en propre, et encore plus de ce qui nous est confié, il semble que la parcimonie ne soit dans les femmes qu'une probité exagérée ; aussi, dans les idées communes, fait-elle partie du mérite d'une *bonne ménagère*. Tous les vices sont haïssables, et je ne prétends assurément pas approuver l'avarice dans les femmes ; mais je dis que ce vice

est, aux yeux de la raison, plus odieux encore dans les hommes, et il est monstrueux dans un enfant. Je ne connois rien qui détruise aussi désagréablement tout le charme attaché à cet âge qu'une avarice prématurée. Il est affreux de voir un enfant s'occuper du soin d'accumuler, d'amasser ; et conservant son insouciance et son étourderie sur tout le reste, n'avoir que cet instinct d'une triste prévoyance : la crainte de manquer.

Stéphano n'a que neuf ans, il est doux, appliqué, discret, sincère ; un seul défaut ternit toutes ses bonnes qualités. Stéphano est avare. Lui fait-on présent d'un joujou, il se garde bien de s'en amuser, il ne se contente même pas de le serrer, il le cache; il a peur qu'on ne le lui dérobe. Lui donne-t-on des gâteaux et des fruits, il n'en offre à personne, il s'en refuse à lui-même ; il les réserve pour d'autres jours, et pour lui seul, et les fruits se gâtent. Il ne jouit de rien, n'oblige personne, et ce qu'il possède ne sert qu'à lui causer des soins ennuyeux et des inquiétudes. *Les grands avares* ont les mêmes privations et éprouvent les mêmes peines. Pour corriger Stéphano, il faut lui apprendre que le vice honteux et ridicule auquel il se livre, est une

véritable folie et vient d'une grande erreur, celle de se persuader que les biens physiques puissent produire un bonheur isolé, c'est-à-dire un bonheur indépendant des autres. Ce prétendu bonheur est une chimère ; il est aussi extravagant que coupable de le chercher ; nul avare, nul égoïste ne l'a trouvé, ni ne le trouvera, parce qu'il n'existe point. Voulez-vous goûter la joie à votre table ? les mets exquis et le bon vin ne vous la donneront pas sans un convive aimable. Pour sentir le prix de ce qu'on possède, pour en jouir, il faut le partager ; c'est un arrêt de la providence, il est irrévocable.

Mais comment un enfant doit-il s'y prendre pour se guérir de l'avarice ? il doit s'interdire absolument la manie d'amasser des provisions et de faire des collections ; en s'imposant la loi de partager son superflu, *et d'user*, c'est-à-dire de jouir de ce qu'il se réserve, et enfin en allant souvent chercher et visiter les infortunés qui manquent de tout. En se conduisant ainsi, il perdra bientôt une indigne habitude, son cœur s'ouvrira au plaisir si doux d'obliger, d'inspirer dans la société la bienveillance et l'estime, et de verser au

ni agréable, ni soutenable dans un salon, au milieu d'un cercle, sur-tout à douze ou treize ans. Un badinage moins bruyant et même ingénieux, deviendroit très-insipide, s'il étoit continuel, et la bouffonnerie a toujours quelque chose d'ignoble qui doit déplaire à toutes les personnes qui ont du goût. Un jeune homme qui rit et plaisante de tout, et qui ne sait ni écouter sérieusement quelquefois, ni parler raisonnablement, ce jeune homme, quel que soit son esprit naturel, ne paroît fait que pour devenir un baladin.

Ce qui a fait prendre à Solis ces mauvaises habitudes, c'est qu'il a été vivement frappé des ridicules de son cousin Flaccour, qui est d'une extrême pédanterie. Flaccour est composé, apprêté dans tout ce qu'il dit et dans tout ce qu'il fait. À quatorze ans il ne joue point avec ses camarades, il n'en est pas plus sensé, seulement il est plus lourd et plus maladroit qu'aucun d'eux ; il se croit un *homme fait*, et il ne soutient cette prétention que par une tristesse qui ennuie tout le monde, et par un air suffisant et capable qui le couvre de ridicules. Flaccour est un grand politique, il a rempli sa mémoire d'une infinité de lieux communs et de maximes usées et

contradictoires

contradictoires *sur les droits de l'homme et sur les différentes formes de gouvernemens*, il les débite d'un ton sentencieux, et il dit gravement : *Mes opinions politiques*, &c. J'avoue que je préfère Solis qui, lorsqu'on lui demande s'il est *démocrate* ou *aristocrate*, pour toute réponse, contrefait le chat ou le mouton, et miaule et bêle pendant un quart-d'heure.

*Jeune écolier qui vous parle en Caton,*
*Est à mon sens un animal bernable,*
*Et j'aime mieux l'air fou, que l'air capable* (1).

Je n'aime ni l'un ni l'autre, mais s'il falloit choisir, qui pourroit hésiter ? Au reste, Solis a eu grand tort d'éviter un ridicule en tombant dans un autre ; car c'est un manque d'esprit de croire qu'il soit nécessaire de montrer de l'étourderie et de l'extravagance, pour n'être pas accusé de pédanterie et d'affectation ; le naturel et la simplicité ne sont aimables qu'autant qu'on les trouve réunis à la politesse, à la raison et à la décence.

Hypolite annonce un caractère qui doit par la suite le rendre extrêmement agréable dans

---

(1) Voltaire.

la société, et lui procurer de vrais amis. Les principales qualités qui le distinguent sont l'obligeance et la discrétion. Il n'y a qu'une probité indispensable et très-commune à ne point révéler un secret confié; la véritable discrétion impose des obligations beaucoup plus étendues. Hypolite ne redit jamais ce que ses parens ou des personnes intimement liées disent en petite société devant lui; jamais il ne cite quelqu'un pour avoir fait une critique, quelque frivole que puisse être cette censure : il n'a point la puérile vanité de vouloir paroître instruit des secrets des autres; il ne cherche point à les pénétrer quand il les ignore, et lorsqu'il les découvre, il les garde avec une scrupuleuse fidélité.

Hypolite sait qu'on peut trahir un secret sans le dire, et que souvent les discours ne sont pas plus indiscrets qu'un geste, un sourire, un regard. Hypolite est impénétrable, non qu'il soit dissimulé, mais, parce qu'il n'est ni vain, ni curieux, ni bavard.

Léopold a un défaut dont je ne puis me dispenser de faire mention, parce qu'il est assez commun parmi les enfans. Léopold ne parle pas en général plus qu'un autre dans l conversation, il a même un *dialogue* très-se

et très-laconique, mais il aime passionnément à conter.

*Conteur, mauvais caractère*, c'est mon philosophe (1) qui a prononcé cet oracle.

Léopold est sans cesse occupé du soin de recueillir toutes les historiettes du voisinage, pour les conter à tout ce qu'il rencontre. Un événement malheureux et même tragique arrivé dans le canton lui cause une sorte de joie, parce qu'il fournit un sujet de narration; l'instruit-on du fait le plus touchant, il l'écoute sans intérêt, ne songeant qu'au plaisir qu'il se promet de le conter lui-même. Doit-il annoncer à quelqu'un une bonne nouvelle qui peut se dire en deux mots, il en fait un long récit: il oublie ce qu'il a conté la veille ou le matin, il recommence, il se répète: lui dit-on que l'on sait l'histoire qu'il entame, il reste consterné, mais le soir en se couchant, il ne manquera pas de la conter à son laquais. Les choses les plus merveilleuses, les plus invraisemblables, il les croit et veut les croire, afin de les conter et de les donner pour vraies; et s'il est nécessaire pour vous persuader de protester qu'il est certain de la chose, il n'hésitera pas; il est

(*) La Bruyère.

même capable d'affirmer qu'il en a été témoin : c'est ainsi que l'on devient menteur et calomniateur.

Irénée a un défaut bien plus excusable que tous ceux dont nous avons parlé jusqu'ici. Irénée est d'une excessive timidité.

L'effronterie et la suffisance sont odieuses dans les deux sexes, et particulièrement dans la jeunesse; une timidité modérée sied aux jeunes personnes, et l'air et le maintien modeste et réservé sont remplis de graces dans les hommes et dans les femmes de tous pays et de tout âge. Mais la timidité poussée trop loin est un véritable désagrément, sur-tout dans les hommes.

L'extrême timidité est en quelque sorte un manque de courage; c'est pourquoi elle paroît absolument déplacée et ridicule dans un homme.

Irénée est grand pour son âge, il a treize ans, il est parfaitement bien fait, il a naturellement de la grace; mais dès qu'il croit être regardé, il prend une gaucherie remarquable; il a l'air gêné, contraint, affecté, on ne le reconnoît plus. Il a de l'esprit, et dans u cercle on le prendroit pour un imbécille; répond niaisement, il rougit, il pâlit, il s

déconcerte sans aucun sujet, il balbutie, il bégaye, ou bien il ricane, il parle entre ses dents, on ne sait s'il se moque, s'il plaisante. Combien de fois ne l'a-t-on pas injustement accusé d'impolitesse et même d'impertinence, parce que d'après toutes les apparences on devoit juger ainsi? Lui dit-on une chose obligeante, a-t-on une attention pour lui, il aura par embarras l'air froid ou dédaigneux. Fait-il une commission, il en supprime la moitié, s'il est obligé de parler à une personne qui lui en impose; est-il à table avec des étrangers, il se passera de manger plutôt que de demander, ou même d'accepter ce qu'on lui offre; enfin il est toujours surpris, effaré, confondu, et par conséquent toujours mal à son aise, et toujours désagréable et ridicule.

La timidité modérée, celle qui n'empêche ni de dire, ni de faire les choses convenables, vient de la modestie. La timidité excessive vient d'une petitesse de caractère et d'une vanité puérile. On n'est timide à ce point que parce qu'on attache une extrême importance aux choses les plus frivoles. C'est la seule crainte de paroître gauche ou seulement commun qui donne cet embarras pénible et cette douloureuse confusion pour de véritables bagatelles. Eh bien!

si l'on juge que vos réponses n'ont rien de saillant, si l'on trouve que vous n'entrez pas avec grace dans une chambre, y a-t-il donc là de quoi se tant agiter? Est-ce une honte qui doit faire trembler et donner la sueur froide?

On croiroit à vous voir qu'il s'agit de votre honneur, de votre sort et du bonheur de votre vie, et il ne s'agit que de répondre à une question indifférente, ou de faire un compliment d'usage, ou de danser un menuet!

Que vous importe sur de pures bagatelles, le jugement et l'opinion des gens que vous n'aimez point, que vous ne connoissez point? Vous placez si mal votre amour-propre, que vous aimez mieux passer pour être désobligeant, que d'entreprendre une chose que vous n'êtes pas sûr de bien faire. Vous craignez mortellement la plus légère moquerie, et vous méprisez un blâme fondé; mais sachez que les grandes ames bravent sans effort le ridicule, quand il est question de faire des choses honnêtes ou utiles. Défaites-vous d'une sotte vanité, et vous perdrez alors cette timidité puérile, véritablement ridicule dans un homme et marque presque certaine d'un esprit borné et d'un caractère foible.

Une personne réellement modeste n'a point toutes ces vaines terreurs.

Edmond avec un air doux et réservé paroît au milieu de la plus imposante assemblée sans ressentir le moindre embarras; il pense toujours qu'on le remarque à peine; son maintien est simple, l'aimable sérénité se peint sur son front; il n'a nulle prétention, et il est paisible; il n'attend ni louanges, ni succès, mais il compte sur la bienveillance, parce qu'il éprouve ce sentiment pour tous les hommes. Si on rit en le regardant, il n'imagine jamais que ce soit pour le tourner en ridicule, parce qu'il ne se moque de personne. Si par hasard il fait une gaucherie, il en rit tout le premier, pourvu qu'elle n'ait paru ni fâcheuse, ni désobligeante; s'agit-il de réparer un tort ou de remercier d'un service, il sait exprimer sans embarras tout ce qu'il faut dire. Il a une grande sensibilité pour tout ce qui mérite d'intéresser, et une noble insouciance pour tout le reste. Il lui est fort égal qu'on ne lui trouve pas bonne grace à cheval; il ne voudroit pas que l'on soupçonnât qu'il y monte sans hardiesse; il n'éprouve jamais le desir d'être applaudi, il sent dans tous les instans le besoin d'être estimé.

## CHAPITRE VII.

### *De la moquerie.*

La moquerie d'habitude est odieuse à tout âge, et elle est de plus stupide dans les enfans.

Othon à quatorze ans se fait haïr de tout le monde uniquement par ses moqueries continuelles. Tout ce qui est nouveau pour lui est ridicule à ses yeux ; pour être à l'abri de sa censure, il faut être en toutes choses exactement semblable aux personnes qu'il voit familièrement. Si une femme n'est pas habillée comme sa mère, ses sœurs et ses cousines, il s'en moque. Si un petit garçon a d'autres manières que les siennes, il s'en moque. S'il remarque dans une maison étrangère quelques usages qui ne soient pas suivis dans sa famille, il s'en moque. Si l'on mange d'un ragoût qu'il n'ait jamais vu servir, autre moquerie. Par conséquent, lorsqu'il rencontre des étrangers, il est inépuisable en moqueries, ne trouvant rien de plus singulier et de plus plaisant qu'un Anglais qui parle français avec l'accent anglais, et portant le même jugement des All

mands, des Italiens, &c. Comme tous les enfans, sa manière de se moquer n'est pas très-variée; elle consiste à jeter des coups-d'œil *significatifs* à ses camarades, coups-d'œil toujours accompagnés d'un sourire plus impertinent que fin, ou bien à ricaner et même souvent à éclater de rire, en tournant brusquement le dos. Cette sottise insolente dénote presque toujours un grand fonds de bêtise et de malignité.

Onésime, bien loin d'être moqueur, souffre réellement lorsqu'il voit quelqu'un faire une chose véritablement déplacée. Il n'a jamais l'air de le remarquer, il voudroit que personne n'y fît attention; l'embarras des autres lui est pénible, et il n'imagine pas comment on peut être assez sot pour se moquer d'un habit, d'un mot, d'une attitude, &c. Othon se fera beaucoup d'ennemis; il passera pour un fat, et pour un méchant; Onésime sera recherché dans la société et méritera de l'être.

Dans le monde la moquerie la plus ingénieuse et qui produit les bons mots les plus saillans, n'empêche pas de mépriser le caractère de moqueur. Que doit-on penser de la moquerie des enfans, qui ne roule que sur des puérilités ou des choses qui ne sont point

du tout *moquables*, qui n'est accompagnée d'aucun trait d'esprit et qui se borne aux mines impertinentes et au ricanement.

## CHAPITRE VIII.

### *De l'emploi du temps.*

Voici sur l'emploi du temps ce que lord Chesterfield écrivoit à son fils.

« Je suis assuré que beaucoup de personnes perdent deux ou trois heures chaque jour, parce qu'elles négligent les minutes. Ne regardez jamais aucune partie du temps comme trop courte pour être employée ; il y a toujours moyen de s'occuper à une chose, ou à une autre ».

Voilà un conseil excellent, et sur-tout pour les gens du monde. La dissipation fait perdre un temps si prodigieux, que si l'on perd encore tous les petits intervalles qu'elle peut laisser de libres, il ne restera presque plus rien pour l'étude et les occupations raisonnables. Il faut donc s'accoutumer à ne jamais passer un instant dans une entière oisiveté, et se préparer un petit travail pour ces occasions si souvent renaissantes qu'on appelle *momens perdus*. Il faut prendre l'habitude de lire en voiture, et pendant qu'on se fait peigner. Une

très-bonne coutume est celle de porter toujours dans sa poche un petit volume. Ces jolies éditions de Didot d'un si petit format semblent faites exprès pour cet usage. Il est vrai que les jeunes personnes qui ont la manie *d'imiter les statues grecques* ne peuvent prendre cette habitude, puisqu'elles n'ont pas de poches (*); mais lorsqu'on a la prétention de ressembler aux *Dianes* et aux *Vénus drapées*, on n'a guère celle de s'instruire. Une des choses qui fait perdre le plus de temps, c'est de manquer d'ordre, car on passe une partie de sa vie à

---

(*) Dans les pays, tels par exemple que l'Allemagne, où l'on veut que les femmes soient de *bonnes ménagères* et sachent même faire la cuisine, il est singulier qu'on ait pu consentir à l'*abolissement des poches*, car on n'est pas une *bonne ménagère* lorsqu'on perd continuellement ses mouchoirs, ses gants; qu'on laisse traîner sa bourse et les clefs de ses armoires, de son écritoire et de ses cassettes, ou que l'on est obligé de les confier toujours à d'autres. On n'est même pas une amie sûre, puisqu'on ne peut répondre d'aucune lettre et d'aucun papier confié. Aussi je suis persuadée que par-tout où cette mode s'établira fixement, les femmes cesseront d'avoir de l'ordre et du soin; et c'est ainsi que souvent des choses en apparence frivoles, sont, par leur résultat, d'une très-grande importance.

chercher et de plus à s'impatienter, deux inconvéniens très-fâcheux qu'il est bien facile d'éviter, en se faisant une loi de remettre toutes les choses dont on se sert à des places fixes.

On doit encore recommander à la jeunesse de prendre l'habitude d'agir en tout avec attention et célérité; la lenteur dans les mouvemens fait perdre un temps énorme. Il faut aussi réfléchir sur les différentes manières d'exécuter toutes les petites choses que l'on fait journellement; comme par exemple de ployer des lettres, de faire des enveloppes, de les cacheter, &c. et préférer celle dont l'exécution est la plus prompte. J'ai fait un calcul singulier dont je vais rendre compte. On a l'usage en France d'écrire deux fois sur les adresses de lettres, les noms des villes où doivent être envoyées les lettres; usage qui n'est bon à rien, car une seule fois suffit (*); j'ai calculé qu'une personne qui suivroit cet usage et qui écriroit deux lettres par jour, l'une adressée à *Kimpercorentin* et l'autre à *Constantinople*, se trouveroit au bout de l'an-

---

(*) On peut dire la même chose de la coutume d'écrire aussi deux fois sur les dessus des lettres: *Monsieur*, *Madame*, &c.

née avoir écrit six grandes pages de ces deux noms. Ce qui fait près de *trois heures* perdues. Je suppose que cette même personne fait toujours ses enveloppes à la française, au lieu de les faire à l'anglaise, et qu'elle se sert de cire, au lieu de pains à cacheter; ceci, pour la promptitude de l'exécution, fait une différence de trois minutes et demie par jour, pour les deux lettres, et au moins, si l'on écrit au jour et si on allume soi-même sa bougie; ces trois minutes et demie par jour font *vingt-une* heures perdues au bout de l'année; ce qui fait *vingt-quatre* heures jointes aux trois dont nous avons parlé; voilà *deux journées* entières très-inutilement et très-ennuyeusement employées. Qu'on suive cette idée, qu'on observe en combien d'autres choses, et par la lenteur des mouvemens, on perd de *minutes*, le calcul deviendra effrayant; on verra que l'on perd habituellement, sans amusement, sans plaisir, plus de deux heures par jour, ce qui peut faire plus de deux ans dans l'espace de dix, et environ quinze dans une longue vie, depuis la première jeunesse jusqu'à soixante-quinze ans. Remarquons que nous ne faisons entrer dans ce calcul, que le temps purement perdu, et désagréablement perdu. Mais on

doit encore appeler *temps perdu* celui qu'on emploie niaisement, dont l'emploi n'est ni très-agréable, ni de la moindre utilité, et la plupart des hommes perdent ainsi un quart de leur vie; leurs passions et de vains et faux plaisirs en consument communément deux autres quarts, et les souffrances physiques, les maladies les forcent encore à en perdre; que reste-t-il donc de bien employé, c'est-à-dire d'une manière utile pour soi ou pour les autres? Et Dieu nous demandera compte de tous les momens de notre vie! Cette idée est effrayante pour les personnes même vertueuses et actives, lorsqu'elles sont capables de réfléchir mûrement sur cet important sujet.

Ce qui fait perdre le plus de temps aux grandes personnes, est le goût de l'intrigue et l'esprit de commérage et de tracasserie; et aux enfans cette curiosité futile qui porte à desirer savoir tout ce qui se passe et tous les petits secrets de société.

Ceux qui emploient mal leur temps, dit la Bruyère, sont les premiers à se plaindre de sa brièveté; ceux au contraire qui en font un bon usage en ont de reste (*).

---

(*) Cette pensée me rappelle un vers de M. le Mierre,

Elbanie ayant une belle mémoire, une grande activité et beaucoup de suite dans le caractère, apprend une multitude de choses et suffit à tout : elle dessine, elle chante, elle joue de la harpe, du clavecin et de la guitare ; elle lit beaucoup, fait des extraits de toutes ses lectures, elle a toute l'instruction qu'il est possible d'avoir à treize ans ; elle sait le français, l'anglais, l'espagnol et l'italien ; elle brode dans la perfection, nulle jeune personne ne sait mieux coudre qu'elle, c'est elle qui fait tous ses habits, c'est elle qui tient la maison de sa mère, qui en règle tous les comptes et qui est chargée des principales provisions, renfermées dans des armoires dont elle seule a les clefs. C'est elle qui, à la campagne, fait préparer les logemens pour les étrangers, et qui, dans le temps des récoltes et de la moisson, donne aux ouvriers leur salaire et préside à tous les travaux champêtres ; c'est elle enfin qui, pour récompense de tous ces soins, est chargée de l'honorable et doux emploi de distribuer les aumônes et d'aller chercher et visiter les pauvres.

---

qui me paroît charmant par sa précision et sa justesse, le voici :

*On se plaint que le temps ait fui,*
*Il faut qu'il pèse ou qu'il échappe.*

Comment, diront les indolens et les paresseux, comment suffire à tant de choses? 1°. Elbanie porte des poches. Elbanie n'égare jamais ses clefs; elle porte toujours sur elle deux petits livrets : l'un est destiné pour la lecture, l'autre, renfermant un crayon, lui sert de souvenir, d'almanach et de livre de compte pour les petites dépenses imprévues; car elle a un grand livre de compte dans son secrétaire. 2°. Elbanie fait tout avec autant de promptitude que d'adresse; elle n'a nul commérage, aucune curiosité frivole, et elle n'est pas du tout babillarde. 3°. Elle est très-soigneuse, elle ne perd jamais une minute à chercher, tout chez elle est dans un ordre parfait.

4°. Elbanie, comme je l'ai dit, est persévérante, elle s'est fait un *plan de journée* que rien ne dérange; tout son temps est soigneusement distribué et parfaitement employé; même pendant les six mois qu'elle passe à la ville, ce plan est bien rarement dérangé. Elbanie s'est fait la loi de n'aller chaque hiver que deux ou trois fois au bal, de n'y passer chaque fois tout au plus que quatre heures, et même ces jours-là de donner encore à l'étude cinq ou six heures; car elle a fait le vœu de ne

passer de sa vie une journée entière consacrée uniquement à la dissipation.

5°. Enfin, Elbanie n'aime point la parure, elle est d'une propreté recherchée, mais jamais elle n'emploie dans les jours de grandes parures, plus de trois quarts-d'heure pour se coiffer et pour s'habiller.

Elbanie, à vingt ans, sera une femme véritablement accomplie, et elle n'aura pas éprouvé, dans tout le cours de son éducation, un seul moment d'ennui; tandis que les enfans indolens et inappliqués en sont consumés, même souvent au milieu de leurs jeux.

*L'ennui est entré dans le monde par la paresse* (*). Excellente remarque : on a dit que l'oisiveté est la mère de tous les vices, on peut ajouter qu'elle l'est aussi de l'ennui le plus accablant et le plus insupportable.

Les loix de Dracon punissoient de mort l'oisiveté, elles imposoient une amende considérable à ceux qui passoient une certaine mesure d'embonpoint, parce qu'on supposoit que la mollesse et la paresse avoient dû les engraisser ainsi.

Solon assignoit l'infamie à l'oisiveté,

(*) La Bruyère.

privoit celui qui avoit négligé de donner un métier à son fils, des secours qu'il en devoit attendre dans sa vieillesse; mais ce qui doit sur-tout donner à des chrétiens le mépris et l'aversion de l'oisiveté, c'est que rien dans les livres saints n'est plus formellement condamné.

« Lisez attentivement les divines écritures, » dit un excellent prédicateur (*), vous y » verrez par-tout l'oisiveté en exécration, le » travail expressément commandé à tous, sans » distinction de rang, ni de sexe : l'arbre sté- » rile coupé et livré aux flammes; le serviteur » négligent précipité dans les ténèbres exté- » rieures; et toujours la paresse punie avec » autant de sévérité que l'infidélité ».

Je me flatte que toutes ces réflexions feront quelqu'impression sur l'esprit de mes jeunes lecteurs; ils ont encore devant eux tout le champ de la vie, et pour en recueillir les fruits, il faut le parcourir sans se reposer. Mais la course n'est fatigante que pour ceux qui l'interrompent et qui s'arrêtent.

Je finis en recommandant encore les deux

(*) L'abbé Poulle. *Sermon sur les devoirs de la vie civile.*

2 831042 A

choses les plus nécessaires pour bien employer le temps : *l'ordre et la persévérance.*

Qui commence le mieux ne fait rien s'il n'achève (*).

---

(*) Vers de la tragédie de *Théodore*, de Pierre Corneille.

# CHAPITRE IX.

## *De la société et du début dans le monde.*

PUISQUE nous sommes destinés à vivre dans la société, nous devons desirer d'obtenir la bienveillance des hommes. Et l'on ne parvient à ce but que par des qualités aimables et par conséquent estimables.

Avec de la politesse, de l'égalité d'humeur, de la douceur et de la modestie, on réussit infailliblement dans le monde.

Beaucoup de jeunes gens se persuadent que pour avoir des succès dans le monde il faut y porter une complaisance basse et servile, ils se trompent; la bassesse et l'adulation se sentent, et les gens les plus corrompus les méprisent.

Je ne connois rien de plus vil que la dissimulation de sa croyance et de ses sentimens religieux, dans le dessein de plaire à des personnes sans principes.

Affecter l'incrédulité pour éviter de plates moqueries est d'un sot. Jouer l'*esprit fort* dans des vues d'intérêt est d'un lâche.

Il ne faut ni afficher la piété, ni la cacher.

Un homme inconséquent ou menteur, quels que soient d'ailleurs ses qualités, son rang et ses agrémens, n'aura jamais dans le monde la moindre considération.

Dès qu'on se permet la flatterie, on est et l'on paroît être inconséquent et menteur ; car on soutient sans cesse le pour et le contre, on approuve un jour ce qu'on a condamné la veille, on passe sa vie à se dédire, à se contredire. Il n'y a point d'art qui puisse voiler la bassesse d'un tel caractère, cependant il est très-commun.

Les jeunes gens qui entrent dans le monde avec un desir excessif de plaire, y font nécessairement beaucoup de bévues et de balourdises. Ils veulent y jouer un rôle et se faire remarquer, cette prétention ôte toujours une infinité de graces, et le défaut d'usage la rend extrêmement ridicule. La Mothe a raison,

On déplaît dès qu'on veut trop plaire.
N'y point penser c'est trop, et bien, n'y pensez guère (1).

La meilleure disposition qu'un jeune homme puisse apporter dans le monde, est le desir de n'y produire aucun effet, de s'y perdre dans

---

(*) *Les Graces*, fable de la Mothe.

la foule, et le projet de s'y taire autant que la politesse le permet, et d'y observer long-temps en silence.

La simplicité des manières, l'expression de la douceur, de la modestie et de la sérénité forment un maintien et un extérieur parfaits.

Les débutans qui ont la prétention de montrer de la gaîté, *du feu*, de la vivacité, déplaisent généralement ; ils sont familiers, importuns et déplacés ; ce qui frappe le plus en eux est un mauvais ton et une confiance présomptueuse.

La vivacité et la gaîté se modèrent tout naturellement dans une assemblée imposante, sur-tout lorsqu'on y est étranger et que l'ignorance des usages doit inspirer la réserve. Ainsi, dès qu'un jeune homme y porte un tel maintien, c'est une affectation ou l'effet d'une étourderie stupide.

La jeunesse a communément le malheur de n'éviter un défaut qu'en se jetant dans l'extrémité opposée, c'est un inconvénient qui résulte naturellement de l'ignorance et du manque de réflexion. L'impertinence se manifeste de mille manières différentes et sous toutes les formes ; elle est odieuse ou absurde.

J'ai été frappée d'un contraste singulier que

j'ai remarqué entre deux grandes nations (les Français et les Anglais). L'affectation générale des jeunes Français mal élevés, est celle de la turbulence et d'une sensibilité *ardente et passionnée ;* l'affectation des jeunes Anglais est au contraire, de montrer une dédaigneuse indifférence, une extrême froideur et d'avoir toujours un air insouciant et distrait.

La première affectation offre des ridicules beaucoup plus saillans, mais elle ne sauroit inspirer l'aversion. La seconde affectation fournit moins de matières à la moquerie, mais offensante autant qu'orgueilleuse, on peut la trouver haïssable. On a trop dit aux jeunes gens, que, par la seule manière d'écouter, on peut montrer de l'intelligence et de l'esprit. Je veux leur donner à cet égard un avertissement qu'ils n'ont jamais reçu : c'est que la prétention *d'écouter avec un air spirituel* produit précisément l'effet tout contraire.

On se compose un jeu artificiel de physionomie dont tous les mouvemens sont forcés ; on prend une mine que l'on croit *approbative* et qui n'est que *mielleuse ;* cette flatterie muette ne séduit personne. On a l'air d'entendre finesse à tout, même aux choses q n'en ont aucune. On sourit, on rit mal-

propos, parce que c'est presque toujours à des plaisanteries de société dont on n'a pas la clef, ou à des allusions qu'on ne peut comprendre. Enfin, au lieu de montrer de l'esprit et de la finesse, on a l'air et le maintien d'un sot et d'un nigaud.

Combien on s'épargneroit d'embarras, de peines et de ridicules en ne jouant rien, n'affectant rien. Comme on seroit aimable, même avec très-peu d'esprit, si l'on étoit toujours réservé, simple et naturel !

On recommandoit beaucoup avec raison en France aux jeunes gens qui entroient dans le monde de montrer du respect, de grands égards et une extrême déférence aux vieillards et sur-tout aux vieilles femmes. Ce sont elles qui font la réputation *des débutans*, qui ne sont jamais bien jugés *par leurs pairs*. Les vieilles femmes ne peuvent être soupçonnées d'un certain genre de partialité, leurs jugemens comme ceux des Sibylles sont des oracles ; elles décident souverainement du mérite des jeunes gens. Ce sont elles qui prononcent sur leur caractère et sur leurs agrémens, elles déclarent s'ils ont de l'esprit et de la politesse, elles annoncent ce qu'ils sont et prédisent ce qu'ils seront. Elles se trompent

rarement, on les croit toujours; il faut donc attacher du prix à leur suffrage. D'ailleurs la jeunesse spirituelle peut très-facilement se plaire dans leur société, elle y puisera en peu de temps une connoissance du monde qu'elle n'acquerroit pas si promptement ailleurs. Une vieille femme qui a de la bonté, de l'esprit, et qui a passé sa vie dans le grand monde et à la cour, est en état de donner à la jeunesse des instructions et des conseils très-utiles et qu'on ne trouve point dans des livres. Enfin la conversation d'une telle personne est véritablement intéressante par les anecdotes et les observations fines dont elle est remplie.

A l'égard de ce qu'on appelle *la galanterie*, avec toutes les femmes en général, elle ne doit se montrer que par quelques attentions aimables et par un ton particulièrement respectueux. Un jeune homme n'a point de grace s'il parle à une femme avec la voix aussi haute et l'air aussi dégagé que lorsqu'il s'adresse à un homme; on observe ces nuances délicates de respect en parlant aux rois et aux princes; il est de très-bon goût de les observer de même avec les femmes. Une personne d'esprit disoit de le Kain, le fameux acteur, que l. seul au théâtre *savoit parler aux femmes*.

parce qu'en effet alors son ton, sa physionomie, son maintien, tout en lui sembloit s'adoucir, tout annonçoit la déférence et le respect. Mais d'ailleurs les louanges, les fadeurs, tout cet insipide jargon qu'on appelle galanterie dans quelques mauvais romans, est depuis long-temps passé de monde ; ce langage offense les femmes honnêtes ; et les coquettes même, si avides d'éloges, n'en veulent recevoir que d'indirects : elles dédaignent ceux qu'on leur donne grossièrement en face, parce qu'elles les trouvent de trop mauvais goût pour en pouvoir être flattées.

L'obligeance est sans doute une qualité très-aimable dans la societé, mais il faut du discernement pour ne la pas prodiguer gauchement et mal-à-propos.

Arthur est à quinze ans le meilleur enfant du monde; toujours prêt à rendre service, à courir, à voler pour obliger. Mais, par malheur, il ne réfléchit point, et il est aussi étourdi qu'officieux. Si l'on donne une commission à un autre, c'est lui qui s'en empare sans savoir ce qu'il faut faire ou dire, et sans même s'en informer. On le refuse, on le rappelle, il est déjà parti. Si l'on fait du thé, il veut aussi s'en mêler, il renverse les tasses, répand l'eau

bouillante, et brûle deux ou trois personnes; c'est lui qui se charge par-tout du soin de raccommoder le feu et de moucher les bougies, et c'est pour remplir la chambre de fumée et pour éteindre les lumières. Le prie-t-on de sonner, il s'élance comme un trait vers la sonnette, culbutant et brisant tout ce qui se trouve sur son passage, et il se jette sur le cordon avec tant de force et d'impétuosité qu'il le casse. Une femme laisse-t-elle tomber son éventail, il se précipite en même temps qu'elle pour le ramasser, elle le tenoit déjà, mais il le lui arrache des mains pour le lui présenter, et en se relevant il lui donne un grand coup de tête qui la décoiffe et qui lui fait une bosse au front.

Dans sa fureur d'obliger, il seroit capable de tuer quelqu'un qui lui disputeroit une commission, et c'est principalement la crainte mortelle qu'on ne lui enlève le plaisir de rendre un service, qui rend tous ses mouvemens si violens et si brusques. Ce qu'il desire est sur-tout la gloire de rendre le service et non que le service soit rendu; et ce n'est là qu'une fausse ou du moins qu'une très-imparfaite obligeance. La véritable est paisible, ré[illegible]-chie et mesurée; elle n'importune jamais [illegible]t

elle est toujours aimable. De toutes les manies celle qui rend le plus ennuyeux dans la société est celle d'y parler souvent de soi et de ses affaires ; et de tous les défauts le plus insupportable à la longue, et qui vient aussi de l'orgueil, c'est de vouloir toujours avoir raison. Ce caractère malheureusement trop commun, ôte toute franchise, toute bonne foi, et donne nécessairement la plus odieuse duplicité. On se tourmente vainement pour déguiser un tort; toutes les excuses les plus subtiles ne font que l'aggraver, et l'offensé finit par être justement irrité, non du premier tort qui peut-être n'étoit qu'une bagatelle, mais de l'obstination et de la fausseté avec lesquelles il a été nié.

Les jeunes gens réfléchis, spirituels et bien nés doivent envisager *le debut dans le monde* comme une chose sérieuse et importante. Les sots n'y voient que le plaisir de faire des visites, d'aller aux spectacles et aux bals de nuit; mais les jeunes gens sensés doivent considérer sous un autre point de vue l'époque mémorable, où sortant de l'intérieur de leurs familles, ils seront admis dans la classe des citoyens pour y former des anneaux de la grande chaîne sociale. Cette idée n'est pas

## CHAPITRE X.

### *De l'insipidité.*

Il ne dépend nullement de soi d'être *piquant*, ingénieux, c'est-à-dire d'avoir un tour d'esprit agréablement original. Mais avec de la réflexion, on pourra se préserver de cette fastidieuse insipidité qui rend si fatigant et si ennuyeux le commerce de tant de gens qui ont d'ailleurs un sens très-juste et très-droit. L'insipidité vient de trois choses : d'une indolence apathique, de la mauvaise habitude de répéter sans cesse des lieux communs ou des expressions favorites, et enfin d'une certaine mollesse d'organisation qui porte à imiter machinalement tout ce qu'on voit faire aux autres. J'ai remarqué qu'en général les personnes extrêmement insipides n'ont point de caractère ; et ce sont l'indolence et la paresse qui donnent cette nullité ; on ne veut prendre la peine ni de regarder, ni de réfléchir, on voit avec les yeux des autres, on pense d'après eux ; on laisse dormir toutes ses facultés, et l'on arrive au bout de sa c-

rière sans avoir été soi-même un seul instant durant sa vie. L'homme qui paroît le plus fait pour être mené naît avec son caractère particulier, car s'il n'avoit personne pour le guider, il iroit et chemineroit tout seul.

Les jeunes gens doivent se défier de leurs jugemens dans les choses essentielles, ils doivent consulter et déférer aux avis des sages ; il ne leur convient jamais de décider d'un ton tranchant sur quoi que ce puisse être, mais dans une infinité de petites choses frivoles et arbitraires, ils doivent s'accoutumer à juger d'après leur propre goût, et sur-tout à ne rien louer et à ne rien désapprouver que ce qui les charme ou ce qui leur déplaît, et non sur la parole des autres.

Césarine est la jeune personne la plus insipide que je connoisse ; comme elle ne consulte jamais son esprit et son cœur, elle n'a qu'une existence factice et d'emprunt. Ce n'est point une créature animée, c'est un simulacre, c'est une ombre, ce n'est rien. Elle n'a point de ces premiers mouvemens qui viennent de l'ame, il lui faut un avis pour savoir ce qu'elle doit penser, elle ne sent que par contre-coup. Contez-lui le trait le plus sublime, elle regardera autour d'elle, et ne pro-

noncera qu'après avoir recueilli les opinions. Frondez la chose du ridicule le plus comique, elle n'en rira que lorsque les autres en riront. Sa sensibilité et sa gaîté sont en dépôt entre les mains des gens qui l'environnent, on en fait ce qu'on veut.

Elle n'a dans la tête que *des jugemens tout faits :* elle vous dira que les pièces de Racine sont *bien touchantes et bien intéressantes ;* que les tragédies de Corneille sont *bien belles.* Ne lui en demandez pas davantage ; elle a peu de mémoire, c'est tout ce qu'elle a pu apprendre par cœur, elle ne retient pas les détails. Mais quand elle sera plus âgée, elle saura sur ce point trois ou quatre phrases de plus, qu'elle répètera avec la même fidélité.

Césarine suit les modes avec une exactitude scrupuleuse ; ce n'est point par coquetterie, mais le plus grand nombre de femmes ne porte plus de jupons, *donc les jupons étoient de trop.* Si l'on en vient aussi à quitter les légères draperies que l'on conserve encore, Césarine, quoique naturellement modeste, n'hésitera pas ; ne faut-il pas imiter tout ce que fait le plus grand nombre ? Ceci peut mer loin les gens d'un naturel imitatif. Une ci constance bien pénible et bien embarrassan

pour Césarine, c'est, lorsque par hasard on la force à faire une chose toute seule; même lorsqu'il ne s'agit que de la chose la plus frivole, par exemple, de choisir l'étoffe d'une robe, elle implore en vain un conseil, et ne l'obtenant point, elle ne peut se décider. Choisissez vous-même, lui répète-t-on, prenez la plus jolie, celle qui est le plus à votre gré. *La plus jolie!* cela est si vague!... ou *celle qui plaît le plus!* mais Césarine n'a pas un seul goût personnel; elle déroule nonchalamment toutes les pièces d'étoffe; croyez-vous qu'elle les examine? Point du tout, elle tâche de lire sur les visages des autres quelle est celle qui plaît le plus, elle veut excroquer le conseil important qu'on lui refuse. Sa cousine Sophie qui passe pour avoir un très-bon goût, a les yeux fixés sur une moire grise, voilà Césarine déterminée, et la moire grise vendue.

Va-t-on faire la lecture d'un ouvrage de société déjà très-vanté; Césarine, comme les autres, approche sa chaise du lecteur le plus près possible; c'est une chose curieuse de la voir applaudir, il semble que ce soit par l'effet d'un ressort partant des mains de la personne qui est son oracle. Si l'ouvrage est pathétique, elle tire son mouchoir comme les

## CHAPITRE XI.

### *Des faux jugemens de la calomnie et de la carrière littéraire.*

L'ÉVANGILE nous dit : *Ne jugez point, et vous ne serez point jugé.* La sagesse suprême a trouvé ce précepte si important, qu'elle y a joint la promesse qui devoit le mieux nous engager à l'observer, et cependant nous jugeons continuellement sur la parole mensongère des méchans ; nous sommes sans cesse les échos de la calomnie, et nos propres jugemens sont remplis de partialité ; nous critiquons dans les gens que nous n'aimons pas, ce qui nous paroît une grâce ou une vertu dans nos amis ; nous sommes injustes et cruels, et le plus souvent de gaîté de cœur, sans passion et sans intérêt. Telle est la plus grande partie des hommes que l'on rencontre dans la societé : le plus grand malheur n'est pas de devenir leur victime, c'est de leur ressembler.

Les jeunes gens doivent s'accoutumer à sentir combien il est beau, combien il est grand d'être invariablement équitable, et il

faut qu'ils sachent qu'on ne peut posséder cette vertu si précieuse, lorsqu'on est inconsidéré, léger, et qu'on se laisse dominer par un amour-propre mal entendu; je dis *mal entendu*, car un amour-propre éclairé mettroit sa gloire à être équitable, parce que la véritable gloire ne se trouve que dans la pratique de la vertu.

La jeunesse brûle du desir de se faire remarquer, de se distinguer, et continuellement elle se jette par choix dans la foule la plus vulgaire et la plus méprisable, elle s'engage dans les sentiers les plus frayés, et ce ne sont jamais des routes honorables et sûres. Il y a tant de phaétons élégans, de beaux chevaux, d'habits magnifiques, de superbes maisons, que la possession de toutes ces choses ne sauroit exciter la surprise des spectateurs; mais unissez à la jeunesse des principes solides, des talens, une conduite sage et vertueuse, ah! soyez-en sûrs, vous serez remarqués, distingués, et de la seule manière qui puisse être flatteuse.

Il n'y a point d'homme de lettres, méritant ce nom, qui n'ait montré dès sa première jeunesse, et souvent dès son enfance, des dispositions et du goût pour la littérature; ainsi,

parmi mes lecteurs de quatorze à quinze ans, il s'en trouve sûrement un assez grand nombre qui se propose de se consacrer un jour à l'étude de belles-lettres. C'est à eux que s'adresse ce chapitre. C'est à vous sur-tout, jeune et chère Helmine, qui m'avez témoigné tant de confiance, c'est à vous que je vais parler. Mais quel est mon dessein ! quoi ! je vais troubler la paix et la sérénité de cette ame innocente et pure ; je vais déchirer le voile heureux qui lui cache l'avenir, je vais lui apprendre qu'on aura l'injustice et la barbarie de la haïr et de la calomnier ! .... Cependant il est si utile de la connoître, cette vérité si triste ! ...

Helmine, vous aurez de grands talens, l'éducation que vous recevez et vos premiers essais en répondent (*). Vous serez célèbre malgré votre projet sincère de rester ignorée, *vous serez célèbre* ; fortifiez donc votre ame, préparez-vous à soutenir avec courage tous

(*) Helmine est élevée par une mère aussi éclairée que tendre. Le génie et les talens sont des dons héréditaires dans cette famille ; la grand'mère d'Helmine a laissé un recueil de poésies très-célèbres en Allemagne.

les traits envenimés de l'injustice et de la calomnie ; armée d'avance, vous n'en serez ni surprise ni découragée. On commencera par vous contester vos vers ; on soutiendra qu'ils ne sont pas de vous, ensuite on les critiquera sans raison et sans équité, et quand, malgré tous ces vains efforts, votre réputation littéraire sera parfaitement établie, les libelles succéderont aux satires ; on calomniera votre personne.

N'a-t-on pas dit que Ségrais, qui ne publia jamais sans son nom un ouvrage d'esprit et de sentiment, avoit eu la générosité de donner *la princesse de Clèves* à madame de la Fayette ?

N'a-t-on pas dit pendant dix ans qu'un moine prêtoit sa plume à l'immortel Buffon ? et qu'un chartreux avoit fait les belles tragédies de Crébillon ? etc. etc.

Quant aux injustices d'un genre plus odieux, elles sont encore plus inévitables. Fénélon fut persécuté, et pour avoir fait *Télémaque !* cet ouvrage sublime le fit accuser d'ingratitude et de méchanceté ! On ne vit dans une morale si parfaite, que des allusions malignes ; dans des tableaux si bien tracés, si utiles, que des portraits satiriques. On déchira, on travestit

son ouvrage, on attaqua ses mœurs! Le grand Corneille, génie incomparable et créateur du théâtre, fut-il à l'abri de la plus injuste censure? Un corps entier, dont il faisoit la principale gloire, n'eut-il pas la lâcheté, pour plaire à ses envieux, de faire une absurde critique de l'une de ses plus belles pièces, et chef-d'œuvre unique alors!

Racine se vit préférer *Pradon*, et vit tomber *Athalie* qui ne fut rejouée qu'après sa mort.

Quel déchaînement l'excellent, l'inimitable ouvrage de la Bruyère n'a-t-il pas produit?

Qu'on lise la critique la plus modérée, celle de *Vigneul-Marville*, qu'on a placée à la suite des Caractères dans plusieurs éditions; on y verra la mauvaise foi la plus révoltante, les personnalités les plus odieuses; on y verra la plus noire calomnie attaquer avec fureur, et tourner en ridicule tour-à-tour et l'auteur et le livre, et finir par déclarer, que cet ouvrage n'a été lu que parce qu'il est *un libelle*.

J. B. Rousseau, le plus grand de nos poëtes, victime d'une horrible calomnie (si reconnue pour telle après sa mort), fut obligé de fuir, de s'expatrier, et finit ses jours infortunés dans une terre étrangère. Il avoit bien le droit de s'écrier:

« Mais, dira-t-on, n'est-il point de vertu
» Franche d'atteinte en ce siècle tortu ?
» Point de talent à couvert de l'envie ?
» Pardonnez-moi, j'en connois dans la vie
» Un qui met l'homme en pleine sûreté.
» Et quel est-il ? La médiocrité ».

. . . . . . . . . . . . . . . .

« Faites si bien qu'on ne remarque en vous
» Que ce qu'il faut pour donner le courage
» De vous louer, et non pour faire ombrage.
» Ou tenez-vous parfaitement certain
» D'avoir affaire à tout le genre-humain ».

*Epîtres de J. B. Rousseau.*

On pourroit faire un ouvrage aussi volumineux qu'intéressant sur ce triste sujet : *Le génie et les talens persécutés.* On ne peut se soustraire à ce malheur que par les cabales et l'intrigue soutenue d'une grande fortune. Ce fut ainsi que Voltaire se divinisa lui-même pendant sa vie : il flatta, il encouragea, il augmenta la licence et la corruption de son siècle, moyen certain de se faire des partisans du plus grand nombre ; il prodigua la flatterie et l'adulation aux rois, aux princes et aux grands ; il mendia, il acheta des suffrages ; il loua sans mesure ses admirateurs et ses créatures ; il déchira, il calomnia les gens de bien et tous les hommes qui réunirent

la saine morale aux grand talens ; enfin il se fit chef de parti, et de quel parti !... Quel fut le résultat de tant de bassesses et de ce manége aussi fatigant qu'odieux et criminel, et qui dura soixante ans ? Voltaire acheva de détruire les mœurs ; il fut durant sa vie l'idoles des athées et des libertins ; des comédiens couronnèrent son buste sur un théâtre, des courtisannes conduisirent sa pompe funèbre, mais les gens vertueux le méprisèrent, et sa mémoire est déshonorée. Il vaut encore mieux souffrir l'injustice, et la souffrir jusqu'au tombeau, que d'y échapper par de tels moyens.

Ainsi donc ceux qui ont le projet de consacrer leurs études et leur vie aux lettres, doivent, avant de l'accomplir, se bien examiner. S'ils ont un caractère foible, timide, facile à décourager, qu'ils se gardent bien d'entrer dans cette dangereuse carrière, ils y seroient les plus malheureux de tous les êtres : toujours déçus, toujours irrités, souvent chancelant dans leurs principes ; sacrifiant la morale et la vérité au desir de plaire et à l'espoir des succès ; profanant ou même dégradant leurs talens, et dans la vaine recherche d'une réputation éphémère perdu la renommée et la véritable gloire qui n'a

partient qu'aux auteurs qui, conduits par l'unique intérêt de la vertu, ne se contredisent point, ne se démentent point, et dans tous les temps, dans tous les lieux se dirigeant vers le même but, montrent les mêmes principes et les mêmes sentimens.

## CHAPITRE XII.

### *De l'amitié fraternelle.*

L'AMOUR n'existe que dans l'imagination ; ce qui le prouve invinciblement, comme je l'ai dit ailleurs (*), c'est que les hommes les plus rapprochés de la nature, les Sauvages et les paysans ne connoissent point ce que nous appelons *grande passion.* Tandis qu'au contraire c'est à la cour, c'est dans les villes capitales, ainsi que sur nos théâtres, que l'amour joue un si grand rôle. La Rochefoucault a dit ingénieusement et avec beaucoup de vérité : *Qu'il y a des gens qui n'auroient jamais été amoureux*, s'ils n'avoient jamais entendu *parler de l'amour* En effet, l'idée très-fausse, qu'il faut nécessairement *une passion* dans sa vie, suffit pour en donner l'illusion.

Tous les sentimens qu'il est impossible de conserver toute sa vie, ne viennent point de l'ame.

Tout sentiment qui n'est produit que par l'exaltation de la tête est dangereux autan

(*) Dans Adéle et Théodore.

que fragile; la vertu doit le craindre, et la sagesse peut en préserver.

L'amitié est un sentiment noble et réel, la source en est pure, elle vient du cœur. Aussi les Anciens, si ingénieux dans leurs emblêmes, donnèrent-ils pour devise à l'amitié ces mots: *De près et de loin, l'été et l'hiver* (*); voulant exprimer, qu'étant de toutes les saisons, elle charme également les premiers beaux jours et les derniers instans de la vie.

Sans doute les vrais amis des jeunes personnes des deux sexes, les amis les plus utiles, les plus tendres qu'elles puissent avoir, sont les auteurs de leurs jours. Cependant il est naturel de desirer encore un ami de même âge, un compagnon qui puisse, sinon guider dans la carrière, du moins y suivre jusqu'au bout! Mais qu'il est difficile de faire un tel choix, et combien il est funeste de se tromper en le faisant! Jeune et sans expérience, vous vou-

---

(*) Les Anciens ne représentoient point comme nous la jeunesse sous la figure du Printemps; ils la désignoient sous l'image de l'Eté, qui produit les premiers fruits; idée beaucoup plus juste, car il semble que le printems, qui n'offre que des fleurs, ne doit représenter que l'adolescence.

lez un jeune ami? Comment vous y prendrez-vous pour le trouver? l'ami que vous cherchez n'a point encore de réputation; qui vous répondra de lui? Les vertus de ses parens? êtes-vous sûr qu'il en ait hérité? Son *éducation?* en connoissez-vous les détails? et savez-vous s'il en a profité? Et en lui supposant une éducation parfaite et de bons principes, êtes-vous certain qu'il ait assez de fermeté pour les conserver? Connoissez-vous son cœur, son caractère, ses penchans, ses défauts naturels?.... Vous allez donc vous lier au hasard, vous allez prendre un ami comme on prend un billet de loterie! Mais si vous vous trompez, si, abusé par des dehors agréables, vous donnez votre confiance à un objet foible et méprisable; quels chagrins ne vous préparez-vous pas, et à quels dangers affreux vous vous exposez!.... Mais si vous aviez un frère, ah! pourriez-vous chercher un autre ami! un lien si doux, si sacré, ne vous l'assure-t-il pas? Le voilà, ce jeune ami que vous desirez, la nature vous le donne, sachez apprécier un tel bienfait. Elevés ensemble, la même éducation, les mêmes principes, les mêmes intérêts, les mêmes affections vous unissent; quel autre ami pourriez-vo

connoître aussi parfaitement, quel autre ami pourroit partager comme un frère, votre bonheur, vos peines, vos goûts et vos sentimens? Il doit respecter comme vous les objets de votre vénération; il doit penser, agir comme vous, son extérieur même doit se conformer au vôtre : si vous êtes affligé, il ne lui est pas permis de se livrer à la dissipation; si vous êtes obligé de prendre les lugubres vêtemens du deuil, il doit les porter; vos noms sont semblables; votre naissance et des ancêtres communs établissent entre vous la plus parfaite égalité. Il ne peut illustrer sa vie sans honorer la vôtre; tout en lui vous peint et vous retrace un autre vous-même, tout jusqu'à ses traits, jusqu'au son de sa voix!.... O quelle amitié peut avoir le charme, la perfection et la sûreté de l'amitié fraternelle!

Il est bizarre que les amitiés de collége et de couvent soient si vantées, et que l'amitié fraternelle le soit si peu. On se pique d'une grande fidélité pour les camarades de son enfance, et l'on n'a point de tels sentimens pour ses frères et pour ses sœurs. Je ne connois rien de plus inconséquent et de plus révoltant; et qu'on ne prétende pas que c'est une sympathie particulière qui fait donner cette injuste pré-

férence, la conformité des esprits et des caractères très-communément n'y entre pour rien; n'entendons-nous pas répéter tous les jours : *Je lui suis attaché, parce que notre liaison date de l'enfance.* Cette seule raison paroît suffisante.

J'ai remarqué, il y a long-temps, qu'en général presque toutes ces prétendues amitiés ne sont autre chose que des liaisons frivoles, uniquement fondées sur des petits calculs de vanité.

Florine a été élevée à Panthemont (*), elle y eut deux amies intimes, Argentine et Lise; la première étoit infiniment plus aimable que la seconde, aussi Florine au fond du cœur lui donnoit la préférence. Argentine remplie d'esprit et de raison choisit un mari digne d'elle; elle épousa un homme de mérite qui fit son bonheur, mais qui n'avoit qu'un nom très-obscur et une fortune médiocre. Lise, qui ne considéroit dans le mariage que le plaisir d'avoir une belle livrée, et une place à la cour, épousa le fils d'un grand seigneur qui lui procura ces deux avantages. Lorsque Flo-

(*) Abbaye célèbre à Paris, dans laquelle presque toutes les jeunes personnes de la cour étoient élevées.

rine mariée à son tour retrouva dans le monde ses deux anciennes compagnes, elle rechercha et cultiva avec le plus grand soin Lise devenue la belle-fille d'un maréchal de France ; l'estimable Argentine fut négligée et bientôt totalement oubliée. Suivez dans le grand monde toutes les liaisons de ce genre, et vous trouverez que presque toujours elles sont formées par des motifs semblables.

Ingrats envers la providence, méconnoîtrons-nous, mépriserons-nous toujours les biens réels qu'elle nous prodigue, pour en chercher de chimériques !.... On donne à une amie étrangère le doux nom de *sœur*, on veut que ce titre touchant soit pour elle l'assurance et le gage de la plus tendre affection, et l'on a une véritable sœur aimable et sensible que l'on n'aime point !

Qui se refuse à l'amitié fraternelle, est-il capable d'en éprouver une autre? Un mauvais frère, c'est-à-dire, un frère indifférent, peut-il être un excellent ami ? Non sans doute : qui n'aime pas ce qu'il doit naturellement aimer n'a qu'une fausse sensibilité et ne sera jamais digne d'inspirer un attachement solide et véritable.

## CHAPITRE XIII.

### *Du rang élevé et des princes.*

Sosthène à seize ans annonce beaucoup d'esprit et la plus belle ame. Fils d'un grand seigneur, favori d'un souverain, et lui-même déjà possédant l'amitié du jeune prince héritier du trône, il se conduit dès-à-présent d'après les principes qui dirigèrent le petit nombre d'hommes vertueux qui ont honoré les cours et l'humanité. Il sait que la disgrace de ceux qui ont abusé de leur faveur est inévitable et terrible, parce que l'ignominie l'accompagne toujours, tandis qu'au contraire pour les amis fidèles et vertueux des rois, il n'y a point *de chutes*; le caprice et l'ingratitude peuvent les dépouiller, mais ne sauroient les dégrader, ils quittent leurs places sans en descendre; on leur ôte leurs titres d'honneur, et ils gardent les droits qui doivent les faire obtenir; on leur ravit les décorations, les signes faits pour annoncer le mérite, et ils possèdent la vertu même. On dispense envers eux les peuples des témoignages prescrits de respect qu'on devoit à

leurs charges, et la nation entière s'accorde à leur rendre un hommage unanime et volontaire; ils n'ont perdu que des illusions, et ils jouissent de tout ce que la gloire a de plus réel, de plus doux.

Sosthène fait tous ses efforts pour inspirer au jeune prince le goût de la lecture; quand le prince le consulte, Sosthène lui répond: Ah! consultez mieux que moi, consultez les véritables conseillers des princes, lisez de bons livres, mais lisez seul et avec une profonde attention.

Sosthène a déjà parmi les jeunes gens des envieux et des ennemis, mais il s'est fait une loi de ne jamais parler au prince de ceux qu'il n'aime pas, à moins qu'il n'en découvrît avec la dernière évidence une méchanceté réelle et dangereuse; alors il en avertit le prince, non en secret, mais publiquement et en produisant des preuves irrécusables, et dans ce cas même, il exhorte le prince à ne point condamner l'accusé sans l'entendre, parce que ce principe d'équité, sur-tout de la part des princes, ne souffre aucune exception.

Sosthène, dont la raison est si prématurée, a déjà lu Fénélon, Massillon, la Bruyère; il a

fait un extrait de ces trois auteurs ; il a choisi leurs plus belles pensées sur les princes et sur les grands ; il a écrit cet extrait d'une écriture très-fine, dans un livre d'un petit format, et il a donné ce recueil sublime au jeune prince, en le suppliant de le porter toujours sur lui, et de le relire souvent. Dans ce recueil si précieux, se trouve cette pensée de la Bruyère.

« *On me dit tant de mal de cet homme, et j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il n'ait un mérite importun qui éteint celui des autres* ».

Sosthène a les deux qualités les plus nécessaires aux personnes d'un rang élevé, la droiture et la fermeté en même temps. On ne lui voit jamais la moindre obstination ; car ce vice, bien loin de prouver qu'on a du caractère, montre évidemment qu'on n'en a point. L'entêtement vient de la foiblesse, de la paresse et de l'orgueil. On ne veut pas prendre la peine de s'éclairer, et l'on rougiroit d'avouer qu'on s'est trompé. Il faut beaucoup de force et de probité pour reconnoître franchement ses torts et ses erreurs.

Enfin Sosthène se défie des louanges et de toutes les personnes légères, flatteuses et médisantes. Il ne croit le mal que sur des preuves

positives, et non sur des rapports secrets, et non sur de basses délations, et moins encore sur des libelles ; il soupçonne facilement l'envie et la calomnie, lorsqu'il entend déchirer les gens distingués par de grands talens ; il se rappelle alors la pensée de la Bruyère, que je viens de citer.

Puisse le jeune prince élevé avec Sosthène, conserver toujours un tel ami !

Les princes s'ennuient plus que les autres hommes, parce qu'en général ils sont plus mal élevés, et qu'ils ont moins de ressources personnelles. Tous les plaisirs s'épuisent promptement, excepté ceux de l'esprit, que les gens d'une extrême ignorance ne peuvent connoître. Les princes ayant plus de moyens que les particuliers de satisfaire tous leurs goûts frivoles, sont blasés de meilleure heure ; à vingt-cinq ans ils n'ont déjà plus la vivacité de la jeunesse, ils n'en conservent que la futilité qu'ils portent dans l'âge mûr, et que leurs flatteurs appellent *une légéreté remplie de graces.* Mais ces prétendues graces ôtent toute considération, et les font mépriser du public, qui veut de la solidité dans les personnes d'un rang élevé. En effet, la légéreté est, par ses conséquences, trop effrayante

dans les princes pour qu'elle puisse plaire. Les princes ont tant d'influence sur le bonheur public, que chacun a un puissant intérêt à leur trouver de la raison et de la bonté.

Il vaudroit cent fois mieux qu'un prince fût pédant que frivole.

La pédanterie suppose toujours quelques connoissances, ou du moins montre la prétention d'en avoir ; non-seulement on l'excuse dans un prince, mais on lui en fait presque un mérite, tant on lui sait gré de n'être pas d'une extrême ignorance, ou même d'en rougir et de vouloir le cacher.

Un roi qui aimeroit véritablement l'étude et la lecture, ne sauroit être un mauvais roi. Celui qui auroit l'aversion de ces choses n'en sauroit être un bon.

La chasse ne doit prendre du temps des souverains que celui qui est nécessaire pour faire une promenade. *Empereur chasseur, dynastie perdue*, c'est un proverbe chinois qu'il seroit bon de citer aux enfans des princes.

Dans les monarchies, la flatterie ne corrompt que le roi, c'est-à-dire un seul homme. Dans les républiques elle corrompt le peuple, et par conséquent les mœurs publiques.

L'étiquette est la sauve-garde la plus sûre de la réputation des princesses.

Une jeune princesse qui s'affranchit de la gêne de l'étiquette, s'expose au malheur d'être calomniée, quelle que soit l'innocence de sa vie.

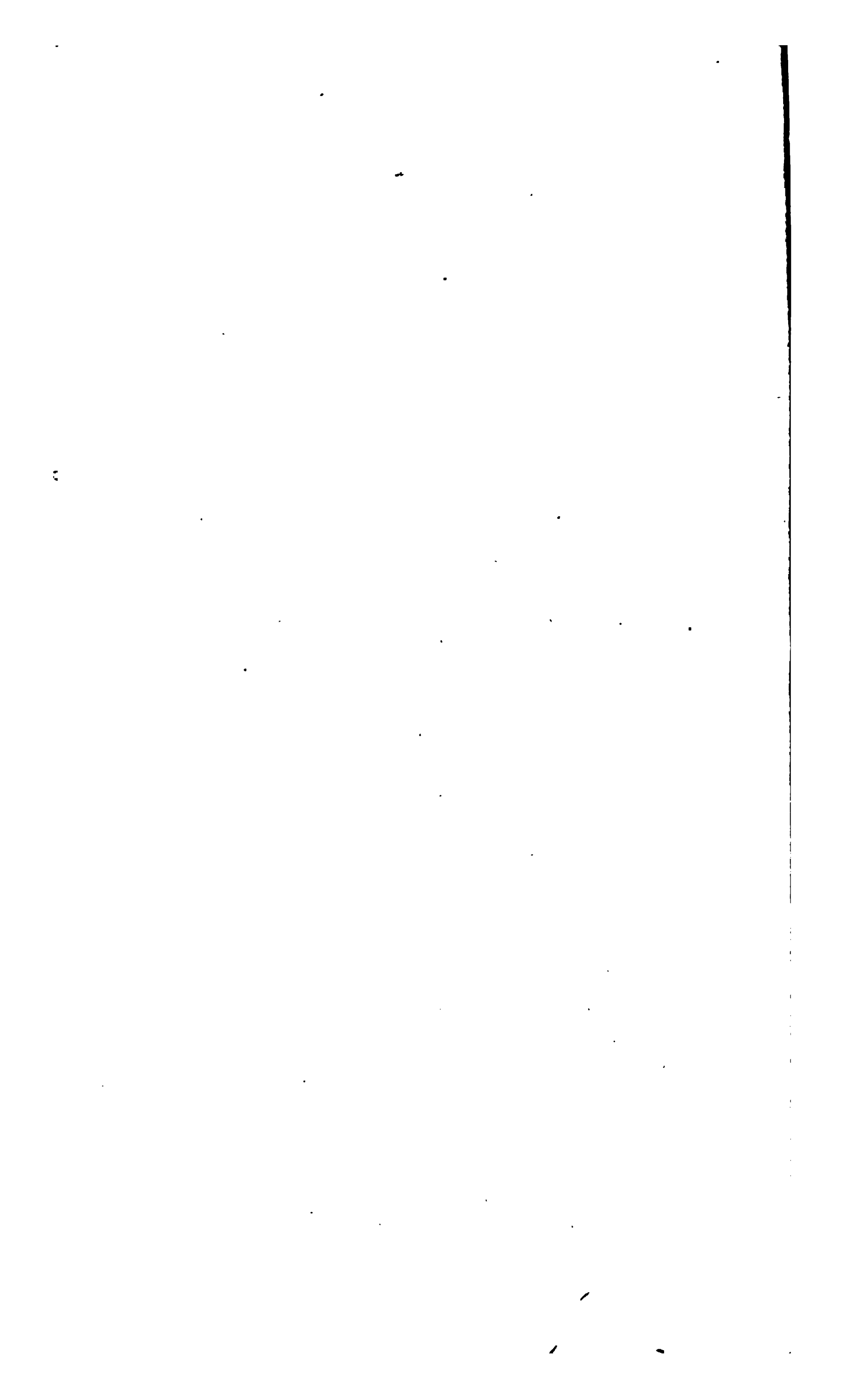
Le respect fait une partie considérable de l'amour qu'inspirent les bons princes; ils ne sont aimés ni solidement, ni avec enthousiasme, lorsqu'ils ne sont pas révérés. Ainsi tout ce qui peut diminuer le respect qu'on leur porte, altère aussi le sentiment qu'on a pour eux.

La morgue et la hauteur sont toujours haïssables, mais la dignité s'allie parfaitement avec la bonté, et dans les princes elle augmente le prix de l'affabilité.

La superstition avilit les princes; la piété sincère est le seul gage réel de la durée de leurs vertus.

Le peuple veut que les princes soient religieux, il a raison; une nation gouvernée par des impies ne pourroit être long-temps heureuse et florissante.

FIN DU PETIT LA BRUYÈRE.

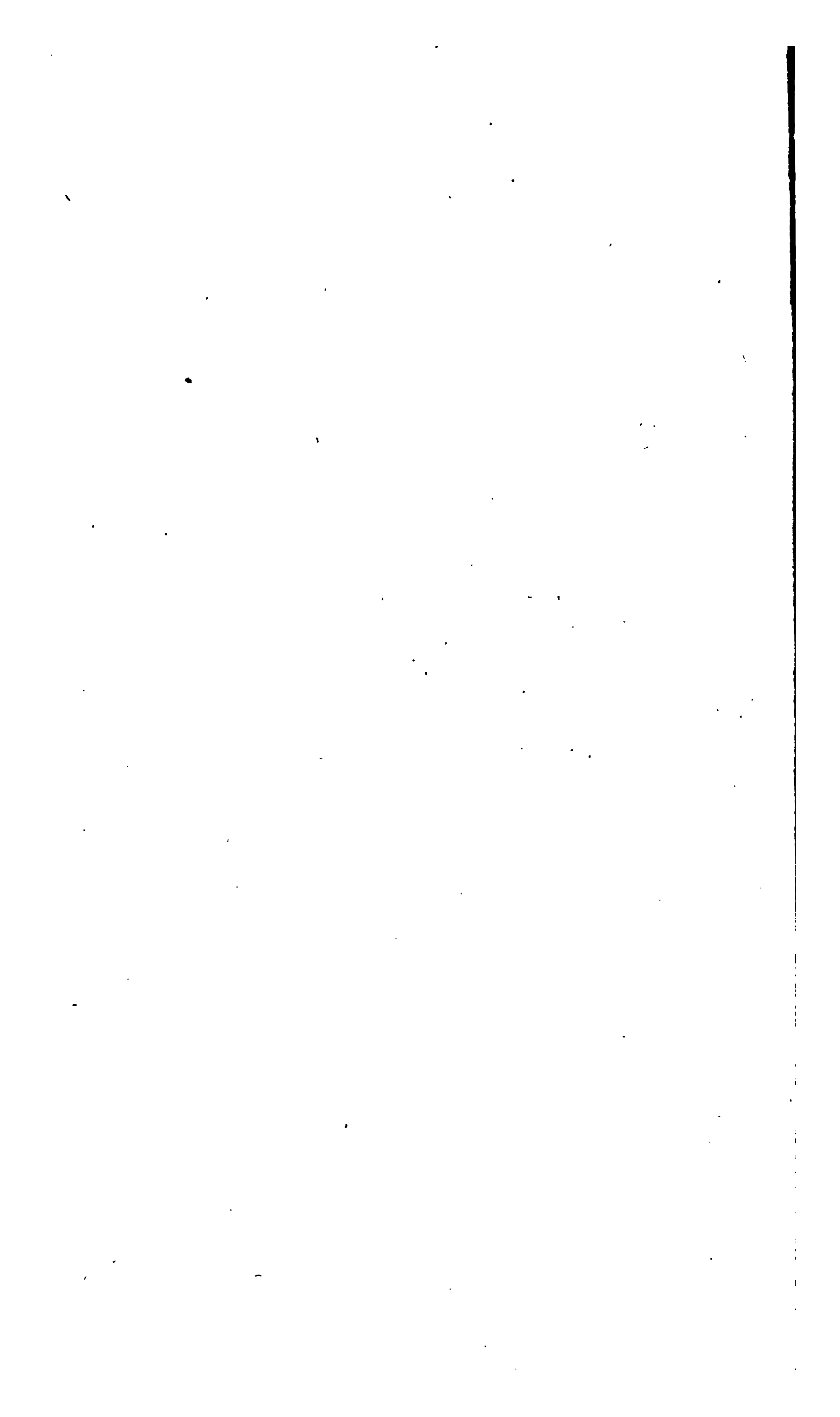


# RECUEIL

## DE

# PENSEES DIVERSES,

ou Conseils aux jeunes gens qui entrent dans le monde.



# RECUEIL
# DE
# PENSÉES DIVERSES.

## CHAPITRE PREMIER.

*De la gaîté dans les ouvrages de littérature.*

COMMENT ne pas les aimer, ces gens doués d'une si parfaite égalité d'humeur, ces philosophes sans prétention, dont l'heureux caractère offre tous les résultats d'une raison stoïque, puisqu'il leur fait conserver, au sein même du malheur et de la souffrance physique, tout l'agrément et tout le bonheur d'un enjouement inaltérable !

Jamais les personnes véritablement gaies ne sont fausses ou vindicatives.

Il y a toujours dans la franche gaîté une sorte d'enfantillage, qui ressemble à l'innocence, et qui en fait le plus grand charme.

La gaîté ne sauroit s'allier avec la scéléra-

tale ; beaucoup de gens ne pleurent point. Mais il faut absolument qu'un ouvrage comique fasse rire. Les livres sérieux ont le droit d'ennuyer, sans que l'on puisse les en estimer moins ; et même souvent, plus ils sont fatigans, plus ils paroissent recommandables : tant de lecteurs confondent la *pesanteur* et l'obscurité avec la *profondeur !*

Tel auteur n'estime un ouvrage qu'en proportion de la peine qu'il a eue à le comprendre : il ressemble à ceux qui commencent à lire dans une langue étrangère, et qui, charmés de ce triomphe, sont toujours portés à trouver excellent le premier livre qu'ils traduisent.

Les auteurs comiques n'ont pas toutes ces ressources. On est beaucoup plus exigeant pour eux ; tout le monde est en état de les bien juger, et l'on veut qu'ils amusent ; rien ne les dispense de plaire et d'égayer également le *parterre* et *les loges*. Il n'y a point pour eux de ces succès équivoques, qu'on est convenu si ingénieusement d'appeler des *succès d'estime.* Il faut qu'ils tombent ou qu'ils charment.

Dans un ouvrage de morale un peu long, le ton constamment sérieux devient facilement *le ton doctoral.* Quand la gaîté ne seroit bonne qu'à préserver de l'emphase et de la pédanterie,

elle seroit encore un don bien aimable et bien précieux. La seule gaîté, dès qu'elle est innocente, est un bienfait, si elle est assez aimable pour être communicative. N'est-ce donc rien de distraire un infortuné, de suspendre sa douleur ? Quel est le meilleur consolateur de celui qui disserte sur nos souffrances, ou de celui qui nous les fait oublier ? Mais la morale est doublement utile, quand elle est jointe à la gaîté.

Un bon *roman comique* est un ouvrage à faire ; c'est-à-dire, un roman gai, moral et de bon goût. Celui de Scarron est charmant ; mais il ne peint que des comédiens de province, et l'ouvrage manque d'un but moral. On peut faire le même reproche à Gilblas ; mais quelle vérité dans les détails, quelles peintures frappantes, quel naturel dans les caractères !

A ne considérer que le talent, c'est-à-dire, le talent véritable, celui que la seule nature peut donner, j'aimerois mieux avoir fait le conte du *Bélier*, et sur-tout *Fleur-d'Epine*, que tous les contes licencieux si vantés de nos jours. Hamilton n'est pas moraliste, il est vrai ; mais quelle gaîté toujours innocente, et quelle grace inimitable ! Il faudroit relire tous ces vieux ouvrages, ils redonneroient le goût du

naturel. Il y a beaucoup de vérités morales que l'on ne peut présenter avec agrément et utilité, qu'en plaisantant. C'est ainsi, par exemple, que La Bruyère, en parlant des jeunes gens qui épousent de vieilles femmes, pour leur fortune, dit : « Ce n'est point une » honte à un jeune homme d'épouser une » femme avancée en âge.... L'infamie est de » se jouer de sa bienfaitrice, par des traite- » mens indignes, et qui lui découvrent qu'elle » est la dupe d'un hypocrite et d'un ingrat. » Mais elle vit long-temps ! Aviez-vous stipulé » qu'elle mourût après avoir signé votre for- » tune et l'acquit de toutes vos dettes ? N'a- » t-elle plus, après ce grand ouvrage, qu'à » retenir son haleine, qu'à prendre de l'opium » ou de la ciguë » ?

Tournez la même idée d'un ton grave et sérieux, vous serez commun, et vous ne produirez nulle impression. Pourquoi ? C'est qu'il est impossible de représenter comme une *victime intéressante* une femme assez folle pour se remarier par amour, à 50 ou 60 ans.

L'inestimable avantage des leçons présentées gaîment, c'est que tout le monde les reçoit avec plaisir.

Les moralistes d'un esprit piquant et d'une

humeur enjouée, tels que La Bruyère et quelques autres, ressemblent à ces maîtres aimables, qui ne dédaignent pas de jouer avec les enfans, afin de rendre utiles leurs récréations, et de les instruire sans qu'ils s'en apperçoivent. Le plaisir est le garant du profit de ces leçons-là ; et c'est parmi les hommes de tous les âges la meilleure de toutes les cautions.

Les moralistes imperturbablement graves et sérieux, toujours vêtus d'une longue robe de docteur, toujours montés dans une chaire, avertissent qu'ils vont déclamer, exhorter, commander, réfléchir, approfondir, &c., ceux qui aiment l'indépendance, prennent la fuite, les moqueurs tournent en ridicule, les étourdis n'écoutent pas, tous les autres s'endorment.

## CHAPITRE II.

*Du goût dans les ouvrages de littérature.*

Le goût n'est point une *seule qualité*, un don particulier de la nature; le goût est le résultat de la réunion si rare de plusieurs qualités de l'esprit et du cœur, acquises et naturelles. Quand on a de l'esprit, de la finesse, de la sensibilité, de la raison, qu'on sait observer et comparer, et qu'on a beaucoup réfléchi, on a du goût. La lecture, la connoissance de la cour et du grand monde, la société des artistes célèbres, et les voyages, contribuent infiniment à perfectionner le goût.

Le véritable bon goût est toujours fondé sur la raison; mais beaucoup de gens sont intéressés à soutenir qu'il est *arbitraire*. Ce sont des anarchistes qui se révoltent contre la règle qui les gêne.

On pourroit démontrer rigoureusement que tout ce qui est approuvé par le goût, est bon, et que tout ce qu'il condamne est mauvais.

Le goût est pour les auteurs, dans la carrière littéraire, ce qu'est la raison pour tous

les hommes, dans le cours de la vie, un guide sûr et fidèle. C'est lui qui souvent exige des sacrifices nécessaires, c'est lui qui tempère, qui retient, et qui montre la borne où l'on doit s'arrêter.

Tout excès vicieux est l'opposé du goût; un ouvrage foible peut être écrit avec goût; une production emphatique manque essentiellement de goût.

Si les poètes eussent représenté le goût empruntant le flambeau de la vérité ou de la nature, et sacrifiant aux Graces, ils auroient assez bien défini l'espèce de goût qui préside aux ouvrage d'agrément.

Tout homme que l'orgueil enivre manquera souvent de goût. Avec du goût, on ne se vante point ridiculement; on n'est ni insolent, ni fat.

## CHAPITRE III.

### *Des gens en place.*

Il est aisé, il est naturel de se soumettre au sort : on croit se soumettre directement à Dieu, dont les desseins sont impénétrables. Il est difficile de se soumettre à l'injustice des hommes. Et quand on croit avoir le droit de se plaindre d'eux, on peut les juger, et l'on se venge en les haïssant. Ce mouvement d'aigreur et de révolte produit la haine que l'on porte en général aux gens en place ; car on les hait moins par envie, que parce qu'on les trouve injustes.

Les grands, dit-on, se laissent prévenir, et quelquefois mener par les intrigans. Ils favorisent de préférence les ambitieux ou leurs parens et leurs amis. Ils comblent souvent de bienfaits des talens médiocres, tandis que des hommes supérieurs languissent dans la pauvreté. Les meilleurs princes, les meilleurs ministres, en faisant bien les affaires générales, négligent les affaires particulières ; et cette négligence fait souffrir une multitude d'individus. Voilà les reproches, que, dans tous les

temps, on a faits aux gens en place. Sont-ils bien fondés? C'est ce que je vais examiner sans flatterie, mais sans humeur et sans préjugés.

Je le sais, Timante, vous n'êtes point intrigant, mais vous êtes frondeur. Les gens en place trouvent toujours en vous le censeur le plus rigide. Dites-moi donc quelles sont les qualités que vous desireriez dans un prince ou dans un ministre? Ne voudriez-vous pas qu'il fût sensible et religieux; que par conséquent il eût des moeurs pures, qu'il fût bon père, bon mari, bon frère, ami fidèle; et qu'enfin, sincèrement attaché à sa patrie, le bonheur de la classe la plus nombreuse, *le bonheur du peuple*, fût l'objet de sa plus pressante sollicitude? Voilà certainement tout ce qu'il est possible de desirer de mieux dans le chef d'une nation. Eh! bien! comment voulez-vous que cet homme, dans la distribution des graces, se fasse *un devoir* d'oublier ses parens et ses amis, à moins qu'il ne reconnoisse en eux une véritable incapacité? Il doit naturellement compter davantage sur leur zèle; il doit supposer qu'une reconnoissanee de sentiment leur inspirera le desir de justifier ce qu'il fait pour eux. Il doit croire, qu'à beaucoup d'égards,

de l'intrigue, est en proportion de l'importance des places. Ainsi par une sage disposition de la providence, les gens très-modérés souffrent beaucoup moins des cabales des intrigans, que les ambitieux.

Sans doute les rois et les ministres se laissent prévenir. Quand leurs préventions sont obstinées, inflexibles ; quand ils les prennent facilement, ils sont inexcusables et incorrigibles; car alors ils ont peu d'esprit et de lumières. Mais il est impossible qu'ils soient tout-à-fait exempts de préventions, trop d'art est mis en usage afin de leur en inspirer, pour qu'ils puissent s'en garantir constamment. On se sert avec avantage, pour leur en donner, de leurs vertus mêmes ; quand on ne peut nier les talens de ceux qu'on veut éloigner d'eux, on calomnie le caractère. Un prince sans principes excuseroit tout en faveur des talens ; un prince vertueux veut sur-tout de la morale; il est par-là même très-susceptible d'une infinité de préventions.

Enfin, on se plaint que les ministres souvent ne rendent pas une assez prompte justice ; mais dans les temps orageux, ce reproche n'est pas fondé ; les affaires générales doivent absorber tout leur temps ; et en ceci l'intérêt le plus

réel de chaque individu se trouve dans l'intérêt de tous.

Ne jugez jamais du Gouvernement que par l'ensemble, et non par les petits détails. C'est la seule manière de juger sainement de tout ouvrage vaste et compliqué.

Vous tous, qui méprisez l'intrigue, apprenez sur-tout à mépriser la fortune, et vous n'aurez point d'humeur.

Le plus malheureux des êtres seroit celui qui joindroit l'ambition à la fierté et à l'incapacité d'intriguer. Voilà, je crois, la véritable cause de la misanthropie.

Le caractère le moins propre à un homme d'Etat, est celui qui porte à mettre un grand prix aux succès du moment. Il faut que la vanité d'un ministre ou d'un prince soit *patiente* et *persévérante*. Il doit *semer* pour recueillir dans la saison, et non recourir à un art frivole, pour faire éclore, avant le temps, de mauvais fruits.

L'obligeance et la grace, qui plaisent dans les particuliers, ne sont presque jamais dans les hommes d'Etat que des inconvéniens et des torts. Il faut qu'ils soient toujours occupés du projet de faire le bien, et qu'ils aient bien rarement le desir de plaire.

Rien ne sauroit autoriser les formes impolies ou rudes; mais les gens en place, ainsi que les jeunes femmes, doivent s'interdire les manières affectueuses; leurs sourires sont pris pour des faveurs, et leurs discours obligeans pour des engagemens et des promesses. On s'en vante, on espère; on se désabuse, et l'on s'en plaint, en les accusant d'inconstance et de fausseté.

## CHAPITRE IV.

### *Des esprits-forts.*

J'AI déjà beaucoup parlé sur ce sujet dans tous mes ouvrages, et sur-tout dans celui qui a pour titre : *La religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie.* Ainsi, pour ne point me répéter ici, je me bornerai à un très-petit nombre de réflexions, qui me paroissent assez nouvelles.

Que veut-on désigner par cette expression, un *esprit-fort?* une personne impie, c'est-à-dire, qui ne croit à aucune religion, qui est athée ou déiste, deux choses à-peu-près synonymes, quant à la croyance, et absolument semblables, quant à leur résultat. L'athée nie l'existence de Dieu ; le déiste a un langage moins odieux et moins extravagant ; il admet l'existence de Dieu, mais il soutient que Dieu ne veut ni culte ni prières, et qu'il ne se mêle nullement des choses d'ici-bas. Ainsi Dieu est pour les déistes comme s'il n'étoit pas ; ainsi, admettre un tel Dieu ou le nier, revient absolument au même.

L'épithète d'*esprit-fort* est un titre que les impies eux-mêmes se sont donné, parce qu'ils ont prétendu qu'il y avoit une *grande force d'esprit* à s'affranchir du joug de la religion. Mais cette prétention est absurde. Jamais l'extrême imprudence et la folle témérité n'ont été et n'ont dû être qualifiées du nom de *force d'esprit*; et certainement les plus impies ne peuvent nier qu'il est beaucoup plus prudent et plus sûr de suivre la religion, que de la rejeter. Ils avouent même qu'elle est consolante, et que sa morale est admirable; ainsi donc ils joignent le crime à l'imprudence; car c'est un crime de vouloir ôter aux hommes la plus douce consolation, la plus sublime de toutes les espérances, et la vénération pour le code de morale le plus parfait. Il n'y a dans de telles idées et dans un tel dessein, ni étendue, ni *force d'esprit*, ni raison, ni humanité; on n'y peut voir qu'une extravagance digne du plus profond mépris; mais pour démontrer l'impropriété de l'expression d'*esprit-fort*, le raisonnement suivant doit suffire. S'il n'y a pas de risques à rejeter la religion, il n'y a aucune *force d'esprit* à s'en affranchir. S'il y a du risque, on fait la plus haute et la plus incompréhensible de toutes les folies en la reje-

tant, parce qu'il s'agit d'une éternité malheureuse. Or, comme nous l'avons dit, on ne peut appeler *force d'esprit* la plus absurde de toutes les extravagances.

On peut obscurcir la vérité, mais on ne peut l'anéantir. Aussi, malgré tous les efforts d'une secte audacieuse et puissante, malgré tous les écrits innombrables qu'elle a répandus dans toute l'Europe depuis soixante ans pour calomnier la religion et les gens religieux, elle n'a pu tourner en ridicule l'épithète de *pieux*, ni ennoblir celle d'*impie* : ces mots ont gardé leur immuable acception. L'athée même regarde comme une injure le titre odieux d'impie. Diderot qui, dans l'Encyclopédie, n'a d'autre but que de détruire non-seulement la religion, mais de combattre toutes les idées de providence, d'immortalité de l'ame, de l'existence de Dieu ; Diderot aussi licencieux, aussi profondément immoral qu'impie ; Diderot enfin, auteur du livre infâme intitulé *Jacques le Fataliste*, Diderot ne veut pas être appelé *impie*. *L'impie*, dit-il, *est celui qui médit d'un Dieu qu'il adore au fond de son cœur, ainsi il ne faut pas confondre l'incrédule et l'impie.* (*Voyez* dans l'Encyclopédie, le mot Impie.) Rien

n'égale assurément l'absurdité de cette définition de l'impie, car on ne peut nier que celui qui assassine est un *assasin*, que celui qui fait un vol est un *voleur*, et que celui qui commet des impiétés est un *impie*; et voilà comment les philosophes modernes savent raisonner.

Malgré tous leurs sarcasmes, toutes leurs cabales, tous leurs mensonges, ni eux, ni qui que ce soit, ne peut ni ne pourra jamais donner à un grand homme, à un héros, comme un titre honorable le surnom d'*impie*, et le titre de *pieux* sera toujours un titre touchant et glorieux, qui réveillera dans tous les esprits les idées de justice, de bonté, de vertu. Il y a plus, c'est que le titre choisi par les impies même, le titre inventé par eux pour ennoblir l'impiété, celui d'*esprit-fort*, est devenu si universellement ridicule, qu'il n'est plus employé qu'en dérision; ce n'est plus qu'une épigramme, qu'une moquerie que les impies même trouvent insultante. C'est ainsi que tous les surnoms pompeux qui sont usurpés, finissent par devenir des sobriquets offensans; et c'est ainsi que le beau surnom de philosophe (*)

(*) Qui signifie *amateur de la sagesse*.

s'avilit tous les jours, parce que les impies l'ont adopté et l'ont substitué à celui d'*esprit-fort.*

La véritable *force d'esprit* et de caractère consiste à savoir résister au torrent, à conserver ses principes et ses mœurs au milieu d'une multitude dépravée. Les véritables *esprits-forts*, aujourd'hui sur-tout, sont les gens religieux. Les esprits foibles et légers se laissent entraîner par l'exemple et par les passions, qui toutes sont favorisées par l'impiété.

Examinez bien les impies, vous trouverez toujours, et sans exception, qu'ils n'ont aucune connoissance réelle de la religion, qu'ils l'ont abandonnée sans l'avoir étudiée, qu'ils la combattent sans la connoître, et qu'ils la jugent uniquement sur les sophismes pitoyables, et sur les écrits superficiels et mensongers de ses détracteurs. Vous verrez que la véritable cause de leur éloignement pour la religion, c'est la sévérité de sa morale et la commodité des principes de la philosophie moderne.

Examinez bien la conduite et la vie des impies, vous pourrez leur trouver quelques vertus naturelles; mais s'ils ont des passions

vives, vous ne leur trouverez jamais des mœurs; et, dans les meilleurs d'entr'eux, vous découvrirez toujours une morale sans base, remplie de contrariétés, d'inconséquences et de principes arbitraires variant sans cesse, suivant les temps, les lieux et les circonstances.

Voltaire, Diderot, d'Alembert et leurs partisans ont travaillé sans relâche pendant soixante ans à établir le déisme; l'irréligion a fait, durant ce temps, d'inconcevables progrès: les hommes en sont-ils plus heureux? en sont-ils meilleurs?...... Qu'on juge la doctrine par ses effets. Quels étoient les scélérats effrenés qui, sur la fin de ce malheureux siècle, viennent d'étonner l'univers par l'atrocité de leurs crimes et de leur cruauté? quels étoient Robespierre et ses complices? *Des esprits-forts, des déistes;* des disciples enthousiastes de Voltaire et de Diderot, des partisans passionnés de leurs écrits, de leurs principes, de leur doctrine, et par conséquent des ennemis déclarés de la religion chrétienne.

Quels étoient les hommes dont ces philosophes modernes ont décrié les écrits et la morale, et qu'ils nous ont peints comme de

esprits foibles? Des hommes aussi vertueux, aussi irréprochables qu'étonnans par leur science, par leurs lumières et par leur génie: Newton, Addisson, Pascal, Bossuet, Fénélon, Massillon, Pierre Corneille, Racine, La Bruyère, etc., noms illustres et révérés des vrais bienfaiteurs du genre humain, qui jouiroit de tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre, s'il suivoit les préceptes que ces grands hommes nous ont tracés dans leurs ouvrages immortels; ouvrages qui, stables comme la vérité qui en fait la base, restent éclatans et lumineux au milieu des ruines de la littérature, profanée et dégradée par les sophismes de l'impiété, par l'audace de la licence, et par le ridicule du mauvais goût. L'Encyclopédie, cet ouvrage à la fois si dangereux, si superficiel et si volumineux, ce recueil monstrueux des plus funestes erreurs, ce colosse d'airain à la base d'argile, l'*Encyclopédie* est déjà tombée dans la boue; on ne vend plus cet ouvrage en France, on le refait en Angleterre, on le méprise partout, et les superbes éditions des bons auteurs, des auteurs religieux se multiplient dans toutes les contrées de l'Europe.

Oh! jeunes gens dont l'esprit n'est point

encore gâté, dont l'ame est encore droite et pure, deux routes vous sont ouvertes, l'une est celle *du vice et de l'erreur*, l'autre celle *de la vérité et de la vertu* : lisez, comparez, réfléchissez, et ensuite choisissez.

# CHAPITRE V.

## *Sur différens sujets et divers usages.*

**Le malheur fortifie l'ame comme un exercice fatigant fortifie le corps.**

Il n'y a qu'un malheur au-dessus de tout ce qu'il seroit possible de se représenter, si l'on pouvoit arrêter son imagination sur une telle pensée, celui de perdre les objets de son affection ; dans ce cas, la religion seule peut donner le courage.

Nous avons beaucoup plus de courage moral que nous ne le croyons dans le cours ordinaire d'une carrière paisible : il faut avoir éprouvé des revers et des malheurs extraordinaires pour connoître toutes ses forces.

Quand l'expérience nous manque, l'imagination nous trompe sur tout ce qu'elle nous représente : celui qui a toujours lutté contre l'adversité n'imagine pas que l'homme constamment favorisé de la fortune, et qui jouit d'une santé parfaite, puisse avoir une idée de la douleur ; cependant cet homme heureux

ont dû augmenter les lumières et la raison, et perfectionner la vertu.

C'est voir en beau l'humanité, qu'espérer de conserver tous ses amis dans l'adversité; s'attendre à les perdre tous, c'est la voir en noir, et compter que tous ceux qui nous resteront seront, sans aucune différence, ce qu'ils étoient pour nous quand nous pouvions leur être utiles, c'est encore une erreur. Que ceux-là sont rares et précieux, qu'on retrouve exactement les mêmes dans l'infortune!....

Lorsqu'on tombe dans l'infortune, quelque mérite personnel qu'on puisse avoir, on perd toujours un peu de sa considération aux yeux même de ses amis les plus fidèles. Lorsqu'on va voir son ami dans un galetas où l'on entre sans être annoncé, on ne paroît pas chez lui avec le maintien et le ton qu'on auroit, s'il étoit environné de toute la pompe et de toutes les superfluités du luxe; la familiarité remplace la politesse, on manque à mille petits égards, qui paroîtroient même ridicules dans une telle situation. Les infortunés sentent tout cela, car rien ne rend observateur et délicat comme le malheur.

Sans nous en rendre raison, nous trouvons

presque toujours qu'une personne déchue d'un état brillant, a moins d'esprit que nous ne l'avions pensé dans sa prospérité. Nous sommes moins portés à être de son avis, à adopter ses opinions; quelque peu mérité que soit le malheur, il semble qu'il imprime toujours quelque tache qui ôte à l'infortuné une partie de l'estime qu'on avoit conçue pour son esprit ou pour son caractère.

Nous sommes si vains, que dans des revers affreux notre amour-propre trouve une sorte de consolation dans l'idée que notre destinée a quelque chose d'extraordinaire et de surprenant : le cœur le plus détrompé des illusions et des hommes, n'est pas absolument insensible au plaisir de pouvoir fixer l'attention des autres.

Il est doux de confier ses peines quand elles sont légères; mais quand elles sont déchirantes, ce détail est affreux et impossible. C'est sans doute ce qui a fait dire que les grandes douleurs sont muettes.

O vous tous, qui entrez dans l'école sévère de l'adversité, voulez-vous acquérir du courage? commencez par supprimer totalement les murmures et les plaintes. La dignité de l'infortuné est dans son silence, vos douleurs

alors n'en attendriront que mieux les cœurs nobles et sensibles; et qu'importe l'avilissante pitié des autres ?

Il y a dans les premiers momens d'une extrême douleur, une sorte d'étonnement stupide qui en modère la violence. On a beau être convaincu de son malheur, il paroît inconcevable, on n'y peut croire, ou pour mieux dire, on n'a pas assez de facultés pour l'envisager, pour le comprendre.

Cet état de saisissement ressemble à l'insensibilité, et en effet, il suspend tous les mouvemens de l'ame; on n'a point de larmes, point de gémissemens, très-peu d'idées...... *cela se peut-il!.... est-il possible!....* sont les seules paroles que l'on puisse proférer.

Dans les revers de fortune qui n'enlèvent que des richesses ou une grande aisance, il y a pour un esprit observateur et un caractère raisonnable, plus de jouissances que de privations. N'est-ce donc rien que d'acquérir la certitude qu'on peut se suffire à soi-même, se passer de domestiques et de mille superfluités qu'une mauvaise habitude rendoit nécessaires? N'es-t il pas heureux d'être forcé à la sobriété, et de devoir la santé à une économie indispensable? la santé! qu'on auroit achetée

si cher quand on étoit riche, et dont on ne jouira jamais avec un excellent cuisinier et une grande table. Quand on ne l'a pas éprouvé, on imagine qu'il est affreux de perdre à la fois son nom, les avantages de sa naissance et sa fortune; point du tout, dans cette position on regrette sa patrie, on pleure sur les dangers ou l'absence de ceux qu'on aime, tout le reste non-seulement n'est point amer, mais occupe, amuse et distrait des peines réelles.

Les dîners *à table d'hôte* sont infiniment plus amusans que ne l'étoient à Paris les grands dîners de ce qu'on appeloit *la bonne compagnie ;* une assemblée sans cérémonie et sans étiquette, composée de gens de toutes les nations, est un spectacle curieux qui peut fournir la matière de beaucoup de réflexions et d'observations intéressantes et instructives.

On ne peut compter au rang des malheurs l'obligation de quitter un nom connu : existe-t-il, aujourd'hui sur-tout, un être raisonnable qui n'ait pas appris à préférer l'obscurité à l'éclat et à la réputation ? Le meilleur poste est dans la foule, heureux qui peut s'y placer, plus heureux qui s'y trouve confondu depuis sa naissance ! Enfin, n'est-il pas sa-

tisfaisant pour l'amour-propre, de ne devoir sa subsistance qu'à soi-même, à ses talens et à son industrie ? Tout le monde, dira-t-on, n'a pas des talens, non ; mais tous ceux qui ont joui d'une grande aisance, ont reçu de l'éducation, et par conséquent ont des ressources, s'ils veulent les employer. Je n'aimerois pas à me mettre en scène, à dépendre des caprices du public, mais l'argent gagné par des travaux sédentaires, sans bruit, sans s'afficher, sans se donner en spectacle, est certainement plus noblement acquis que celui qu'on obtenoit, il y a quelques années, en allant solliciter à Versailles les ministres et leurs commis.

L'argent qui vient par héritage n'est le signe d'aucune espèce de mérite dans les mains de son possesseur ; l'argent qu'on obtient d'une cour, sous le titre de *graces*, qui exprime un don, n'est qu'une sorte d'aumône ; l'argent qu'on gagne par son travail est le plus noble des échanges, et prouve toujours dans celui qui l'acquiert, ou des talens ou une ingénieuse industrie. Celui-là seul est honorable, et il seroit excusable de le dépenser avec quelque vanité, car le riche héréditaire, en étalant ses richesses, peut dire seu-

lement : *voilà ce que j'ai trouvé;* et l'artisan de sa fortune, dans le même cas, a le droit de dire : *voilà ce que j'ai créé.*

On peut tirer un fruit précieux du malheur : une personne sensible, pieuse et réfléchie doit nécessairement, dans l'infortune, perfectionner son esprit et son caractère. Cicéron a dit des hommes : *Ils sont comme les vins ; l'âge aigrit les mauvais, et rend meilleurs les bons.* On peut dire que l'infortune produit sur eux le même effet.

La vieillesse et le malheur ne sont respectables que par la supposition très-naturelle que l'âge ou l'infortune ont produit des réflexions utiles, qui doivent donner la sagesse.

Nous aimons nos amis plus affectueusement et plus solidement, lorsqu'ils sont dans le malheur ; mais nous ne les aimons avec enthousiasme, que lorsque tout leur prospère.

L'intérêt personnel n'inspire point de tendres sentimens, mais il les exalte, et très-souvent ceux qui éprouvent ce mouvement s'y méprennent et en sont de très-bonne foi les dupes.

*Plus je vois Ergaste, et plus je l'admire ;*

*j'ai pour lui la plus profonde vénération ; Ergaste est un sage bienfaisant, le plus vertueux, le plus parfait que je connoisse.*

Fort bien, Cléon, j'aime à vous entendre louer Ergaste, c'est en effet un honnête homme ; il vous aime, il vous est utile, il vous rend plusieurs services, il peut vous en rendre encore beaucoup d'autres ; mais pourquoi ne faites-vous pas d'Alcippe un tel éloge? pourquoi vanter Ergaste si souvent, en termes si pompeux, et pourquoi louer si rarement et si froidement Alcippe, et vous contenter de dire, en parlant de lui : *Il a bien des ennemis le pauvre homme, il est bien à plaindre !* Ergaste est un *sage, vertueux, bienfaisant, parfait*, et la seule dénomination que vous accordiez maintenant au malheureux Alcippe est celle de *pauvre homme !* cependant je sais qu'il fut votre bienfaiteur, et Ergaste ne l'est pas. Je sais que vous avez vu faire au *pauvre* Alcippe, pendant une longue suite d'années, des actions bienfaisantes et vertueuses, infiniment supérieures à toutes celles que vous admirez dans Ergaste, et que vous louez avec tant d'enthousiasme. D'où vient donc cette injustice ? O Cléon ! vous la commettez sans la connoître, parce

que vous n'y réfléchissez pas : je vais vous éclairer, et vous rougirez, et vous rectifierez des sentimens indignes de vous ; car votre cœur est naturellement sensible et généreux.

Ergaste est dans une situation florissante, il peut obliger, rendre des services, et procurer à ses amis une infinité d'agrémens de société.

Alcippe a perdu tous les moyens d'être utile ; il est isolé, persécuté, opprimé, et la reconnoissance, en parlant de lui, ne sait plus dire que *le pauvre homme !* L'intérêt personnel et la vanité influent si naturellement sur nos jugemens et nos sentimens, qu'il est impossible de conserver sa vertu, du moins dans toute sa pureté, si l'on ne descend pas souvent dans son cœur pour l'examiner et lui demander un compte impartial et sévère de tous ses mouvemens ; c'est ainsi qu'on peut appercevoir les premières traces des impressions dangereuses et les effacer aisément ; c'est ainsi qu'on peut arrêter le mal dans sa source, et opposer efficacement le devoir et la raison aux penchans injustes et déréglés de la nature.

Nulle créature n'est assez parfaite pour pouvoir suivre sans réflexion et sans danger toutes ses impulsions.

*politiques*, ou des voyages, il faut sur-tout de la sagesse, une grande modération, gage de l'impartialité, et une majestueuse simplicité de style. La *chaleur* et les mouvemens passionnés les plus vrais, ne sont à leur place que dans des ouvrages d'imagination ; il faut encore à ces derniers de la *variété*, mais la variété n'est pas de la *bigarrure*, comme les bons contrastes ne sont pas des *disparates*.

Les gens foibles et bornés sont nécessairement souvent ingrats.

Il est permis quelquefois de parler de soi-même avec fierté ; il est toujours ridicule d'en parler avec pompe.

La bonne humeur rend la vieillesse aimable, la gaîté burlesque la dégrade.

La bouffonnerie messied sur-tout aux vieilles gens, et aux femmes de quelqu'âge qu'elles soient.

On peut dire aujourd'hui, sans aucune exagération, que toutes les femmes sont devenues auteurs. Quelle est celle qui n'a pas fait imprimer son *roman*, ou qui ne le possède pas en *manuscrit* pour les *délices* de sa société ?

De tous les écrivains que je connois, ma[...] la baronne de Staël est l'auteur qui, à mo[...] avis, a parlé sur ce sujet avec le plus d[...]

dignité, de raison, de finesse et d'esprit.

J'ai lu dans un ouvrage qui vient de paroître, la satire la plus injurieuse des *femmes auteurs*. On y dit que se faire imprimer, est pour elles *un tort et un ridicule. Qu'une femme qui se jette dans cette carrière ne sera jamais qu'une pédante ; qu'il semble que le temps qu'elles donnent au public soit toujours pris sur leurs devoirs ; que lors même qu'une mère ne s'instruiroit que pour ses enfans, la science la plus utile ne remplacera jamais le mal que leur fait son absence ; que pendant qu'elle écrit sur l'éducation, elle livre celle de ses enfans à des mains mercenaires, et tandis qu'elle disserte sur ses devoirs, c'est une autre qui remplit les siens.* Voilà des accusations bien graves. Qui se douteroit que cette plainte satirique est celle d'une femme ? On conviendra qu'il est très-possible qu'une femme auteur ne soit qu'*une pédante ;* mais on assurera qu'on peut *écrire sur l'éducation* sans être une mauvaise mère, quand on met ce travail à la place de la dissipation et des plaisirs, qu'on a renoncé aux spectacles, aux jeux, aux visites, et que l'on n'écrit que durant le sommeil de ses enfans. Fénélon étoit-il donc un mauvais instituteur,

parce qu'il écrivoit sur l'éducation dans le temps où le duc de Bourgogne étoit confié à ses soins? *Manquoit - il à ses devoirs*, lorsqu'il composoit pour son élève, et Télémaque et ces charmans apologues qui ont servi d'instructions à tant d'autres princes? Sans avoir ses talens, ne peut-on pas avec utilité se livrer au même genre d'étude?

On est absolument inexcusable de faire une chose qui paroît être à la fois *un tort et un ridicule*. Que penser de celle qui, avec cette opinion, fait imprimer ses ouvrages, et des ouvrages du genre le plus frivole? Est-ce donc son imagination qui l'emporte? point du tout; cette imagination parfaitement calme ne produit et n'enfante rien, elle emprunte toutes ses idées des autres. Quand on n'a pas le talent d'inventer, on pourroit s'épargner la peine, *le tort et le ridicule d'écrire* (1).

---

(*) Je veux parler d'un roman qui vient de paroître, intitulé *Malvina*, entièrement pillé des *Vœux Téméraires*, que je fis paroître il y a trois ans, qui est en Allemagne à sa troisième édition, et dont on a fait à Paris une contrefaçon, maintenant épuisée. L'auteur de *Malvina* n'a point pris de cet ouvrage le plan et le but moral, mais d'ailleurs elle en a pris un grand nom-

S'il est vrai que la paix et la tranquillité soient les premiers des biens, le gouvernement purement populaire est le pire de tous.

---

bre de pensées, toutes les situations de son roman, et même les caractères, quoique fort défigurés ou très-chargés dans sa compilation. Je ne puis faire dans une note qu'un bien petit nombre de citations, mais elles suffiront pour convaincre de ce que j'avance. Dans mon ouvrage, mon héroïne fait, sur la tombe de son mari, le serment de ne jamais se remarier. Dans *Malvina*, l'héroïne fait le même serment sur la tombe d'une amie. — Mon héroïne, Constance, durant un orage nocturne, s'inquiète pour un homme qui l'intéresse et qui est dans les bois; elle passe la nuit sans se coucher; le lendemain elle veut lui cacher qu'elle a veillé : il le découvre. Tout cela dans Malvina. Constance est persécutée et calomniée par ses parentes, entr'autres par une lady Bolton, prude, fausse, égoïste. Malvina est persécutée et calomniée par ses parentes, entr'autres par une mistriss Birton, prude, fausse, égoïste. Constance calomniée, rejetée de son mari, revient à lui au moment où il est dangereusement malade et en délire; elle lui sert de garde sans qu'il la reconnoisse; elle l'entend l'accuser dans son délire, elle le voit mourant au milieu de la nuit, elle se jette à genoux, fait une prière; il se ranime, il a cru entendre sa voix; elle se cache, etc. Toutes ces scènes sont exactement copiées dans Malvina, à l'exception que Malvina fait toutes ces choses pour un amant, et

Par une loi de Solon, ceux qui, dans les temps de troubles, ne prenoient aucun parti, étoient déclarés infâmes; cette loi ne regar-

---

non pour un époux. Constance, après son veuvage, est sauvage et se cache. Malvina montre le même caractère. Deux hommes deviennent amoureux de Constance; l'un d'eux est philosophe, l'autre emporté, violent, séducteur. Constance aime le dernier, l'autre devient son confident. La même chose dans Malvina. Constance adopte une petite fille de cinq ou six ans: cette enfant joue souvent un rôle dans les scènes entre Constance et son amant. Malvina adopte une enfant de cet âge, qui joue le même rôle, et dans d'autres termes dit les mêmes choses. L'amant de Constance fait un voyage, et il est près de se laisser séduire par les artifices d'une coquette, qui fut jadis sa maîtresse. L'amant de Malvina fait un voyage, et il se laisse séduire par les artifices d'une coquette, qui fut jadis sa maîtresse. L'amant de Constance, corrigé par elle de ses erreurs, veut l'épouser, et elle lui oppose la sainteté de son serment. L'amant de Malvina, corrigé par elle de ses erreurs, veut l'épouser, et elle lui oppose la sainteté de son serment. L'amant de Constance a pour nourrice une vieille paysanne, dont il est le bienfaiteur: Constance montre un tendre intérêt pour cette femme. Tout cela est copié dans Malvina. Constance meurt; longs détails sur sa maladie, sur les inquiétudes, les espérances, la douleur du héros. Tout cela copié dans Malvina, &c. &c.

doit que les hommes, et ne s'étendoit point aux femmes; car, dans les affaires politiques, le devoir des femmes est de ne se mêler de rien, et de se taire. Elles ne sont excusables de parler, dans ce cas, que lorsque la calomnie et la persécution les obligent à s'expliquer.

Ne prendre aucun parti, c'est garder un silence absolu; mais au milieu d'une grande effervescence et d'une extrême corruption, se déclarer hautement en faveur de la modération, se montrer constamment impartial, et ami de l'ordre, de la paix et de la vertu, c'est assurément prendre *un parti*, et le plus courageux de tous, parce que c'est se ranger dans un petit nombre d'individus, et mettre contre soi toutes les factions nombreuses et puissantes.

Il est injuste et odieux de mépriser ou de haïr ceux qui ne pensent pas comme nous, quand leurs opinions, quoique ridicules et déraisonnables à nos yeux, ne blessent cependant ni la morale, ni l'humanité. Que l'on pense, par exemple, que la noblesse et les titres héréditaires sont des choses respectables ou non, que telle forme de gouvernement est bonne ou mauvaise, etc. voilà des choses

d'opinion, dont le pour et le contre peuvent également s'allier avec un bon cœur et des principes de probité ; mais approuver la cruauté, la vengeance, l'injustice, le meurtre, les représailles sanglantes tombant sur des têtes innocentes, penser que ce qu'on croit l'intérêt d'une nation autorise toutes les violences et tous les crimes, c'est abjurer toute espèce de morale ; la raison et l'humanité ne peuvent tolérer ces exécrables opinions.

Nous ne devons pas souffrir que nos amis épousent nos querelles particulières ; mais il est douloureux de n'avoir pas à les modérer à cet égard.

C'est profaner et gâter l'amitié, que de la faire ressembler à l'amour. Il est impossible qu'une personne de quarante ans, qui a conservé une grande délicatesse de goût, d'esprit et de sentimens, ait jamais été vicieuse.

Nous excusons plutôt ceux qui ne sont pas capables de partager nos affections douces et tendres, que ceux qui ne partagent pas toute notre indignation quand elle est extrême et fondée. Nous ne pouvons aimer que foiblement les premières, mais nous méprisons les autres.

Un sommeil léthargique, toujours suivi de

la mort ou d'un réveil convulsif, est l'image de cette espèce de tranquillité dont on jouit quelquefois sous le règne des tyrans.

*Régner par la terreur*, devise des plus exécrables tyrans : ce fut la maxime de Néron, de Tibère, de Caligula, de Domitien, et parmi les Français, de Louis XI et de Robespierre.

Le grand Condé entendant louer l'esprit de Louis XIV, encore enfant, dit : *Tant mieux, car il n'y a pas de plaisir à obéir à un sot.* On pourroit dire aussi qu'il n'y a pas de plaisir à se faire obéir par des imbécilles, et les esclaves sont sur-tout stupides.

Combien l'orgueil est haïssable ! c'est lui qui fait les coquettes et les despotes !

Si le peuple est esclave, il est vil ; s'il maîtrise, il est insolent et barbare ; s'il est soumis avec des restrictions raisonnables, il est doux et bon.

On peut comparer le peuple à un enfant : rien de pire qu'un enfant abruti par une contrainte injuste et une sévérité outrée, si ce n'est *un enfant gâté*.

La tête très-vive et une extrême ignorance produisent nécessairement de grandes folies et de grands égaremens ; ajoutez à cela un

mauvais cœur, et ce sera de la scélératesse. Il ne faut donc pas exalter la tête du peuple pour des opinions. Dès qu'il veut raisonner, il devient dangereux, car il ne peut jamais bien raisonner; les lumières et le temps lui manquent, et il en faut beaucoup pour réfléchir sainement. Mais il ne faut pas détruire dans le peuple l'enthousiasme passager d'une admiration bien fondée, c'est le seul qui lui convienne, parce que c'est un mouvement de sentiment, c'est un jugement du cœur et non de l'esprit. Le peuple en masse juge bien, mais seulement de premier mouvement et d'instinct, comme les enfans.

Par les effets de l'ennui, on peut juger que c'est le plus dangereux et le plus insupportable de tous les maux. A quels vices se livrent une multitude de personnes, dans le seul espoir de se désennuyer !

Rien n'est à craindre comme les gens faux, lorsqu'ils sont en même temps étourdis et légers, ce qui se trouve assez rarement réuni, mais ce qui pourtant se rencontre. Personne ne s'avise de se défier de ces gens-là, et ils ont fait mille tracasseries avant qu'on ait pu les soupçonner dangereux.

Une infinité de gens heureux sont si vains,

qu'ils ne croient à la providence, qu'afin d'avoir le droit de croire à leur mérite.

La modération étant une vertu, c'est un admirable décret de la providence que le bonheur ne puisse se trouver que dans la médiocrité.

Il n'y a guère de femme qui n'ait au moins *un secret de toilette.*

Il n'y a guère que les secrets cachés par l'amour-propre qui soient exactement gardés.

Il y a des gens si orgueilleux, si remplis de fatuité, qu'ils sont persuadés qu'on les hait dès qu'on n'est pas charmé d'eux.

Les orgueilleux ne jugent jamais les autres que d'après l'opinion qu'on a d'eux. Dès qu'on paroît les goûter, on a de l'*esprit et des vertus ;* si l'on fait peu d'attention à eux, on est médiocre ; si on ne répond pas à leurs avances, on est *absurde*, ou certainement *très-méchant.*

Les gens modestes et sensés jugent toujours équitablement, qu'ils plaisent ou non : on leur plaît si l'on est aimable ; ils voient le mérite où il est, et ils le reconnoissent avec plaisir, même dans leurs ennemis.

N'ayant pu détruire l'orgueil, la philosophie a pris le parti d'en faire une vertu.

Nous avons un tel fonds d'orgueil, que ce vice ne nous déplaît réellement que lorsqu'il est visiblement ridicule, ou lorsqu'il blesse nos propres prétentions. Quand il est fondé sur de grands succès, nous sommes naturellement portés à l'admirer; on diroit qu'il nous soulage : de-là tant de traits présomptueux rapportés par les historiens comme des traits héroïques, tant de réponses insolentes citées comme des mots sublimes.

Nous n'admirons pas la modestie, parce qu'au fond nous n'y croyons point. Elle n'est pour nous, en général, qu'une écorce de bon goût, qu'une modération apparente; il semble même que nous estimerions moins un grand homme, si nous étions sûrs qu'il ne sait pas s'apprécier lui-même; il auroit de moins un suffrage précieux, le sien propre; il ne paroîtroit pour ainsi dire qu'une espèce de machine qui n'agit que par une impulsion irrésistible, car nous ne sommes pas assez purs pour admirer une telle vertu.

La modestie est d'un agréable commerce; mais loin de causer l'enthousiasme qu'inspire une fierté superbe, quand nous sommes forcés d'y croire, elle ne nous paroît qu'une aimable simplicité d'enfant, qui nous fait rire,

et c'est ainsi qu'on se moquoit de la modestie de Lafontaine.

Avec l'amour passionné de la gloire, la modestie n'est qu'un sentiment délicat des bienséances, qui produit un *bon ton* et un excellent maintien. Ce sont sur-tout les héros qui peuvent dire :

Le prix que nous valons, qui le sait mieux que nous? (*)

Si l'on entend par *modestie* ne pas se rendre justice, ne pas connoître ses talens, nul homme éclairé n'est modeste.

La véritable modestie consiste à se connoître sans exagération ou sans enivrement; à n'attacher de prix qu'aux éloges fondés, à ne les point desirer avec passion, à voir sans envie nos rivaux et ceux qui nous surpassent. Tout ce qui est au-dessus de cette sorte de modestie, n'appartient point à la nature, c'est l'ouvrage de la religion, c'est de l'humilité chrétienne, vertu dont une seule espèce de sages a présenté l'auguste modèle, les héros du christianisme.

Les talens et le génie ne sauroient enor-

(*) Pierre Corneille.

gueillir l'homme religieux ; il n'estime, il n'admire que la vertu.

Il est impossible, quand on écrit comme Buffon, de se persuader qu'on écrit médiocrement ; et quand on peint comme le Corrège, de croire qu'on n'a pas un talent supérieur. Mais lorsqu'on n'apprécie que la vertu, et lorsqu'on s'examine scrupuleusement sous les yeux d'un juge suprême, que rien ne peut abuser, il est possible, il est facile d'être modeste.

L'homme religieux sait que la persévérance dans la vertu, loin d'être un mérite qui lui soit propre, n'est qu'une grace du ciel, qu'il ne peut obtenir et conserver que par la prière, et en s'humiliant profondément devant la source éternelle de la justice, de la sagesse et de la bonté. Ainsi la perfection même ne pourroit qu'exalter sa reconnoissance, et ne sauroit lui donner de l'orgueil ; dogme véritablement admirable, quand on ne le considéreroit que comme un système.

Enfin, l'homme religieux doit se juger avec sévérité, et doit donner à toutes les actions des autres la plus favorable interprétation. Comment pourroit-il n'être pas humble ? Convenons-en donc, la modestie, comme

tant d'autres vertus, ne peut être sincère et parfaite que dans une ame véritablement chrétienne.

La religion est admirable, sur-tout dans les choses qui paroissent le plus incompréhensibles, et qui la font tourner en ridicule par les impies. Par exemple, s'il n'y avoit pas des *peines éternelles*, le sort des justes et des scélérats seroit semblable, puisque les uns et les autres jouiroient d'une éternité de bonheur. Car qu'importeroit une punition d'un siècle, suivi d'un bonheur immortel ? Quelle influence auroit sur nos actions la crainte d'un châtiment borné, avec la certitude d'une félicité sans fin ? Et peut-on se persuader que la justice suprême réserve la même destinée au crime et à la vertu ? Le dogme du péché originel est tout aussi incompréhensible, et cependant ce dogme peut seul expliquer la nature humaine, c'est-à-dire, toutes les contrariétés bizarres du coeur humain, comme l'a développé Pascal (1), d'une manière si lumineuse et si sublime.

Les incrédules trouvent un rigorisme outré

---

(*) Dans ses Pensées.

dans la défense absolue de faire le plus grand bien en se permettant un petit mal, qui même ne feroit de tort à personne; néanmoins si on se permet ce petit mal, on pourra aller par gradation jusqu'au crime. On volera pour donner, on assassinera, on empoisonnera pour le bien public, &c.

Le précepte qui condamne les paroles inutiles paroît du même rigorisme, et cependant tous les maux de la société, tous les forfaits qui font gémir l'humanité, viennent de l'abus du don de la parole.

Si la morale n'est point une chimère, ses principes doivent former une chaîne, dont chaque anneau essentiellement nécessaire ne peut être rompu, sans que tout l'assemblage ne soit aussi-tôt dérangé.

Cette suite admirable de principes toujours conséquens, toujours intimement liés les uns aux autres, ne se trouve que dans l'Evangile: cela seul prouveroit incontestablement la vérité de la religion; et combien d'autres preuves éclatantes n'a-t-elle pas !

Nous ne pouvons être orgueilleux sans être ingrats envers Dieu; s'enorgueillir de ses dons, c'est en oublier la source, c'est outrager son bienfaiteur. Ah ! craignons plutôt de mal

employer les lumières et les talens qui ne nous sont donnés que pour éclairer ceux qui en sont privés. Tout ce qui existe dans la nature a une utile destination, visible ou inconnue.

Dieu n'a rien fait sans dessein; il n'a pas voulu douer tous les hommes d'un esprit supérieur, parce que cela seul eût produit des désordres infinis. S'il n'y avoit sur la terre que des génies tels que Newton, Pascal, Pierre Corneille, &c., qui voudroit se borner à labourer les champs, à bâtir des maisons, à faire du pain? &c. Les hommes sont faits pour se servir mutuellement, et il falloit pour cela qu'il y eût entre eux une extrême inégalité, et toutes ces différences et ces disparates incalculables que l'on remarque dans leurs esprits, et qui ne se trouvent point parmi les animaux, qui ne sont pas faits pour vivre en société, ou qui du moins n'ayant que des facultés extrêmement bornées, n'ont besoin, pour vivre ensemble, que d'un seul instinct commun à toute l'espèce (*).

Le botaniste admire autant l'organisation de la fleur des champs que celle du chêne, de

(*) Comme les castors, les abeilles, les fourmis, &c.

même le philosophe chrétien ne se laisse point éblouir par ce qui frappe le commun des hommes, c'est la seule puissance et la seule sagesse du créateur qu'il admire. Tout homme qui remplit sa *destination* a un droit égal à son estime, il louera l'homme sur l'usage qu'il fait de ses talens, et non sur son génie; car nous n'avons pas plus de mérite à être spirituels qu'à être beaux; nous tenons de Dieu seul l'esprit et le génie, et nous sommes très-méprisables si nous abusons de ces dons, puisque la seule louange que nous puissions recevoir n'est fondée que sur l'usage que nous en faisons.

Il y a deux sortes de gens qui sont naturellement portés à la dévotion. Ceux qui joignent à une ame froide (incapable d'éprouver de grandes passions), une humeur sauvage et un caractère sérieux et pusillanime; et ceux qui réunissent à un caractère profondément réfléchi, une extrême sensibilité, une grande délicatesse, de l'élévation d'ame et une imagination vive.

Les premiers se croient des prédestinés, parce qu'ils n'aiment rien, et qu'ils s'ennuient de tout. La crainte les conduit à Dieu; ils croient l'aimer, parce qu'ils ont peur de l'en-

fer, et qu'ils se déplaisent dans le monde; ceux-là sont farouches, puériles dans leur dévotion, et souvent même ridicules.

La seconde espèce de dévots se porte vers Dieu avec transport et ravissement; l'aimer, pour ces cœurs-là, est un instinct naturel, un besoin autant qu'un devoir. Ils voient Dieu par-tout, cétte idée sublime se joint à tous leurs sentimens, elle peut laisser en eux de grandes imperfections, mais elle les purifie chaque jour, elle les élève, elle leur imprime un caractère de grandeur que la seule vertu ne donnera jamais. Ces dévots-ci sont rares, parce que les qualités que je viens de dépeindre ne sont pas communément réunies (*); tandis qu'au contraire les autres dévots forment la classe ordinaire, et voilà pourquoi on n'aime pas en général *les dévots*, le plus grand nombre n'offrant que des caractères froids et sombres, et des esprits peu aimables.

Il faut nécessairement qu'un prédicateur

---

(*) Je ne parle ici qu'en général, et je n'en reconnois pas moins ce que la foi nous enseigne, et ce que la raison même nous confirme, que Dieu, par sa grace bienfaisante, peut appeler à lui les cœurs les moins sensibles, et les pénétrer de son amour.

soit religieux et irréprochable dans sa conduite. Le moraliste ne fait que conseiller la vertu. Le prédicateur la prescrit, la commande, et au nom de l'Etre suprême ! Un auteur irrégulier dans ses moeurs, conserve le droit de parler de la vertu, parce qu'on sait qu'il peut sentir et croire ce qu'il dit, quoique les passions l'empêchent d'y conformer entièrement sa conduite; mais l'on ne sauroit parler avec fruit de la religion, quand il est reconnu qu'on n'y croit pas, et il est certain qu'on n'y croit pas, lorsque sur-tout, étant prêtre, on est ambitieux, intrigant et sans moeurs.

Sans des principes fermes et invariables, il est impossible d'avoir du caractère. Suivez les gens vicieux, vous pourrez leur trouver, s'ils ont de l'esprit, des opinions fixes et des desseins suivis, tant que l'intérêt personnel ne s'y opposera pas; mais l'ambition et les autres passions les feront aisément agir contre les lumières de leur raison. L'homme foible et borné varie dans ses sentimens au gré de ceux qui le gouvernent; l'homme spirituel et vicieux garde sa manière de penser, mais change de conduite suivant ses intérêts; l'un est abusé, séduit, et s'égare sans le savoir; l'autre

est corrompu, il conserve son opinion, il n'y renonce qu'en apparence, et souvent il choisit par calcul le parti qu'il méprise; pour tous les deux, les résultats sont les mêmes. Celui-là montre constamment du caractère, qui joint à la vertu des lumières étendues. N'agir jamais que d'après sa conscience, est le seul moyen d'être toujours conséquent et ferme.

Les personnes d'un esprit médiocre qui ont une excessive vanité, aiment mieux se laisser gouverner par celles qui n'ont qu'une supériorité équivoque sur elles, que par des gens d'un mérite éminent et reconnu. Cette manière de se laisser conduire n'est pas la plus judicieuse, et prépare souvent de cruels regrets; mais elle paroît moins, elle a moins d'éclat, et le sot orgueil la préfère.

Depuis que j'existe, je n'ai jamais vu une personne d'un grand caractère craindre d'avoir l'air d'être menée; mais les gens foibles sont précisément ceux qui poussent cette crainte à l'excès; et Dieu sait le parti que les intrigans savent tirer de cette sottise, qui est sur-tout éminente chez les gens d'un rang élevé.

Un courtisan voulant nuire à un ami du grand Condé, lui dit: « Savez-vous que les » méchans prétendent qu'il vous mène? Pour-

» quoi, reprit le prince, dites-vous les *mé-*
» *chans?* cette supposition ne nous fait aucun
» tort, car je me flatte que l'on trouve qu'il
» y a du mérite à *mener*, et à se laisser *mener*
» ainsi ».

On ne sauroit trop répéter à la jeunesse que, dans toutes les choses de quelqu'importance, il ne faut jamais prendre un parti décisif sans y réfléchir mûrement, et sans consulter.

Une seule démarche inconsidérée peut coûter le repos et le bonheur de la vie.

Il est impossible d'être en même temps l'ami de deux personnes qui se haïssent.

L'hospitalité n'est véritablement en honneur que chez les peuples grossiers et pauvres, parce qu'on voyage peu chez de tels peuples. Si les Arabes, par exemple, voyoient sans cesse arriver chez eux des voyageurs, ils cesseroient bientôt d'être aussi renommés pour leur hospitalité. Il est vrai que l'hospitalité la plus généreuse fut établie chez les nations anciennes les plus riches et les plus policées; mais toutes ces nations étoient également hospitalières, de sorte qu'alors l'hospitalité n'étoit qu'un échange, la réciprocité universelle et certaine en étoit le principal mérite;

il falloit louer les loix et les moeurs qui avoient établi cette hospitalité, plutôt que la générosité des individus qui l'exerçoient.

Heureuses les nations dont les usages produisent tous les résultats d'une vertu bienfaisante !

Je terminerai ce chapitre par un trait d'hospitalité très-peu connu et très-touchant. Je le copierai littéralement.

« A Athènes, après la mort de Théramène,
» le dernier appui de la liberté, les trente
» tyrans firent d'horribles cruautés, prenant
» les riches les uns après les autres, portant
» contre eux de fausses accusations, sur les-
» quelles ils les faisoient punir de mort; afin
» de confisquer leurs biens. Ils égorgeoient
» aussi les étrangers pour s'emparer de leurs
» richesses. La crainte seule fit sortir de la
» ville plus de la moitié des habitans. Les La-
» cédémoniens, afin de ruiner cette républi-
» que, dont ils étoient jaloux, fomentoient
» ces fureurs et les autorisoient. Comme ils
» étoient très-puissans, ils s'arrogèrent le droit
» de commander à tous les Grecs, et publiè-
» rent un décret par lequel il étoit permis aux
» trente tyrans de revendiquer dans toute la
» Grèce les malheureux fugitifs sur le pied

» de leurs débiteurs, sous peine d'une amende
» de cinq talens pour quiconque refuseroit
» de les rendre. L'iniquité de ce décret ré-
» volta toutes les villes; cependant la plu-
» part redoutant la puissance de Sparte, s'y
» soumirent ; mais les Argiens indignés de
» cette animosité barbare des Spartiates, et
» touchés de la triste situation des fugitifs,
» furent les premiers qui les reçurent avec
» toute sorte d'humanité. Les Thébains pous-
» sant la générosité plus loin encore, mena-
» cèrent de punition publique quiconque ver-
» roit seulement un fugitif athénien sans l'as-
» sister de tout son pouvoir ». (*Diodore de Sicile, tom. VI.*)

## CHAPITRE VI.

### *De l'amour de la gloire et de l'amour de la patrie.*

L'AMOUR passionné de la gloire est un desir ardent de se distinguer, de faire parler de soi, et d'obtenir des louanges. Ces mêmes motifs, ces mêmes desirs font agir et dévorent les coquettes, les fats, les riches fastueux et les ambitieux subalternes. L'orgueil de l'homme de génie produit souvent des actions sublimes, et quelquefois aussi de grands crimes; l'orgueil des sots ne produit que des puérilités, des folies et des égaremens méprisables.

Un sot orgueilleux ne peut prétendre *à la gloire*, car il n'en a même pas une idée juste; la vertu seule peut donner la véritable gloire, mais on n'obtient celle-là que lorsqu'on n'y prétend point, et l'orgueil ne l'acquerra jamais.

L'homme orgueilleux qui possède de grands talens, n'a pas de mérite à mépriser des louanges frivoles; ce n'est point par élévation d'ame

qu'il les dédaigne, c'est qu'il connoît ses moyens, et qu'il a de plus grandes prétentions. Se faire remarquer, n'est pas assez pour lui, il veut être admiré, il veut exciter l'étonnement, l'admiration, l'enthousiasme.

On doit croire à la vertu d'un grand général qui, au milieu de ses succès, offre à ses ennemis une paix raisonnable.

Rien de plus égoïste que l'homme passionné pour la gloire, c'est-à-dire que l'homme possédé de la passion de se faire une éclatante renommée; pour y réussir, il bouleversera le monde, s'il le faut et s'il le peut. Il comptera pour rien le malheur d'un million de créatures innocentes.

C'est l'amour de la gloire qui a fait tous les conquérans, c'est-à-dire les plus grands fléaux de l'humanité. C'est l'amour de la gloire qui forma ces prétendus héros, ces hommes sanguinaires qui ont ravagé le monde, et dont les talens funestes n'ont produit que la mort et la désolation.

Rien de solidement bon, rien de véritablement utile ne peut provenir des passions.

Toutes les passions sont dangereuses, parce que toute passion est un excès, est une ivresse.

Ce ne sont que de certaines circonstances

particulières, dépendantes des événemens et du hasard, qui peuvent rendre quelquefois les passions utiles; aussi ont-elles toujours produit mille fois plus de maux que de biens.

De toutes les passions, c'est l'amour de la gloire qui a fait commettre le plus de crimes, et les crimes les plus atroces.

Alexandre, surnommé *le grand* par les amateurs de la gloire, cet Alexandre a fait verser plus de pleurs, a répandu plus de sang, commis plus d'injustices, plus de meurtres, plus de forfaits que n'en peuvent commettre en plusieurs siècles les scélérats que nous appelons des brigands, et que les loix condamnent justement aux derniers supplices.

L'amour de la gloire rend nécessairement ambitieux.

On seroit épouvanté, si l'on voyoit à découvert le fond du cœur des hommes dominés par l'amour de la gloire. Si l'on avoit pénétré toutes les pensées secrètes d'Alexandre, de Jules-César, de Charles XII, roi de Suède, &c. ils auroient fait horreur.

Mais, dira-t-on, l'amour de la gloire mieux entendu ne produira que des résultats vertueux. Non, parce que la passion ne raisonne point, parce qu'elle précipite naturellement

dans les extrêmes, parce qu'elle agit sans principes, et qu'elle se laisse emporter par tout ce qui l'éblouit, et par tout ce qui la flatte ; parce qu'enfin, au défaut des moyens légitimes, elle n'hésite pas, pour se satisfaire, à saisir les moyens criminels. Que d'hommes célèbres eussent été de grands hommes aux yeux même des sages, si la fortune eût secondé leurs desirs !

Coriolan possédé de l'amour de la gloire, sans l'injustice de ses compatriotes, eût toujours été le premier des Romains ; mais son orgueil ne put supporter l'exil, il voulut se venger avec éclat, et devint un traître.

Parmi les Français, le connétable de Bourbon eut le même sort. Combien d'exemples de ce genre on pourroit citer ! Si ces hommes, au lieu de faire leur idole de la gloire, n'eussent aimé que la vertu, l'injustice n'auroit pu leur ôter la fidélité qu'on doit à son pays. Lorsque nous nous conduisons d'après des principes fixes, invariables, nous suivons avec une inébranlable constance la route dans laquelle nous sommes entrés, car le flambeau de la raison nous y guide et nous montre qu'elle est la seule honorable. Il est impossible, dans l'effervescence d'une passion vio-

lente, de conserver ce calme salutaire, et il est impossible de ne pas s'égarer quand on n'est plus en état de consulter et de suivre les seuls conseils de la raison.

Il est plus facile de vaincre les passions que de les modérer ; quand on veut se servir de toutes ses forces, et qu'on les assemble toutes, on en trouve toujours assez ; mais lorsqu'on n'en veut employer qu'une petite partie, quelle règle en indiquera la juste mesure? c'est donc un hasard quand cette petite partie se trouve suffisante.

Les philosophes modernes et leurs nombreux partisans prétendent tous que *les passions bien dirigées* sont de la plus grande utilité. Cette idée devoit réussir, elle est si commode! elle convient à tant de gens ! mais comment peut-on toujours *bien diriger les passions ?* Peut-on *bien diriger* un vaisseau sans voiles, sans mâts et sans gouvernail ? et peut-on alors combattre avec succès les vents, les tempêtes et les orages subits et imprévus ?

La force de l'homme est dans sa raison ; tout ce qui offusque, tout ce qui altère cette précieuse faculté l'affoiblit, le rabaisse et le rend méprisable, et nulle passion violente ne peut s'accorder avec la raison.

Ce n'est point la sensibilité qui distingue l'homme des animaux ; l'animal est sensible aussi ; il peut s'attacher, il sait aimer. Ce qui constitue l'ame, n'est donc point cette faculté ; ce souffle divin du créateur est un rayon de sa suprême intelligence ; il nous donna la raison, qui seule ennoblit la sensibilité ; l'animal aime par instinct, nous pouvons aimer avec choix, puisque la raison n'est autre chose que la faculté de comparer, de juger, et par conséquent de pouvoir choisir.

Toute la dignité de l'homme réside donc dans sa raison, l'homme toujours raisonnable est donc le seul qui puisse honorer l'humanité.

L'homme toujours passionné n'est jamais raisonnable ; il est donc un homme dégradé, il ne devroit donc inspirer que la compassion ou le mépris.

A entendre les philosophes modernes, il semble que si l'on retranchoit du monde les passions violentes, tout s'anéantiroit ; ils ont le malheur de ne voir que de l'*apathie* dans la sagesse, dans la raison et dans la vertu. Eh quoi de plus utilement actif que la vertu dirigée par la raison ? La vertu ! qui n'est que le résultat de la raison ; car toutes nos lumières,

toutes nos sages réflexions, toutes nos méditations profondes, tous nos vrais intérêts, doivent nous la faire aimer et nous rapprocher d'elle.

L'amour de la gloire a fait faire des actions éclatantes.

La vertu les fera faire de même, si elles sont utiles, et elle produira de plus un nombre infini d'actions sublimes et secrètes.

Si un écrivain de génie n'est animé que par l'amour de la gloire, il sera nécessairement partial, il écrira souvent sans vérité; il veut s'acquérir des partisans, des admirateurs, il veut obtenir des prix et des couronnes.

La vertu seule produira des ouvrages tels que ceux de Fénélon, de Massillon, de la Bruyère, &c. ouvrages purs, admirables, où l'on ne peut trouver l'apparence d'une flatterie, ou même d'un *ménagement* timide.

Tout écrivain est indigne du titre de moraliste, lorsqu'il soutient que les passions sont utiles, ou lorsqu'il prétend qu'il y a *des passions invincibles;* ces lieux communs, dangereux, autant que faux et méprisables, ne tendent qu'à renverser tous les fondemens de la morale.

J'ai lu avec peine, dans l'ouvrage d'une

femme estimable par son caractère, et justement célèbre par ses écrits (*), le passage suivant :

« Loin de moi ces axiomes impitoyables, » des ames froides et des esprits médiocres : *on » peut toujours se vaincre, on est toujours » le maître de soi*.... Newton n'eût pas osé » tracer les bornes de la pensée, et le pédant » que je rencontre veut circonscrire l'empire » des mouvemens de l'ame (**) ».

Je suis du nombre de ces pauvres auteurs traités si durement dans ce paragraphe. Je ne réclame point pour moi personnellement contre l'aigreur de ce jugement; mais Fénélon étoit-il un *pédant?* avoit-il un *esprit médiocre, une ame froide?* Ses ouvrages sont remplis de *ces axiomes impitoyables.*

Madame de S.... annonce dans cet ouvrage qu'elle veut démontrer que les passions ne peuvent procurer le bonheur; si l'opinion n'est pas neuve, elle est du moins très-juste. Mais à quoi sert de prouver que les passions rendent malheureux, quand on assure qu'elles sont invincibles ! Voilà véritablement *un axiome*

---

(*) Madame de Staël.

(**) *De l'Influence des Passions*, &c. par Madame la baronne de Staël.

*impitoyable*, non pour les cœurs séduits qui se plaisent dans l'égarement des passions, mais pour ces ames élevées qui gémissent sous un joug si pénible. N'est-il pas cruel pour une personne agitée d'une passion malheureuse et soutenue par l'espoir d'en triompher, d'apprendre tout d'un coup que ses efforts sont inutiles et son attente chimérique; que c'est une pédanterie de dire que lorsqu'on le veut sincèrement, on peut se maîtriser, et que c'est une sottise de le croire?

Pourquoi, dans la tragédie de Bérénice, l'enthousiasme est-il universel, quand Titus dit:

« Je suis maître de moi comme de l'univers».

Ce vers n'est beau qu'en supposant la passion de Titus aussi violente qu'elle peut l'être: on le suppose, et chacun admet la possibilité d'un tel triomphe, parce qu'en effet toutes les grandes ames sont capables d'avoir sur elles-mêmes cet empire souverain.

La philosophie moderne vante les passions et le luxe; la religion les condamne, et tout être qui sait réfléchir et méditer doit trouver (indépendamment des lumières de la foi) que le système moral évangélique est le seul véritable.

o

# CHAPITRE VII.

## *Des bienséances et du respect humain.*

La bienséance consiste à respecter toujours en public et en présence de témoins, la religion, l'honnêteté, les loix et les usages universellement reçus, lorsqu'ils n'ont rien de contraire à la morale. La vertu et l'amour de l'ordre font naturellement observer les bienséances. Le bon goût seul suffiroit pour les faire suivre. Secouer le joug des bienséances, c'est se montrer à découvert, ou vicieux, ou impertinent, c'est mépriser les opinions générales, c'est insulter le public.

Les princes et toutes les femmes doivent sur-tout être esclaves des bienséances.

On est d'autant plus inexcusable de manquer à la décence, qu'elle peut s'allier avec les passions.

La bienséance n'exige pas la vertu, elle demande seulement qu'on ait l'air de la respecter, et rien de plus raisonnable, car le vice même ne sauroit lui refuser son hom-

mage, qu'en feignant de la méconnoître. Affecter une austère vertu, jouer la piété, ce n'est pas se soumettre aux bienséances; c'est être hypocrite.

Faire parade de toutes ses bonnes actions, c'est être vain et fastueux.

Donner l'exemple de toutes les actions positivement prescrites par la religion et par l'humanité, c'est remplir un devoir indispensable; il ne faut ni *scandaliser* son prochain par humilité, ni *l'édifier* par ostentation. L'observation des bienséances fait tenir un juste milieu entre ces deux extrêmes. Ce qu'on appelle, dans le commerce particulier de société, *délicatesse de sentiment*, n'est qu'une bienséance raffinée et perfectionnée, qui apprend ce qu'il faut voiler, ou ce qu'il faut taire, pour ne choquer ou ne blesser personne.

Une grande sensibilité, unie à un esprit juste, réfléchi, donne nécessairement une extrême délicatesse.

Sans délicatesse il est difficile de plaire, et il est impossible d'être véritablement aimé.

Rien n'augmente la délicatesse comme la dépendance, jointe au sentiment et à l'intérêt, et par conséquent au desir de plaire; c'est

pourquoi les femmes en général ont beaucoup plus de délicatesse que les hommes.

D'ailleurs, la modestie particulière, qui leur est prescrite, doit épurer encore leur délicatesse : il y a tant de choses qu'elles ne peuvent dire qu'à demi !

Les mauvaises moeurs publiques, en abolissant les bienséances, détruisent en même temps la délicasse, la politesse, les graces et le goût ; elles font conséquemment un tort irréparable aux lettres : aussi la corruption des moeurs annonce toujours la décadence de la litérature.

Le respect humain est le sentiment qui nous porte à suivre les bienséances, sentiment très-louable et très-nécessaire, mais que l'on confond trop souvent avec une crainte pusillanime, extrêmement dangereuse, la crainte du ridicule. C'est une platitude de mépriser un *ridicule fondé*; c'est une petitesse et un tort de redouter un *ridicule mal fondé :* voilà certainement la règle qui doit nous guider. S'écarter des usages universellement reçus dans des choses raisonnables, ou seulement indifférentes, c'est de gaîté de coeur se couvrir de ridicules très-fondés; mais braver les ridicules et la moquerie pour conserver la dé-

cence, ou pour faire des choses bienfaisantes et véritablement utiles, c'est avoir du caractère; c'est savoir penser et agir.

Le respect humain, mal-entendu, a fait plus d'impies et plus de libertins que les passions.

Par exemple, si la mode établissoit pour les femmes une manière de se vêtir excessivement indécente, les femmes honnêtes ne devroient pas balancer à rejeter une telle mode. Si la coutume autorisoit une danse si indécente qu'elle scandaliseroit des hommes mêmes, les jeunes personnes modestes ne devroient jamais la danser, au risque de passer pour *prudes*; d'autant mieux que l'accusation de *pruderie* n'est, très-communément, qu'un éloge dans la bouche de certaines gens, et l'accusation d'effronterie est toujours, pour une femme, le reproche le plus horrible et le plus insultant.

Comme étrangère, je ne me permettrai point de critiquer les *valses*, mais je puis dire que cette danse paroît intolérable à des écrivains allemands d'un mérite supérieur, et qui ne sont point du tout accusés de rigorisme, entr'autres à l'auteur de *Werther*, et à monsieur Jacobi : « Nous devrions bien (dit ce

» dernier) ne pas tant nous vanter de notre
» décence, ou ne pas permettre que dans un
» étourdissement complet, mollement pressées
» par des bras d'hommes, le sein contre leur
» poitrine, nos femmes et nos filles fussent ainsi
» traînées au son d'une musique folle et déré-
» glée. Dans ce tourbillonnement effréné on
» semble oublier les mœurs et la décence, et
» quand même une créature innocente, ex-
» posée de cette manière, demeureroit pure
» et sans tache, peut-elle penser sans horreur
» qu'elle devient le jouet de l'imagination des
» jeunes gens auxquels elle se livre ainsi. Il
» seroit à souhaiter que nos filles, je dis celles
» qui ont encore quelque idée de pudeur,
» puissent, cachées dans un petit coin, en-
» tendre quelquefois les discours de ces mêmes
» hommes auxquels elles s'abandonnent avec
» si peu de réserve; aussi l'amant de Charlotte,
» Werther, a-t-il juré que jamais, dût-il y
» périr, une fille qu'il aimeroit, et sur laquelle
» il auroit des vues, ne valseroit avec un autre
» que lui ».

On trouvera sans doute cette critique bien sévère, mais elle n'est pas de moi, et j'en ai même adouci beaucoup d'expressions. Je n'y joindrai qu'une réflexion; c'est que cette cri-

tique a été faite, il y a douze ou quinze ans, et que depuis, la suppression des jupons, et la mode des légères *draperics à la grecque*, n'ont pas contribué à diminuer la licence de cette sorte de danse.

## CHAPITRE VIII.

### *Des préjugés.*

Avoir des préjugés, voilà l'accusation la plus redoutée par les sots orgueilleux, et pour s'y soustraire, ils renoncent souvent aux principes les plus respectables et les plus utiles; mais qu'est-ce qu'un *préjugé?* Bien peu de personnes le savent. La manie dominante de ce siècle est de ne jamais réfléchir et de vouloir toujours raisonner.

A proprement parler, avoir un *préjugé*, c'est juger d'une chose avant de l'examiner et de la connoître; et par conséquent c'est la juger mal. Ainsi, l'incrédule qui n'a lu sur la religion que les écrits de ses détracteurs, et qui juge que la religion est fausse, cet incrédule doit être justement accusé de préjugé, et non le chrétien qui a profondément médité les saintes écritures, et qui, comme le grand Newton, a lu sept fois de suite la Bible et les Pères, et qui, enfin, a pesé toutes les preuves de la religion et tous les sophismes des impies; celui-là ne *préjuge* point; il juge après

un long examen, et avec connoissance de cause.

Si l'on entend par préjugé, toute idée fausse admise comme vraie, avec examen ou sans examen, nul homme ne peut appeler la croyance religieuse un *préjugé*, parce que nul homme ne peut prouver géométriquement qu'elle est fausse.

Quant aux opinions scientifiques, ce sont les savans les plus célèbres qui, en général, ont eu le plus de préjugés (après cependant les philosophes modernes); car, lorsqu'on bâtit des systêmes, on adopte toutes les suppositions et toutes les idées fausses qui peuvent les rendre vraisemblables; aussi les sciences n'avancent-elles que comme ce pélerin de Lorette, qui faisoit toujours trois pas en avant et deux en arrière. On a rejeté l'influence de la lune sur la mer, et puis on y revient; on a changé plusieurs fois la forme du globe terrestre; on a, pendant long-temps, attaqué l'écriture sur ce qu'on y trouve, en tant d'endroits, du grand nombre des étoiles : il n'y en a que mille vingt-deux, disoit-on; nous le savons avec précision. De nouveaux instrumens, et de meilleurs observateurs, ont justifié la vérité des écritures. On a, pendant des siècles, traité

de fables absurdes, une multitude de faits d'histoire naturelle, avancés par Pline et par d'autres anciens, et reconnus pour vrais aujourd'hui. Ainsi donc, *avoir des préjugés* n'est pas une chose qui dût causer tant d'épouvante, puisque les savans sont si sujets à en prendre.

A l'égard des préjugés, en matière de morale, ceux-là sont les seuls pernicieux et les seuls importans, et quand la morale est séparée de la religion, elle devient absolument arbitraire, et j'avoue que l'on peut, avec un égal succès, soutenir le pour et le contre: c'est ce qu'ont fait les philosophes modernes; ils ont même anéanti *la loi naturelle* pour y substituer cette horrible maxime : *Fais à autrui, pour ton bien, le moins de mal que tu pourras* (*).

Les seuls moralistes sans préjugés, sont ceux qui font des préceptes de l'évangile la base de leur morale.

L'être de la société, le plus grossier et le plus extravagant, seroit celui qui, dans les choses qui ne nuisent ni aux moeurs ni à la morale, voudroit n'admirer, n'aimer et ne

(*) J. J. Rousseau.

suivre que ce qui lui paroîtroit parfaitement juste et raisonnable, cet être rejetteroit, comme une folie, tout ce qui tient à la délicatesse; il demanderoit l'aumône toutes les fois qu'il manqueroit d'argent; il feroit mille traits de ce genre, qui n'ont par eux-mêmes rien de criminel, et qui sont néanmoins considérés comme d'insignes bassesses par toutes les ames élevées. Ces opinions ne sont pourtant que des *préjugés*, mais elles anoblissent les sentimens; elles embellissent le commerce social; elles donnent plus de mérite à la bienfaisance, plus de dignité au malheur : il y a donc des préjugés utiles et respectables.

Il n'y a de préjugés odieux que ceux qui attaquent la morale, et qui en relâchent les obligations; il faut tout employer pour les détruire, et l'on doit au contraire respecter et fortifier les *préjugés*, c'est-à-dire la délicatesse qui exalte la vertu et qui tend à rendre les hommes meilleurs, et par conséquent plus heureux.

## CHAPITRE IX.

### *De la mort.*

La méditation sur la mort, toujours utile, est sur-tout salutaire dans une longue et dangereuse maladie, qui nous laisse toutes nos facultés intellectuelles.

Pour bien méditer sur la mort, il faut la contempler de près avec une ame religieuse. Cette contemplation n'est pas sans douceur, elle produit une émotion sublime, dont nul autre sentiment ne peut donner l'idée; elle élève, elle remplit l'ame toute entière; elle confond, mais elle exalte délicieusement l'imagination.

Combien sont grandes et touchantes les pensées de l'homme de bien sur son lit de mort!... Encore un instant, et il va tout voir, tout connoître; il va s'unir pour l'éternité à la source unique de toute perfection. Cet esprit actif et curieux va découvrir la vérité sans voiles; cette ame sensible, que rien n'a pu satisfaire, va jouir de la félicité d'admirer et d'aimer sans mesure et pour toujours!... Quel espoir!... quelle attente!...

Lorsqu'on est en parfaite santé, la nuit et des tombeaux font peu d'impression sur l'imagination; c'est dans un lit, c'est sous le poids d'une grande maladie, et loin des siens et de toute consolation humaine, que l'on peut dignement réfléchir sur cet important sujet.

On ne voit dans la mort des philosophes irréligieux, que de la terreur et de la pusillanimité (*) ou de l'orgueil et de l'ostentation. Ils sont détachés de tout, excepté d'eux-mêmes; ils n'agissent et ne parlent que pour les spectateurs ou pour les lecteurs (**).

---

(*) On sait avec quelle lâcheté mourut d'Alembert, et d'une maladie très-longue. Ses amis n'osèrent jamais l'avertir de son danger : on vouloit lui faire faire quelques legs en faveur de ses domestiques, mais il fut impossible de lui prononcer le mot de *testament*.

(**) Qu'on lise les Mémoires de madame Roland; durant toute sa captivité, dans ses derniers momens, elle oublie sa fille, ne lui laisse aucune instruction, et cependant elle écrit des volumes où l'on voit percer à chaque page l'esprit de parti, l'animosité, la vanité la plus ridicule. Mémoires frivoles et scandaleux, remplis de mensonges, de détails licencieux, de petites anecdotes et de portraits malins. Au moment de quitter la vie, sont-ce donc là les idées qui doivent occuper une personne raisonnable et sensible, et une

Les plaisanteries sont déplacées en mourant ; il faut mourir avec dignité.

Paroître mourir avec une parfaite indifférence, ne peut être qu'une feinte de l'orgueil ou l'effet d'une insensibilité stupide.

Forcé de quitter pour toujours sa famille et son pays, pour aller se fixer dans une terre étrangère, on ne rougit point de montrer des regrets, pourquoi seroit-il honteux d'en laisser voir en mourant ?

Il n'appartient qu'aux saints de quitter la vie sans regrets ; mais loin de mourir avec indifférence, et pour ainsi dire sans y penser, cet instant décisif est pour eux l'époque la plus importante de la vie, et rien ne peut les distraire des grandes idées qui les occupent dans ces derniers momens.

Je ne trouve qu'une ostentation orgueilleuse dans le trait cité par Sénèque du philosophe Canus, qui, condamné à la mort, se mit à jouer aux échecs en attendant l'heure du supplice, et gagna, dit-on, la partie. Je soupçonne que son adversaire, par amour pour le merveilleux, ne fit pas de grands

---

mère qui laisse dans l'infortune une fille unique âgée de treize ans, et dans quel temps ! .....

efforts pour lui disputer cette gloire. Combien Socrate me paroît plus grand, lorsqu'après avoir bu la ciguë, il s'occupe du soin de consoler ses amis, et s'entretient avec eux de l'immortalité de l'ame!

Louer les fausses vertus, c'est admirer l'extravagance et l'hypocrisie.

J'ai lu dans les mémoires du cardinal de Retz cette excellente observation : *Un homme de génie élevé à une place éminente, ne commencera jamais un grand emploi par de petites choses.* Ne pourroit-on pas dire aussi qu'une ame noble et sensible ne terminera jamais *le grand emploi* de la vie par de petites choses inutiles et frivoles?

*Pompe funèbre*, deux mots qui n'auroient jamais dû se trouver réunis. De la pompe dans une cérémonie qui nous démontre d'une manière si frappante le néant des grandeurs humaines et l'extravagance de la vanité!

L'ornement le plus nécessaire et le plus beau d'un superbe mausolée, c'est un nom illustre; mais je ne trouve rien de plus ridicule que de prodiguer le marbre et le bronze, et de dépenser des trésors pour apprendre aux voyageurs et aux étrangers qu'un personnage

obscur, qui n'a rien fait de remarquable, est mort en telle année.

Les dernières volontés des mourans doivent être inspirées par la religion, par la bienfaisance, la reconnoissance et l'amitié; elles doivent exprimer le desir de consoler ceux qui survivent : tout autre motif dans ce cas est puérile ou condamnable. On suppose naturellement des intentions vertueuses à celui qui n'a plus qu'un instant à vivre, et qui va paroître devant le juge suprême de toutes nos actions. Ce sont ces idées qui ont rendu si respectables *les dernières volontés*, et qui les font regarder comme sacrées.

Le testament de feu monsieur de la Condamine contenoit cette clause : « On ouvrira » mon corps, si d'après les observations faites » dans ma dernière maladie, les anatomistes » pensent pouvoir, par ce moyen, acquérir » quelques lumières utiles aux progrès de leur » art, et par conséquent à l'humanité ». Voilà dans quel esprit tous les articles d'un testament doivent être faits. Hélas! que nous importe que nos ossemens soient déposés dans tel lieu, notre cœur dans tel autre!... Sont-ce là les idées qui doivent occuper celui qui touche aux bornes de la vie, celui qui dit un

éternel adieu à sa famille, à ses amis, à l'univers, enfin, qui va pour jamais disparoître à ses yeux.

Desirer qu'après notre mort nos amis conservent de nous un tendre souvenir, c'est le vœu naturel de la sensibilité; mais desirer laisser après nous des traces ineffaçables de douleur et de désespoir, et que nos amis soient à jamais inconsolables de notre perte, c'est le souhait inhumain de l'orgueil.

L'homme religieux, prêt à mourir, est l'être le plus respectable. Il abjure avec sincérité tout mouvement de haine ou de vengeance; il sent tout le néant de l'ambition, des plaisirs et de la gloire, il n'estime plus que la vertu, lui seul est véritablement philosophe.

Point de belle pompe funèbre sans appareil religieux; si rien n'y rappelle la religion, elle ne présente que l'affreuse idée du néant.

# CHAPITRE X.

## *Sur l'envie.*

Les moralistes de tous les temps se sont attachés à dépeindre la noirceur et l'injustice de la haine, mais ils ont en général trop négligé de nous faire connoître le manége et les artifices de l'envie, de cette passion cruelle livrée sans cause et sans motif aux tourmens de la haine; de cette passion honteuse, sans illusion comme sans excuse, qui, dévouée à la dissimulation, se méprise elle-même, puisqu'elle se cache et se renie toujours.

Les poètes représentent la haine armée d'un poignard, et l'envie distillant des poisons. Emblêmes ingénieux, qui peignent parfaitement l'emportement de la haine et l'atroce perfidie de l'envie : on ne peut rien ajouter à ce tableau ; mais j'en entreprends un autre ; je veux donner le signalement de l'*envieux*, je veux lui enlever une partie de ses moyens de nuire, en dévoilant ses ruses et sa duplicité ; je ne parlerai que des *envieux* auteurs, j'ai oublié les autres.

L'envieux, nécessairement hypocrite lorsqu'il n'a nul prétexte pour se déclarer ennemi, ne manque jamais d'affecter la modération et d'afficher l'impartialité. Il aura même le courage de donner publiquement quelques éloges à celui dont il est jaloux ; mais dans ce genre, il est si craintif et si réservé, il s'est fait un vocabulaire d'éloges si concis, la langue française, dans cette occasion, est si pauvre pour lui, qu'il est bien facile de reconnoître à ces différens signes le langage sec et contraint de l'envie.

Voici les mots et les phrases que tout envieux retranche impitoyablement de son vocabulaire, en parlant des auteurs dont les talens lui font ombrage :

*Génie, esprit supérieur, supériorité, style enchanteur, trait sublime, sensibilité profonde, excellent but moral, beau plan, imagination brillante, originalité, idées neuves, caractères bien tracés et bien soutenus, morceau pathétique, intérêt pressant, peintures délicieuses, ravissant, grand talent, naturel charmant, etc. etc. etc.*

Il n'est sans doute pas possible de placer toutes ces expressions dans un seul éloge ; mais on doit naturellement en employer plu-

sieurs en louant quelques passages de tout bon ouvrage, ou bien en faisant l'éloge d'un auteur célèbre, et c'est ce que ne fera jamais un envieux; ces expressions ne peuvent ni sortir de sa bouche, ni se trouver au bout de sa plume, à moins que l'objet envié n'eût le talent et la réputation de Corneille et de Racine, chose à laquelle, je crois, personne aujourd'hui ne s'avise de prétendre.

Les éloges de l'envieux n'ont jamais le charme du naturel et de la facilité; ils sont *péniblement* écrits, et comme la franchise y manque, ils ont toujours quelque chose d'obscur et d'entortillé. On y sent le travail d'une *mauvaise conscience* qui craint de se laisser pénétrer, et qui veut avec art cacher la vérité. Aussi l'envieux le plus rempli de talent n'a-t-il jamais fait un éloge spirituel de l'ouvrage qu'il envie. Il n'a de verve que pour critiquer; dès qu'il veut louer, il est froid et commun, parce qu'il est contraint et compassé.

L'envieux n'a jamais une manière uniforme et constante de parler de son rival, et c'est par-là sur-tout qu'il se décèle. La bienséance l'oblige à montrer une ombre de justice en écrivant, ou dans une société nombreuse; il faut bien alors répéter ce qu'on

cru devoir écrire ; mais on tâche d'en affoiblir l'impression par un ton délicatement ironique, et en ajoutant quelques critiques que l'on n'oseroit faire imprimer. Enfin, lorsqu'on se trouve en plus petit comité, ou ce qui met encore plus à l'aise, lorsqu'on rencontre les ennemis de l'auteur envié, on se débarrasse tout-à-fait d'un masque insupportable ; on se livre sans pudeur à toute l'injustice de l'envie ; on dénigre les ouvrages, on nie le talent qu'on redoute, on calomnie l'auteur.

La mauvaise foi caractérise particulièrement l'envie ; son tourment est de ne s'aveugler jamais, et son opprobre de mentir toujours. Ses injustices ne sont point le fruit de l'erreur ; au contraire, c'est parce qu'au fond elle juge parfaitement bien, qu'elle prononce des arrêts iniques ; elle pervertit l'usage des plus précieuses qualités : c'est parce qu'elle sent tout le mérite d'une excellente production, qu'elle s'attache à la décrier. Comment l'adoucir, comment la désarmer : plus elle admire, plus elle s'irrite ; elle s'envenime de tout ce qui pourroit subjuguer la seule haine.

Tout envieux est nécessairement intrigant. L'orgueil extravagant qui le domine et qui le

porte à desirer une réputation exclusive, doit lui faire employer tous les moyens possibles d'obtenir deux choses, des éloges outrés pour lui, et des critiques sévères de ses rivaux, et c'est à quoi l'on peut aisément parvenir en gagnant l'amitié de quelques journalistes.

Dès qu'un journaliste est lié avec un auteur, il s'engage tacitement à le louer et à censurer ses ennemis. J'admets cependant qu'il puisse exister des journalistes d'un caractère assez droit et assez ferme pour conserver toujours une vertueuse impartialité, mais je ne parle qu'en général.

Depuis bien long-temps je ne lis plus de journaux, mais j'en ai beaucoup lu pendant quinze ans; une multitude d'extraits *malveillans* ont passé sous mes yeux, j'ai tâché d'en étudier les règles, je crois les avoir saisies; voici les principales.

1°. Le journaliste *malveillant* ne doit jamais rendre promptement compte de l'ouvrage; car il faut savoir d'abord ce qu'on en pensera dans le monde : si les avis sont partagés, on se rangera sans hésiter du côté des détracteurs, et l'extrait ne contiendra pas le moindre éloge. Si malheureusement l'opinion universelle est favorable, il seroit ridicule de

la contredire ouvertement : on fait alors un extrait poli, modéré, si l'on peut.

2°. On commence par se débarrasser des petits éloges de bienséance ; on convient vaguement du mérite principal dont tout le monde a été frappé. Cet article, pour être bien fait, demande une grande précision ; on se gardera bien sur-tout de citer quelques passages brillans ou intéressans ; ensuite on fera les critiques avec tout le détail possible.

3°. Le grand art est de glisser adroitement dans l'extrait du plan, quelques contre-sens d'invention, c'est-à-dire d'y supposer des invraisemblances qui n'y sont point, et de critiquer en conséquence de cette supposition ; ou bien, dans le compte rendu, de supprimer les détails qui motivent les faits, &c. On a très-habilement substitué ce genre d'infidélité à l'artifice grossier des fausses citations de passages tronqués. Peu de lecteurs sont assez attentifs pour se rappeler en détail tout le plan d'un grand ouvrage, sur-tout lorsqu'on a lu avec la précipitation qu'inspire un vif intérêt. Ainsi ce genre de critique réussit presque toujours pour le moment. Il est vrai que l'auteur pourroit répondre et démentir, mais la haine y gagneroit toujours le malin plaisir

de l'engager dans une ennuyeuse discussion, et de lui faire perdre son temps.

Voilà une partie des artifices employés par la malveillance et par l'envie; qui pourroit les détailler tous! ....

Enfin, voulez-vous par vous-même connoître un envieux *auteur?* faites-lui l'éloge de celui qu'il peut regarder comme un rival; alors examinez-le, écoutez-le, vous le connoîtrez parfaitement.

Mais voilà ce que n'entend jamais l'envieux; on le méprise trop pour oser vanter devant lui les bons ouvrages de ceux qu'il n'aime pas. Ce ménagement est une injure, le seul orgueil pourroit en être blessé.

O que de peines secrètes, que d'artifices honteux et superflus on s'épargneroit, si l'on prenoit franchement le parti d'une courageuse impartialité! .....

## CHAPITRE XI.

### *De la critique* (*).

La critique, cette partie de la littérature qui pourroit être si utile, et par conséquent si estimable, est devenue de nos jours un métier peu honorable, en général, pour ceux qui l'exercent, parce qu'on n'y porte que l'intention de faire valoir ceux qu'on aime, ou de dépriser ceux qu'on n'aime pas; c'est à quoi se réduit aujourd'hui tout l'art de la critique.

L'impartialité si rare dans les temps même les plus paisibles, doit l'être davantage encore dans des temps de troubles et de factions; c'est pourquoi les révolutions produisent toujours l'altération du goût et la décadence de la littérature.

(*) Ce chapitre n'est qu'un extrait d'un ouvrage beaucoup plus étendu, intitulé : *Réflexions sur la Critique*, et que l'auteur fit imprimer en 1776 à la suite de son *Précis de Conduite depuis la révolution.* Elle en a retranché au commencement des choses qui lui étoient personnelles, ce qu'elle a remplacé par quelques pages nouvelles.

L'esprit de parti forme une espèce d'amitié peu solide, mais enthousiaste, parce que l'amour-propre en est la seule base.

Des factions, naissent les calomnies, les préventions, les inimitiés violentes; au milieu de toutes ces passions, les littérateurs entraînés, abusés, n'ont plus dans leurs critiques que le ton de la flatterie ou celui de la satire.

Au commencement d'une révolution, tout le monde est jeune, chacun manque d'expérience et de modération; c'est le temps de la présomption, des illusions et des espérances. La haine alors éclate sans ménagement; on croit si bien avoir raison, et raison en tout! Mais quand le temps a dévoilé les erreurs de tous les partis, la rancune des torts mutuels, les maux soufferts et la confusion des mécomptes ne peuvent qu'envenimer les inimitiés; quelques ames nobles et franches pardonnent sans effort, mais ce nombre est bien limité; les autres conservent de profonds ressentimens, qu'aigrit encore l'impossibilité de soutenir d'anciens systêmes et des raisonnemens dont l'expérience a démontré la fausseté. Cependant on sent que les déclamations ne sont plus de saison; on y renonce; et la haine moins imprudente substitue l'artifice à l'em-

portement. Ainsi les gens de lettres, à l'époque où nous sommes, reprenant entr'eux un meilleur ton, ne se permettront plus d'odieuses personnalités ; cependant l'art *de la critique* n'en est pas moins perdu pour long-temps en France, en Angleterre, et dans tous les pays qui ont souffert de la révolution.

On ne quitte pas facilement une longue habitude d'injustice ; il est mille vertus que l'on peut reprendre aisément, mais on ne revient guère à l'équité ; il semble que cette qualité précieuse soit comme l'innocence, quand on l'a perdue, c'est sans retour.

Il faut avouer que nos critiques français (je ne parle point des auteurs vivans), sont très-inférieurs aux critiques anglais. Quel est celui de nos ouvrages périodiques, de nos journaux littéraires, que l'on puisse comparer *au spectateur* (*) ? Quel est l'ouvrage, purement de critique, que l'on puisse mettre à côté de celui de Johnson, sur les poètes anglais ? Quelle critique sage, fine et judicieuse que celle de cet auteur ! Comme il sent les

---

(*) Et même au *World*, ouvrage charmant et si moral, et dont les auteurs connoissoient et peignoient si bien le monde ?

beautés; comme il découvre les défauts; comme il est à-la-fois équitable et sévère ! Voilà des livres utiles et faits pour former d'excellens littérateurs. Que nous apprennent nos critiques, même ceux qui, par leurs talens, auroient pu le mieux nous éclairer ? que Boileau n'aimoit pas Quinault; que Voltaire haïssoit Pompignan, Rousseau, Piron, Gresset, et qu'il envioit le grand Corneille; que Fréron détestoit Voltaire et tous ses admirateurs, &c.

On ne trouve dans toutes ces critiques que de petites passions et de grands ressentimens; on y chercheroit en vain des jugemens judicieux (*). Nul auteur moderne n'eut en littérature les succès éblouissans de Voltaire, aussi nul critique n'osa montrer une injustice aussi audacieuse. Au reste, c'est dans ce genre le meilleur parti que l'on puisse prendre; le déchaînement et l'injustice bien franche contre les talens et les bons ouvrages, font lire avec avidité les plus plates productions. Les satires soulagent tant d'envieux, et divertissent tant de désœuvrés ! C'est une guerre comme celle que l'on fait à la France, personne n'en estime les motifs, tout le monde l[a]

(*) Tout le reste de ce chapitre fut imprimé en 1796

condamne, et chacun s'en occupe vivement.

Avec quelle intrépidité Voltaire a loué les talens de ses humbles adorateurs, et souvent les plus mauvaises productions, en déchirant les ouvrages des gens de génie!

Lorsque l'inimitable roman de Clarisse parut, voici le jugement qu'il en porta :

« Il est cruel de lire neuf volumes entiers,
» dans lesquels on ne trouve rien du tout, et
» qui servent seulement à faire entrevoir que
» mademoiselle Clarisse aime un débauché
» nommé monsieur Lovelace. Je disois : Quand
» tous ces gens-là seroient mes parens et mes
» amis, je ne pourrois m'intéresser à eux. Je
» ne voudrois pas être condamné à relire ce
» roman ; il n'y a de bon, ce me semble, que
» ce qu'on peut relire sans dégoût ». (*Lettres de Voltaire.*)

Si Voltaire eût joint à ce jugement général un extrait, il n'auroit pas manqué de dire seulement, que mademoiselle Clarisse, la fille la plus sage et la plus prudente de l'Angleterre, se décide très-promptement à abandonner la maison paternelle, et à fuir avec monsieur Lovelace, dont elle méprise le caractère, et dont elle connoît les mœurs; que monsieur Lovelace, qui est éperdument amoureux

d'elle, n'imagine rien de mieux, pour la séduire, que de la conduire dans un mauvais lieu, et qu'après (non des événemens), mais beaucoup de conversations entre monsieur Lovelace et mademoiselle Clarisse, et les filles publique de cette infâme demeure, monsieur Lovelace s'avise un jour de mettre le feu à la maison, et voyant que cet expédient n'a rien produit, il prend le parti de donner, un soir, à mademoiselle Clarisse, une potion narcotique, &c. Après un tel détail, l'auteur de la Pucelle et de Candide, &c. n'auroit pas manqué de s'écrier, avec une vertueuse indignation : Quelles horreurs ! quel insipide et dégoûtant assemblage d'atrocités, sans imagination et sans vraisemblance ! Quelle indécence, quels montrueux tableaux !... L'extrait qu'on vient de lire ne contiendroit nul mensonge ; cependant, seroit-il fidèle ? Non assurément, car il donneroit la plus fausse idée de l'ouvrage, dénué de toute explication ; il présente le canevas le plus plat et le plus absurde, et des images aussi dégoûtantes que licencieuses, et dans la vérité les mêmes idées qui sont si choquantes dans ce récit. non-seulement produisent des scènes admirables, mais sont par elles-mêmes des concep-

tions de génie. Il falloit sans doute mieux motiver la fuite de Clarisse et le dessein du scélérat qui la conduisit dans cette infâme maison ; mais il falloit que Clarisse fît une fausse démarche, quelle moralité résulte de cette seule idée ! Il falloit placer cet ange dans ce lieu de débauche ; les plus frappans, les plus sublimes tableaux que l'imagination ait jamais créés n'existeroient pas, si l'on n'avoit pas vu Clarisse dans ce lieu de prostitution, au milieu des furies, et livrée sans défense à tous les artifices du vice et à tous les attentats du crime. Il falloit, enfin, pour compléter la perfection de cet ouvrage, que Clarisse, malgré sa jeunesse et son innocence, ne fût ni simple ni crédule ; l'auteur lui a donné des lumières et de la pénétration, afin que son imprudence fût plus condamnable, et son penchant secret plus touchant et plus malheureux. C'est avec le même génie qu'il a laissé un coeur au plus scélérat de tous les hommes ; lui donner une véritable passion, c'étoit préparer son juste châtiment. Quel seroit donc cet être mal organisé, qui verroit avec *dégoût* toutes les scènes pathétiques de ce roman : celle du poignard, celle de la prison et tant d'autres ? Qui pourroit lire, avec *ennui*, les

lettres de Lovelace, celles de Clarisse et de son amie, sur la malédiction maternelle; le billet de Lovelace après son crime, &c. &c.! Quoi! avec de l'esprit et une ame on pourroit ne pas sentir des beautés si supérieures, et d'un genre si frappant! Un tel être me paroîtroit si incompréhensible, que je ne crois pas plus à son existence qu'à celle des athées. Revenons aux jugemens de Voltaire; il est encore plus sévère pour la nouvelle Héloïse; on pourroit sur cet ouvrage lui pardonner sa sévérité, car assurément nuls détails n'en peuvent excuser le plan. Un suborneur qui viole les droits de l'hospitalité, et qui, loin d'être peint sous les traits de Lovelace, est au contraire représenté comme le jeune homme le plus vertueux; une fille séduite qui consent à épouser un honnête homme, qu'elle trompe, voilà des faits qui rendent certainement un ouvrage bien immoral; on pourroit dire encore, sur ce roman, qu'à le considérer comme ouvrage de pur agrément, l'invention en est commune, et le plan n'en vaut rien; qu'on y trouve une foule de choses de mauvais goût; que le naturel y manque continuelement; toutes les lettres ont exactement l même ton et le même style, ce qui confon

tous les caractères, détruit l'illusion, et par conséquent l'intérêt. Mais que de beautés de détails; que de lettres ravissantes! Qui jamais parla mieux de l'amitié, de la vertu! Comme l'amour s'y exprime! Quelle sublimité de passion dans l'admirable scène du bateau, où Saint-Preux est tenté de se noyer avec Julie!... Et quels délicieux détails que ceux de l'intérieur de la maison de madame de Volmar!... Voici l'impression qu'ils firent sur Voltaire: « Je l'ai lu pour mon malheur, et » c'eût été pour le sien, si j'avois eu le temps » de dire ce que je pense de cet impertinent » ouvrage ».

Voilà pour la première lecture; mais voici le jugement réfléchi :

« Le roman de Jean-Jacques est, à mon » gré, sot, bourgeois, impudent et en- » nuyeux ». (*Lettres de Voltaire.*)

Cela est laconique, mais suffisant. Que de choses en peu de paroles!

Un extrait n'est fidèle que lorsqu'il expose nettement, non-seulement le canevás de l'ouvrage, mais encore le but et les intentions de l'auteur; car si l'on supprime une partie si essentielle du plan, la seule où le génie puisse avoir part, les conceptions les plus neuves

et les plus morales peuvent paroître absurdes et dangereures. On sait que la meilleure phrase d'un discours peut devenir louche et répréhensible, si on la rapporte isolée sans y joindre ce qui précède et ce qui suit : cet artifice est connu ; mais celui de n'extraire d'un ouvrage que le fond du sujet, sans rendre compte du dessein, l'est beaucoup moins ; on n'a point encore fait de réflexions sur ce genre d'infidélité, et les présenter toutes, c'est rendre un véritable service aux gens de lettres. Pour développer mieux mes idées sur ce sujet, citons encore quelques exemples. Le Misanthrope de Molière est assurément un chef-d'œuvre ; mais qui s'en douteroit sur un extrait fait ainsi ? Un homme profondément aigri contre le genre-humain, frondant tous les vices de la société, malgré les sages représentations d'un ami indulgent et raisonnable ; une coquette médisante et légère, tournant en ridicule ses admirateurs et ses rivales, voilà tout le canevas de cette pièce en cinq actes, qui absolument dénuée d'intrigues et d'incidens, est d'ailleurs parfaitement bien écrite. Cet extrait est exact dans ce qu'il exprime, et n'offre aucune critique injurieuse ; il a même un air de justice et de politesse ; mais qu'en peut-on

conclure ? que le Misanthrope doit être une pièce excessivement froide, et qu'il n'y a aucun génie dans le plan. Pourquoi ? parce qu'on a supprimé dans l'extrait deux seuls mots qui donneroient une parfaite idée de l'intérêt et de l'inconcevable mérite de cet ouvrage ; c'est que le Misanthrope est *passionnément amoureux* d'une coquette. Si un homme ordinaire eût voulu traiter ce sujet, qu'eût-il imaginé ? De deux choses l'une, ou de représenter un homme détestant sans exception toute l'espèce humaine, insultant avec brutalité tous les gens qu'il rencontre, enfin un bourru grossier, tel que *Timon Misanthrope*, ou bien cet auteur auroit offert un Misanthrope moraliste, sensible, amoureux d'une métaphysicienne vertueuse, qui de raisonnemens en raisonnemens, l'auroit ramené à la philanthropie; mais je doute que les spectateurs d'une telle pièce eussent eu la patience d'attendre le dénouement, et la curiosité de voir la conversion du héros.

Le *Misanthrope corrigé* ne peut faire le sujet d'un bon ouvrage, et sur-tout d'une pièce de théâtre dont l'action se passe en vingt-quatre heures. On se corrige d'un défaut, on *réforme* son caractère ; mais on ne *change*

point son caractère lorsqu'on en a un bien décidé, parce que le caractère tient à la constitution physique, au genre d'esprit, à la manière de voir, &c. Je conviens que l'on pourroit corriger une misanthropie accidentelle, c'est-à-dire causée par des revers et des perfidies ; mais Molière ne s'est pas amusé à peindre une boutade d'humeur et de dépit ; la profonde misanthropie de son Alceste est née avec lui ; on sent qu'Alceste, dès son enfance et sa première jeunesse, a dû être misanthrope, et qu'avant d'avoir connu les hommes, son esprit frondeur a deviné tous les travers dont ils sont capables. Ainsi Molière a eu l'intention de donner à ce caractère toute l'énergie et toute la profondeur qu'il peut avoir, et pour cela il devoit le concevoir *incorrigible ;* mais pour le rendre véritablement théâtral, il a voulu placer son héros dans la situation, et lui donner les sentimens qui pouvoient le mieux contrarier et en même temps exalter son caractère ; et pour y parvenir, il fait de son Misanthrope (non un bouffon insolent et ridicule), mais un homme de la cour s'exprimant toujours noblement, embarrassé de toutes les entraves de la politesse et des bienséances, toujours tenté d'éclater,

toujours à moitié retenu par l'usage du monde et l'idée des convenances ; et enfin cet homme austère, chagrin, ennemi des vices, est retenu dans le grand monde qu'il abhorre, par une violente passion pour la coquette la plus méprisable. Voilà des conceptions sublimes; est-on excusable lorsqu'on fait un extrait, de se borner au froid narré du fond des choses, et de ne pas entrer dans de tels détails ? S'il est si facile, en taisant ce qui devroit être exprimé, de dénaturer dans un extrait les plus parfaites productions du génie, il est encore plus aisé, en suivant la même méthode, d'anéantir tout le mérite des ouvrages médiocres.

Je terminerai par une réflexion qui devroit dégoûter de l'injustice.

Que gagne-t-on à déprimer les vrais talens et les bons ouvrages ? On est lu un moment, mais on n'est jamais *relu ;* on n'abuse personne, et l'on se fait mépriser.

Supposons que Voltaire eût fait de bonne-foi des commentaires sur Corneille, ce dernier n'en seroit ni plus ni moins grand; mais Voltaire eût laissé un ouvrage supérieur d'une extrême utilité, et qui eût également honoré son esprit et son caractère, au lieu que ces commentaires, indignes de son talent, seront

à jamais, aux yeux de tous les gens de goût, une tache honteuse à sa mémoire. Voltaire, par cette injustice, s'est rabaissé lui-mème, et Corneille reste toujours au même rang; car on peut, dans la carrière littéraire, usurper des places subalternes, mais le génie seul élève à la première.

## CHAPITRE XII.

### *Du suicide.*

Et moi aussi je veux parler encore sur le suicide (*). Je dirai, avec simplicité, ce que l'humanité m'inspire sur cet important sujet. Je critiquerai avec peine une *femme auteur*, chose que je ne me suis jamais permise, parce que jusqu'ici je n'ai trouvé dans les écrits d'aucune des principes dangereux.

J'ai rendu justice aux talens de toutes, avec un sentiment particulier d'intérêt et de plaisir, comme femme, et comme auteur moi-même, je m'honore de leurs succès, je m'afflige de leurs erreurs, et je combattrai l'apologiste, ou pour mieux dire le *panégyriste* du suicide, avec estime et regret, et avec tous les égards qui lui sont dûs.

---

(*) Il y a long-temps que j'en ai parlé dans mes autres ouvrages; je tâcherai de ne me point répéter ici.

Madame de Staël, dans son dernier ouvrage, a bien voulu parler de moi : au sujet des romans, après avoir cité celui qui est intitulé *Caliste*, et quelques autres, elle ajoute : « *Et ceux de madame de Genlis, le tableau* » *des situations, et l'observation des senti-* » *mens lui méritent une première place* » *parmi les bons écrivains* ».

Je suis très-flattée que madame de Staël veuille bien me donner une *première place* parmi les *bons écrivains*, mais je ne comprends pas comment on mérite une telle place *par la situation des tableaux* et *l'observation des sentimens*; il me semble qu'on ne doit l'obtenir que lorsqu'on écrit avec *clarté, pureté, élégance et naturel.* J'avoue que ne pouvant comprendre les expressions de ce jugement, je ne sais pas bien jusqu'à quel point il doit m'enorgueillir. Mais puisque madame de Staël, à sa manière, a bien voulu faire mon éloge, je vais à la mienne, c'est-à-dire sans nulle obscurité, faire le sien. Je dirai donc qu'en désapprouvant dans ses ouvrages tout ce que les gens religieux y voient avec peine, je rends hommage sans nul effort à la supériorité de son esprit et de son talent. Qui n'admireroit pas dans son avant-dernier ouvrage le

chapitre ingénieux et brillant sur l'*esprit de parti*, et l'*introduction* du dernier? Que de pensées neuves dans ce morceau, que de finesse, combien d'expressions heureuses! et quels traits touchans d'une excellente morale!

Les défauts qu'on reproche à l'auteur peuvent se corriger; et ce qui le prouve, c'est qu'ils sont beaucoup moins frappans et plus rares dans ce dernier ouvrage. Elle peut encore acquérir par l'étude ce qui lui manque, mais on ne reçoit que de la nature le talent qui la distingue. Enfin, alors même qu'on se croit obligé de la critiquer avec sévérité, on doit excuser ses erreurs; on sent par ses écrits même que son ame est aussi belle que son esprit est éminemment distingué.

Après cette profession de foi bien sincère, je vais combattre de mon mieux celle que j'estime et que j'admire, et qui pourroit si facilement satisfaire tous les vrais moralistes, en retranchant de ses ouvrages un très-petit nombre de pages.

Les philosophes modernes n'ont respecté ni la religion ni les mœurs, ni par conséquent la morale; cependant je n'en connois point qui ait approuvé le *suicide*, du moins ouver-

tement, et certainement aucun d'eux n'osa faire l'éloge de ce crime. Il est vrai néanmoins que leur funeste doctrine, en propageant le matérialisme, a dû nécessairement multiplier le suicide ; et en effet, jamais cette sombre manie n'a été aussi commune, aussi universelle qu'elle l'est devenue de nos jours, et particulièrement depuis dix ans, comme on peut s'en assurer en lisant les papiers français et anglais. On frémiroit, si l'on produisoit la liste sanglante de toutes les victimes du suicide depuis l'époque dont je viens de parler (*), on y verroit même des *enfans !* Les gazettes anglaises de 1797 (*London Chronicle*) font mention de deux enfans âgés de onze et douze ans, qui se pendirent aux environs de Londres !.... Effrayans prodiges ! quoi ! l'enfance même, dépouillée de l'innocence et de l'espoir, renonce au doux instinct de la nature, rejette avec horreur la coupe de la vie que ses lèvres à peine ont touchée, et creuse sa tombe si près de son berceau !.... O mères infortunées ! j'entends vos cris lamentables, ils re-

(*) J'en ai compté sept qui furent publics dans la seule petite ville de Schleswig, durant le cours de dix-huit mois.

tentissent jusqu'au fond de mon ame ! et c'est dans ce siècle barbare où tant de familles éplorées gémissent d'un semblable malheur, où le suicide ravit à tant de mères, d'épouses et d'enfans, les objets de leur affection et les seuls appuis de leur existence; c'est dans ce temps déplorable qu'un auteur parvenu à l'âge mûr, qu'une femme sensible ose appeler le suicide un *acte sublime !* Citons les propres expressions de l'auteur.

« Les grands criminels peuvent être intré-
» pides dans le danger; c'est une suite de l'eni-
» vrement, c'est une émotion, c'est un moyen,
» c'est un espoir, c'est une action; mais ces
» mêmes hommes, quoique les plus malheu-
» reux des êtres, ne se tuent presque jamais,
» soit que la providence n'ait pas voulu leur
» laisser cette *sublime* ressource, soit qu'il y
» ait dans le crime une ardente personnalité
» qui, sans donner aucune jouissance, ex-
» clut les sentimens élevés avec lesquels on
» renonce à la vie ». (*De l'Influence des passions sur le bonheur des individus et des nations, par madame la baronne de Staël de Holstein*, pag. 244 et suiv.).

La seule chose qui soit parfaitement claire dans ce singulier paragraphe, c'est que selon

l'auteur, le suicide, loin d'être un crime, est une action *sublime*, qu'on ne peut faire que lorsqu'on a des *sentimens très-élevés :* l'auteur achève de développer cette opinion en s'écriant :

« Hélas ! il seroit si difficile de ne pas s'inté-
» resser à l'homme plus grand que la nature,
» alors qu'il rejette ce qu'il tient d'elle, alors
» qu'il se sert de la vie pour détruire la vie,
» alors qu'il sait dompter par la puissance de
» l'ame le plus fort mouvement de l'homme,
» l'instinct de sa conservation : il seroit si
» difficile de ne pas croire à quelques mou-
» vemens de générosité dans l'homme qui,
» par repentir se donneroit la mort, qu'il est
» bon que les véritables scélérats soient inca-
» pables d'une telle action ; ce seroit une souf-
» france pour une ame honnête que de ne pas
» pouvoir mépriser complètement l'être qui
» lui inspire de l'horreur ». (Page 245.)

Je suis fâchée d'être forcée de causer à madame de Staël cette espèce de *souffrance*, en lui apprenant ce qu'elle seule ignore, c'est que les plus exécrables scélérats, les plus grands monstres qui aient existé, furent tous des *suicides*. *Sardanapale*, *Néron*, *Messaline* et le disciple ingrat et infidèle, le traître

Judas (*). Voilà sans contredit les noms les plus infâmes et les plus déshonorés que l'histoire nous ait transmis ; ainsi voilà de *véritables scélérats* qui furent capables de cette action *sublime ;* et quand on sait l'histoire, on sait aussi que presque tous les suicides furent des tyrans, des parricides, des meurtriers, enfin des scélérats atroces.

Mais que signifie cette phrase : *l'homme plus grand que la nature, parce qu'il rejette ce qu'il tient d'elle*, et parce qu'il *se sert de la vie pour détruire la vie ?* La grandeur consiste-t-elle à se dépouiller des sentimens naturels, non-seulement sans utilité pour les autres, mais au préjudice de la société ? Est-ce donc être là plus *grand que la nature ?* Et quel éloge donnera-t-on à l'homme vertueux qui sacrifie au bien public tous ses intérêts, tous ses penchans et sa vie même ?

Que signifie encore savoir *dompter par la puissance de l'ame le plus fort mouvement*

---

(*) *Sardanapale* mit le feu à son palais, et se précipita dans les flammes ; Néron se tua avec l'épée de son secrétaire Epaphrodite ; Messaline saisit l'épée du tribun qui venoit pour l'arrêter, et se tua ; Judas, après avoir reçu le prix de son crime, ne put supporter l'horreur de ses remords, et se pendit.

*de l'homme, l'instinct de sa conservation?* Chaque sentiment qu'on veut éteindre et qu'on étouffe, *est dompté par la puissance de l'ame;* et le soldat qui le premier monte à l'assaut, et qui s'expose à tous les traits ennemis, sait aussi *dompter, par la puissance de l'ame, le plus fort mouvement de l'homme.*

Doit-on louer l'humeur et la misanthropie qui font *rejeter* les dons d'un bienfaiteur? Doit-on applaudir à l'ingratitude? Et la philosophie moderne n'admire pas l'homme véritablement *sublime* (tel, par exemple, que feu monsieur de Lagaraie) qui, désabusé de la gloire et des plaisirs, renonce à tous les dons de la nature et de la fortune, distribue tous ses biens aux malheureux, s'ensevelit avec eux dans un hôpital, et s'y dévoue à l'emploi de les servir! Madame de Staël dit encore:

« Il y a quelque chose de sensible ou de » philosophique dans l'action de se tuer, qui » *est tout-à-fait étranger à l'être dépravé* ». (P. 24.)

Voilà une phrase *tout-à-fait* incompréhensible. *Il y a quelque chose de sensible dans l'action de se tuer!* Il y a précisément tout

le contraire ; car pour se tuer, il faut se résoudre à abandonner pour jamais tout ce qu'on aime, et à désespérer tous les objets dont on est aimé. Le suicide est l'acte du plus complet égoïsme ; on veut s'affranchir personnellement de la peine ou de l'ennui qu'on éprouve ; on sacrifie tout à ce desir, amitié, amour, sentimens de la nature et devoirs les plus sacrés ; que peut-on trouver de *sensible* dans un tel crime ?

Quant à la *philosophie* (moderne), je conviens qu'elle a beaucoup de part au suicide ; car l'homme qui n'aime rien, qui est impie et mécontent de la vie, fait une action très-simple en se tuant ; lui seul, dans ce cas, n'est point insensé ou téméraire, il n'est que conséquent. Dans l'antiquité, le sophiste Hégésippe exhortoit ses disciples à s'ôter la vie, dès qu'ils n'y trouvoient plus de charmes : on le surnomma, pour cette raison, *l'orateur de la mort* ; on pourroit donner ce tragique surnom aux philosophes modernes, dont les affreux principes produisent les mêmes résultats.

Madame de Staël trouve le suicide, non-seulement *sublime*, mais *nécessaire* dans les *républiques* et pour *les âmes passionnées*.

Voici comment elle explique ces étranges opinions :

« Je crains qu'on ne m'accuse d'avoir parlé
» trop souvent, dans le cours de cet ouvrage,
» du suicide comme d'un acte digne de louan-
» ges ; je ne l'ai point examiné sous le rap-
» port, toujours respectable, des principes
» religieux, mais politiquement. Je crois que
» les républiques ne peuvent se passer du sen-
» timent qui portoit les anciens à se donner
» la mort ; et dans les situations particulières,
» les ames passionnées, qui s'abandonnent à
» leur nature, ont besoin d'envisager cette
» ressource pour ne pas se dépraver dans le
» malheur, et plus encore, peut-être, au mi-
» lieu des efforts qu'elles tentent pour l'évi-
» ter (*). (*Page 158*).

Madame de Staël ajoute que : « Pour se li-
» vrer à l'amour, il n'y a que les hommes, ca-
» pables de la résolution de se tuer, qui puis-
» sent, avec quelque ombre de sagesse, tenter
» cette grande route de bonheur. (*P. 158*) ».

L'auteur avoue qu'elle n'a point examiné

---

(*) Ceci est fort obscur ; on entrevoit que cela signifie qu'au lieu de combattre une passion criminelle, il faut se tuer.

le suicide sous le rapport *toujours respectable* des principes religieux ; mais puisqu'elle trouvoit ce rapport *respectable*, elle ne devoit pas omettre un tel examen. Elle n'a donc examiné le suicide que sous les *rapports politiques* ; et dans une semblable méditation, l'humanité devoit-elle être oubliée? Que dis-je, oubliée !... Ah ! dans cette imprudente apologie, l'humanité n'est-elle pas cruellement outragée! Quand on exalte le suicide, ne fait-on pas l'éloge du meurtre volontaire? Quand on ose le conseiller, n'est-ce pas du sang que l'on demande ?...

A Dieu ne plaise que j'attribue au cœur les erreurs de l'esprit ; je ne vois, dans cet affreux paradoxe, qu'un simple défaut de réflexion ; et je suis persuadée que l'auteur s'empressera de rétracter des opinions si peu méditées, et dont les conséquences font horreur.

L'auteur dit : *Que les ames passionnées, qui s'abandonnent à leur nature*, ont besoin du suicide *pour ne pas se dépraver dans le malheur. S'abandonner à sa nature*, signifie ici se livrer à ses passions, et tout être qui s'y livre se déprave, et sur-tout *dans le* bonheur.

Quant à la *nécessité* du suicide dans les républiques, il est impossible de deviner les

raisons qui la fondent, et l'auteur n'en donne aucune. La religion des païens ne leur faisoit point un crime du suicide, mais tous leurs grands philosophes désapprouvèrent une action que la seule humanité réprouvera toujours.

Dans ces mêmes temps la politique obligea souvent les législateurs à faire des loix très-sévères contre le suicide (*), et tous les bons historiens ont remarqué que les suicides des hommes d'Etat furent très-funestes au bien public, et celui du dernier Caton, perdit sans ressource la république. En effet, si le suicide prive la patrie d'un grand homme, ou seulement d'un bon *citoyen*, il est assurément très-nuisible à la société ; et si le suicide tombe sur un scélérat, il le soustrait à la loi, et à la punition exemplaire que la sûreté publique rend nécessaire. Ainsi donc,

(*) Entr'autres celle qui ordonnoit que les corps des femmes qui auroient attenté sur leurs jours seroient, après leur mort, exposés nus dans les places publiques. Décret qui, à la gloire de ces siècles reculés, arrêta parmi les femmes la fureur du suicide devenue presqu'universelle : ce qui prouve aussi qu'il ne faut pas, pour se tuer, un courage *sublime*, puisque le sexe le plus foible peut se porter si facilement à ce genre d'excès.

*sous les rapports politiques*, le suicide est aussi nuisible, qu'il est criminel sous les rapports religieux et moraux.

Madame de Staël, qui ne voit dans le suicide qu'une action *sublime*, *sage et nécessaire*, prétend qu'il ne peut être que le fruit d'une *profonde réflexion*, et d'un *calme méditatif*, dont les scélerats *sont incapables*.

« Et que voilà pourquoi ils ne se tuent » point. Le scélérat, dit-elle, est inquiet et » défiant au fond de sa propre pensée. . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . (*)
» et dans un tel état, il n'existe jamais l'es- » pèce de calme méditatif, d'abandon à la ré- » flexion, qu'il faut pour contempler toute » la vérité, et prendre d'après elle une réso- » lution irrévocable. (*Page 224*) ».

Ceci est démenti par l'expérience; car beaucoup de suicides, loin d'être le fruit d'une profonde réflexion et d'un *calme méditatif*, sont l'effet d'un premier mouvement, et d'un violent accès de rage ou de désespoir. D'ailleurs, madame de Staël se contredit

---

(*) Ces points indiquent la suppression d'un passage absolument inintelligible sur les pensées d'un scélérat.

» *n'ont pas le droit de faire mal pour arriver* » *au bien*, nous n'aurions pas vu tant de vic- » times humaines immolées sur l'autel même » des vertus (*) ».

Il est étrange de reconnoître qu'il n'est pas permis de *faire le mal pour arriver au bien*, et de conseiller le *suicide*. Pour excuser l'inhumanité, non d'intention, mais de fait, qui se trouve dans un tel conseil, dira-t-on qu'on voit avec plaisir un homme malheureux, fatigué de la vie, se délivrer d'un fardeau insupportable? Ce seroit-là un étrange sentiment; et je doute que jamais la douce compassion ait produit un tel souhait dans le cœur d'une

---

(*) *L'autel des vertus* en France ! je ne l'y vois que renversé ! car *l'autel des vertus* est celui de la religion, et c'est ce qu'expriment avec sublimité ces vers admirables de l'abbé Delisle.

> Oui, vous qui de l'Olympe usurpant le tonnerre,
> Des éternelles loix renversez les autels,
> Lâches oppresseurs de la terre,
> Tremblez, vous êtes immortels :
> Et vous, vous du malheur victimes passagères,
> Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
> Voyageurs d'un moment aux terres étrangères,
> Consolez-vous, vous êtes immortels (1).

(1) Cette note fut écrite il y a près de deux ans, et par conséquent avant l'époque si chere à tous ceux qui aiment la vertu, la morale et la France.

femme. Mais il y auroit encore une différence infinie entre un desir involontaire et un conseil réfléchi. Il est permis de ne pas s'affliger de la mort des malheureux, mais c'est un crime de prêter des armes à un infortuné qui veut s'ôter la vie, ou de l'encourager dans cet affreux dessein : que sera-ce donc de le lui conseiller, et de tâcher de lui prouver que cet attentat est une action *sage, nécessaire* et *sublime?* . . . .

S'il est permis d'exhorter au suicide; s'il est beau de s'ôter la vie, quand on croit ses maux irremédiables, il faut approuver aussi la férocité de ces sauvages dénaturés, qui égorgent leurs pères, parvenus à l'extrême vieillesse, afin de les délivrer des souffrances causées par les infirmités de la décrépitude, souffrances qui sont sans remède. Il faut approuver encore la cruauté de ces pères inhumains, qui tuent leurs enfans, lorsqu'ils ont une conformation difforme, ou lorsqu'ils n'envisagent pour eux qu'un funeste avenir. Toutes ces barbaries, qui font frémir l'humanité, sont des conséquences naturelles du sentiment qui fait approuver et conseiller le suicide, afin que les infortunés soient affranchis de leurs peines.

Songeons d'ailleurs que si le bonheur est fragile, le malheur est bien rarement sans remède. Le temps peut consoler, le sort peut changer; et tel qui se croit le plus infortuné des êtres, peut encore devenir heureux.

Je sais que l'homme passionné qui souffre ne raisonne point ainsi; il se persuade que ses maux sont sans exemple et sans ressource, et que rien ne pourra jamais adoucir sa douleur: voilà le langage de la passion; mais est-ce celui de la raison? est-ce celui qu'un moraliste doit employer?

Trop souvent nos peines ne sont qu'imaginaires; trop souvent une erreur les cause, et trop souvent de funestes méprises ont produit le suicide.

Ainsi donc, quand cet acte sanglant ne blesseroit, ni la religion, ni la morale, on seroit encore inexcusable de le louer et de le conseiller, parce qu'il seroit toujours l'action la plus imprudente, et l'action qui entraîne nécessairement les suites les plus funestes. On s'attendrit, on gémit sur le malheur d'une famille à laquelle la guerre vient d'enlever un père chéri, un fils adoré; mais le suicide ne fait-il pas aussi des veuves et des orphelins? et, pour comble de maux, ces malheureuses victimes

ne sont-elles pas privées de toutes les consolations que l'honneur et la gloire peuvent procurer?

S'il y a de la grandeur dans le suicide, il y a nécessairement de la bassesse dans la résignation. Si l'on est *plus grand que la nature*, lorsqu'on ne peut supporter le malheur, et que, pour s'en affranchir, on se donne la mort, Sardanapale embrasant son palais, et se jetant au milieu des flammes, Sardanapale est un être divin; et Bélisaire, dépouillé de tout, mendiant, aveugle, proscrit, et se soumettant à son sort, sans plainte et sans murmure, Bélisaire est un lâche!...

Quoiqu'en combattant le suicide, je me sois privée volontairement de mes plus grands moyens, en n'employant pas les armes victorieuses que m'eût fournies la religion, j'ose croire que madame de Staël, en lisant cette critique, désavouera du fond de l'ame des erreurs pernicieuses qu'elle auroit toujours détestées, si elle en eût senti les conséquences. L'écrivain le plus éclairé, le plus vertueux, peut se tromper; mais il n'hésite jamais à le reconnoître; et de tous les hommages que l'on peut rendre à la vérité, cette candeur est sans doute le plus noble et le plus touchant.

Le résultat de ces réflexions, c'est que, sous tous les rapports *politiques*, *moraux* et *religieux*, le suicide est également criminel.

Cette manie insensée autant que coupable, est, comme je l'ai déjà dit, l'acte affreux et méprisable du plus complet égoïsme; il ne prouve qu'une fureur aveugle, ou une insensibilité odieuse et stupide; il n'est jamais produit que par le découragement total, ou le désespoir de la foiblesse, et non par le courage, puisqu'il fut commis tant de fois par les plus vils, les plus lâches de tous les scélérats, par des multitudes de femmes, et même par des enfans. Enfin il outrage à-la-fois le ciel, la raison et l'humanité. Le suicide qui paroît le plus excusable par ses motifs, est toujours un crime; et le vrai philosophe ne peut admirer que l'homme plus grand que la fortune, qui reste inébranlable et calme au milieu des revers. Car, comme le dit si bien Montagne sur ce même sujet: *La vertu ne rompt son chemin, ni son train, pour orage qu'il fasse.*

## CHAPITRE XIII.

### *Du bienfait d'une bonne éducation.*

La vie n'est souvent qu'un présent funeste; les faveurs de la fortune sont fragiles et dangereuses; une bonne éducation est un bienfait inestimable, qui seul peut donner du prix à tous les autres, et que rien ne peut suppléer.

Une bonne éducation fournit dans l'adversité des ressources honorables et certaines, et elle apprend à jouir de la prospérité. Qui sauroit fixer la mesure de la reconnoissance que mérite un instituteur qui a rempli tous ses devoirs ? Quels sentimens, quels procédés pourroient acquitter avec lui cette dette immense, ce dévouement sans bornes, ces inquiétudes, ces travaux, cette activité, cette vigilance, ces soins de tous les instans, dont on fut l'objet durant tant d'années !

Si la reconnoissance doit graver ineffaçablement dans la mémoire le souvenir du moindre bienfait obtenu, comment pourroit-on oublier cette longue suite de bienfaits constamment enchaînés les uns aux autres, et

dont ensuite l'heureuse influence s'étend sur tout le reste de sa vie?

Tout rappelle au disciple vertueux le souvenir de son instituteur, puisqu'il n'agit qu'en se retraçant ses conseils; l'ingratitude ne peut se concevoir que dans le disciple corrompu; il n'oublie l'instituteur que parce qu'il a depuis long-temps oublié ses leçons; il oublie cet ami de son enfance et de sa jeunesse, ce génie tutélaire qui veilloit sur lui, comme l'impie oublie son créateur; son idée l'importune, elle n'est pour lui qu'un reproche accablant; le souvenir confus de ses préceptes le trouble et l'effraie, et pour adoucir ses remords et se livrer à ses passions, il a besoin d'être ingrat; mais le disciple fidèle à la vertu doit être reconnoissant, il sent le prix d'une bonne éducation, lui seul en recueille les fruits.

Cependant je sais qu'il est possible de conserver ses vertus, et de négliger d'oublier la source dans laquelle on les a puisées! je le sais!... et je ne puis le comprendre.

O jeune homme, qui tenez d'une bonne éducation, des vertus, de l'instruction, des talens, comment pouvez-vous effacer de votre mémoire le bienfaiteur que tout doit y retracer? Êtes-vous dans l'adversité? qui vous a

fourni les ressources que vous y trouvez? Qui vous donna le courage qui vous soutient, cette force morale et physique qui vous fait supporter les peines de l'ame et les fatigues du corps? Quel fut le guide vigilant, tendre et dévoué qui vous conduisit dans les routes sacrées de la vertu, qui vous en ouvrit l'entrée, qui vous en applanit le chemin, et qui, pour vous, en sema de fleurs tous les sentiers? Qui vous apprit à mépriser le luxe et la mollesse? A qui devez-vous le développement de votre raison et de votre esprit? Cette mémoire si cultivée, par quels soins fut-elle ornée? Ah! cette mémoire qui a si bien retenu tous les mots des langues étrangères, tous les faits de l'histoire, n'est-elle infidelle que pour l'amitié?.... Votre conduite, vos talens ont-ils changé votre sort, êtes-vous heureux? Est-ce à votre naissance, est-ce au hasard que vous en êtes redevable? jouissez-vous du bonheur de pouvoir secourir les infortunés? Oh! dans ces momens si doux, comment ne vous rappelez-vous pas celui qui le premier vous conduisit sous le toît du pauvre, celui qui vous fit connoître les premières émotions d'une tendre pitié, et les premières jouissances de la bonté et de la bienfaisance?

Pour sentir tout ce que vous devez à votre instituteur, supposez un moment que votre enfance et votre jeunesse eussent été confiées à des mains mercenaires; supposez que la flatterie eût corrompu votre jugement, que la mollesse eût énervé votre corps, et qu'on ne vous eût donné ni principes, ni instruction, ni talens, que seriez-vous devenu?....

Mais que fais-je, et quel est mon espoir !.... aucun.

Je sais qu'on peut avec succès enseigner beaucoup de choses, et je sais aussi que la reconnoissance ne s'*apprend* point. C'est une vertu céleste, le créateur s'en est réservé le don. Je dois le bénir à jamais de l'avoir accordé aux êtres qui me sont si chers, et dont l'amitié fidelle me console de tout.

## CHAPITRE XIV.

### *Des intrigans.*

TOUT intrigant a de l'ambition, et nul intrigant n'a du génie.

Le génie donne un goût passionné pour les choses auxquelles il est propre, et la passion sacrifie tout à son objet; tout, même les succès actuels et la gloire présente. Lorsque Newton, livré aux sciences abstraites, employoit tout son génie à composer un ouvrage avec la certitude *que trois hommes seulement dans toute l'Europe le comprendroient parfaitement*, Newton assurément ne travailloit pas pour la gloire actuelle. L'innocente, l'utile passion de l'étude est la seule qui puisse imprimer à l'amour-propre un aussi grand caractère.

Je ne prétends certainement pas que cette passion si pure ne puisse s'allier qu'avec le génie, car je suis moi-même la preuve du contraire; mais je dis qu'elle exclut nécessairement, ainsi que le génie, le goût de l'in-

trigue, et qu'elle ôte tous les moyens d'intriguer.

Rien au monde n'absorbe autant de temps que l'intrigue ; il ne suffit pas de s'en occuper chez soi, d'entretenir d'énormes correspondances, de recevoir et de flatter tous les ennuyeux qui peuvent être utiles, de faire sa cour à tous les gens en place ; il faut encore aller dans le monde, il faut plaire, il faut se faire des amis et des partisans ; mais que de travaux doublés, et quel surcroît de peines quand on est à-la-fois intrigant et auteur, et sur-tout dans un temps de factions ! Il s'agit alors de nuire non-seulement à ses rivaux, mais à des partis nombreux d'ennemis envenimés : que de pas, que de bassesses, que de mensonges de plus nécessite une telle situation ! La littérature et l'étude sont négligées, sont oubliées ; il n'est plus question que de s'acquérir des protecteurs et des prôneurs, de gagner des journalistes, et de multiplier des libelles. L'esprit de parti place les intrigans dans leur véritable sphère, il développe toutes leurs facultés, il met au jour tous leurs petits talens ; sans légitimer les moyens qu'ils emploient, il fait paroître leur caractère moins ignoble et moins méprisable,

il sert de prétexte et d'excuse à leur duplicité, il change même les noms de leurs vices les plus bas ; la fourberie n'est plus que de la politique, la haine et la vengeance que des sentimens naturels, les noirceurs et les calomnies, que les résultats d'une passion justifiée par ses motifs aux yeux de tous ceux qui la partagent ; enfin se montrer toujours partial, intolérant, injuste, ce n'est qu'être fidèle à sa cause.

Les gens sensibles et incapables d'intriguer, lorsque le sort leur est contraire, peuvent avoir des amis sincères et tendres ; c'est tout ce qu'ils desirent, ils ne demandent point de services, ils ne cherchent point des soutiens, des défenseurs, des apologistes, ils veulent seulement être aimés. Les intrigans ne regardent l'amitié que comme une convention mercenaire ; ils n'exigent ni du sentiment, ni des soins délicats, ni de l'estime ; mais ils veulent du dévouement, et ils l'obtiennent ; car on les craint, on attend beaucoup d'eux, ils savent nuire et servir. On n'est véritablement *dévoué* qu'à un bienfaiteur *actuel*, et à un ami intrigant ; c'est alors que la reconnoissance paroît vive, et l'amitié ardente ! On défend avec chaleur son ami, et

de vive voix et par écrit, on sollicite pour lui, on saisit toutes les occasions de le faire valoir ; s'il est auteur, on fait les extraits de tous ses ouvrages, on les élève aux nues, on en remplit tous les journaux; mais tout ce zèle n'est produit que par le vil intérêt, l'intérêt personnel! On attend les mêmes services, on les réclamera tous dans le besoin!

Il faut donc nécessairement que la vertu persécutée, dans un temps de faction surtout, soit pendant des années entières victime de la calomnie. Le mensonge l'accuse avec audace. La vérité timide ou contrainte n'ose élever sa voix pour elle; ses amis sont muets, rien ne déjoue les intrigues de ses ennemis, rien ne s'oppose à leur triomphe; ils multiplient à leur gré de fausses imputations, qui mille fois sont démenties par des faits avérés et publics; n'importe, ils inventent de nouvelles fables, qu'ils font circuler avec une rapidité magique, et qui sont répétées par ceux mêmes qui ne partagent point leur animosité; la simple crédulité répand sans le vouloir tous les venins de la haine!...... Ah! sans le sentiment consolateur d'une piété sincère, qui pourroit supporter le poids accablant de l'injustice, et le tourment affreux

d'être haï sans cause!... On ne peut, dans de certaines situations, échapper à ce malheur que par l'intrigue; il faut donc s'y soumettre, et s'armer d'une patience inébranlable.

Le goût des arts et la passion de l'étude offrent à l'innocence méconnue des ressources inépuisables, et les plus douces consolations. Mais il faut avouer qu'une personne livrée à cette noble passion, n'est jamais, en amitié, d'un commerce agréable. Pour resserrer les liens d'une grande intimité, les sentimens tendres et solides, et les bons procédés ne suffisent pas; l'amitié veut des soins de tous les momens, elle veut même que cet abandon ne soit pas un sacrifice. Elle avoit jadis moins d'exigence, et un plus grand caractère; deux ames unies par l'estime et par la sympathie ne se donnoient qu'une seule assurance d'une éternelle amitié, mais y comptoient toujours; les promesses frivoles sont suspectes, de-là vient le besoin de les répéter; mais un serment solennel et sacré ne se prononce qu'une fois. À quoi s'engageoit-on alors? à défendre son ami au péril de sa vie, à le suivre dans l'exil, à partager non-seulement ses peines, mais son sort. Quelle étoit la récompense d'un tel dévouement? de jouir de la gloire de ce

qu'on aimoit, de s'y associer, de l'identifier à la sienne, et de compter invariablement sur lui : sécurité noble et touchante, le plus doux charme de l'amitié, et que l'amour n'a jamais pu connoître ! A quoi l'amitié s'engage-t-elle aujourd'hui ? à faire des visites, à écrire des volumes de lettres et de billets ; de sorte que les gens les plus complètement désœuvrés sont les plus parfaits amis. Ainsi l'ami des arts et de la nature, celui qui veut, dans la solitude, cultiver son esprit et ses talens ; celui qui fait ses délices de la littérature et de la méditation, n'acquerra jamais des amis ardens et zélés. En vain leur aura-t-il fait les plus grands sacrifices, en vain sera-t-il prêt à tout quitter pour eux dès qu'il aura l'espoir de leur être utile, en vain même interrompt-il souvent ses occupations chéries, seulement pour leur plaire : s'il n'y renonce pas entièrement, il n'a rien fait. On lui reproche avec amertume son goût pour la retraite, on lui fait un crime de préférer ses livres, son écritoire, ses pinceaux et sa harpe, aux plaisirs de la dissipation ; on le trouve sauvage, insensible ; il pourroit porter dans la société quelques agrémens, il s'y refuse, il ne desire ni plaire, ni briller, ne cherche que la solitude et la paix ; voilà

des singularités et des torts inexcusables. Les amis d'un tel homme le défendront-ils avec chaleur, s'il est attaqué par l'envie et la haine? Non certainement, ils se contenteront de dire : *c'est sa faute*, s'il avoit un caractère *plus social; s'il se montroit*, s'il se faisoit *des amis utiles*, s'il étoit *capable de les cultiver*, il triompheroit facilement de tous ses ennemis; mais avec *une telle bizarrerie*, on ne détruit point de *grandes préventions*. Eh! qu'importe de les détruire, quand on est parvenu à les mépriser, quand on a étouffé à cet égard toute sa sensibilité, quand l'injustice, cessant d'oppresser l'ame, n'inspire plus que le dédain et l'insouciance; lorsqu'enfin, après s'être bien étudié, l'on est pleinement convaincu que l'on seroit absolument incapable de suivre, seulement pendant un mois, le plan de conduite de plusieurs années peut-être, dont il faudroit ne pas s'écarter pour se justifier? O vous, que les intrigans poursuivent, vous qu'ils oppriment, vous qui n'eûtes jamais dans le cœur que l'amour de l'ordre, de la paix, de la vertu, et le doux sentiment d'une tendre bienveillance pour tous les hommes, gardez-vous de former le projet de repousser l'intrigue par l'intrigue, même en

surmontant vos scrupules à cet égard, vous échoueriez dans ce dessein. Si vous avez goûté les charmes de l'étude, de la méditation et des talens, il vous seroit impossible de supporter l'ennui d'un tel métier; tous ceux qui l'ont choisi par caractère vous y surpasseroient, l'emporteroient sur vous; et ne pouvant ni surmonter, ni cacher vos dégoûts, vous seriez bientôt forcé de leur abandonner la victoire, en ne remportant pour tout fruit d'une si triste entreprise, que le regret et la honte de vous y être engagé. Non, non, c'est dans la solitude que vous trouverez non-seulement la tranquillité, mais le bonheur; ennoblissez de plus en plus, par un utile usage, les talens qu'on vous dispute ou qu'on vous envie; perfectionnez ce caractère que l'on noircit, et ces sentimens que l'on méconnoît; la haine vous a peint sous de fausses couleurs, appliquez-vous à rendre, chaque jour, ce tableau plus imposteur et plus absurde, et attendez tout du temps, qui produit toujours la confusion des méchans et le triomphe de l'innocence.

C'est en général auprès des princes sur-tout que les intrigans réussissent le mieux; rien ne les rebute; il ne faut aucune invitation

pour les attirer; ils n'ont besoin ni d'être accueillis, ni d'être estimés, ils ne veulent que s'introduire; si on les repousse, ils persistent; si on les chasse, ils reviennent; leur ténacité fatigue la résistance; on ne *les admet* point, mais on *les tolère;* c'est tout ce qu'ils desirent; ils peuvent alors cabaler; même en les connoissant, il est dangereux de les écouter; on prend toujours d'eux quelques préventions défavorables sur ceux qu'ils déchirent; on croit beaucoup faire en ne croyant que la moitié de leurs discours, et souvent tout en est faux.

Dans ce temps malheureux de troubles et de soupçons, les princes devroient faire une réflexion bien simple: c'est qu'il est bizarre que, parmi les étrangers auxquels ils accordent une hospitalité généreuse, ceux qui ont dans leurs talens d'honorables ressources, et qui se tiennent constamment à l'écart, soient presque toujours accusés d'avoir des vues ambitieuses. Quels sont les accusateurs de ces gens paisibles et solitaires? des personnages qui sont dans un mouvement continuel; qui, à force de soins, ont pénétré chez les ministres et dans les cours, et qui ont obtenu des pensions, des places, des graces, ou qui en

sollicitent vivement, tandis que les accusés ne font aucune démarche de ce genre, ne demandent rien, ne prétendent à rien, ignorent jusqu'aux noms des ministres, et vivent dans la plus profonde solitude (*).

Mais, grace au ciel, il est encore des princes capables de faire ces réflexions, des princes auxquels on peut avec confiance s'adresser directement, sans aucune protection auprès d'eux, pour obtenir un asyle, dont la douceur et l'équité de leur gouvernement garantissent la sûreté.

S'il étoit possible de persuader aux intrigans que l'on peut, avec des talens et du mérite, n'avoir aucune ambition, ils cesseroient d'être malfaisans et dangereux; mais voilà ce qu'ils ne croiront jamais; et tant qu'ils craindront des rivaux, ils verront des ennemis redoutables dans les gens les moins disposés à

---

(*) Il seroit aussi absurde qu'injuste de dire que tous ceux qui desirent et qui obtiennent des pensions et des places sont des *intrigans*. On peut solliciter noblement, et alors il est honorable de réussir. Je dis seulement que les personnes que l'on doit le moins soupçonner d'ambition sont celles qui ne demandent rien, et qui n'aiment que la retraite, l'étude et l'indépendance.

entrer en concurrence avec eux. Ainsi donc ils conserveront éternellement l'affreux instinct de nuire; et la perfection de ce vil métier sera toujours de mentir avec effronterie, et de calomnier avec succès.

# CHAPITRE XV.

## *Des voyages* (*).

Le meilleur usage qu'un jeune homme puisse faire des premiers momens de sa liberté, lorsque son éducation est finie, c'est de voyager,

(*) J'ai fait, à l'usage des voyageurs et des fugitifs, un petit ouvrage qui parut il y a dix-huit mois; mais qu'on s'est permis d'imprimer d'une manière tout-à-fait différente de celle que j'avois prescrite. Je voulois qu'il fût en un seul volume, français et allemand; au lieu de cela, il a été tronqué, mutilé; on en a inséré une partie dans un ouvrage très-estimable, mais qui m'est étranger. On en a retranché des *instructions préliminaires* très-étendues, et qui ne sont pas, je crois, sans intérêt, et l'on a fait une seconde édition, dans laquelle tout le texte se trouve, mais sans traduction allemande, ce qui ôte à l'ouvrage sa plus grande utilité et sa véritable destination. Tout cela s'est fait non-seulement sans mon consentement, mais à mon insu. Je ne m'en plains point, car les intentions ont été droites et pures, mais je dois cependant le déclarer, parce que c'est la vérité. J'ai placé dans ce chapitre huit pages tirées de l'ouvrage dont je viens de parler, afin de réunir ici toutes mes pensées sur ce sujet.

en choisissant un compagnon de voyage qui ait de l'esprit et de l'instruction. On entre dans le monde avec plus de succès, et l'on y jouit sur-le-champ d'une sorte de considération flatteuse, lorsqu'on n'y débute qu'au retour d'un grand voyage, pourvu qu'on soit exempt des ridicules que donnent nécessairement la pédanterie et la fatuité. Un voyageur est toujours intéressant, lorsqu'il n'est ni suffisant, ni bavard. On se défie avec raison de la véracité des grands parleurs; un voyageur qui aime à conter, est par cela seul très-suspect; et comme il ne peut exciter la curiosité qu'en inspirant la confiance, il n'atteint ce double but que lorsqu'il se montre simple, modeste, et réservé. Les jeunes gens sur-tout ne doivent parler de leurs voyages que lorsqu'ils sont interrogés. On se plaît à questionner les voyageurs, on écoute avec plaisir leurs réponses; mais on les trouve excessivement ennuyeux, lorsqu'ils s'engagent d'eux-mêmes dans des récits que personne ne leur demande.

Avant de voyager dans les pays étrangers, il faudroit bien connoître le sien; on seroit en état de comparer; d'ailleurs cette marche est la plus naturelle : c'est sans doute ce qui la fait paroître moins brillante. Combien de jeunes

Français, qui s'imaginent qu'on ne peut trouver qu'en Suisse et en Angleterre des sites pittoresques, de belles cascades, des grottes, des rochers, des montagnes, et qui auroient pu voir les mêmes choses, et peut-être plus belles encore dans nos provinces méridionales, et en Franche-Comté, en Auvergne, en Bourgogne ! On peut admirer encore, même en revenant d'Italie, les superbes antiquités dont la France est remplie ; et le voyage entier de la France sera toujours le plus agréable et le plus intéressant que l'on puisse faire.

On voyage pour son plaisir, ou pour sa santé, ou (ce qui est particulier à ce siècle) par nécessité. Dans tous les cas, il faut tâcher de retirer de l'instruction de ses voyages ; et c'est à quoi l'on ne peut parvenir qu'en faisant des journaux un peu détaillés ; si l'on néglige ce point essentiel, plus on verra d'objets intéressans et nouveaux, plus les idées qui en resteront seront embrouillées ; tout se confondra dans la tête la mieux organisée, les temps, les lieux, les monumens, les personnes ; on sera privé du plaisir de se rappeler nettement ce qu'on a vu ; on ne pourra même en parler d'une manière instructive ou intéressante ; on dira de bonne-foi des choses absolument

fausses ; et l'on passera pour menteur sans avoir jamais eu le dessein de mentir. C'est ce qui arrive à la plupart des voyageurs, qui, en général, manquent bien moins de véracité que de mémoire.

Pour bien faire un journal, il ne suffit pas d'écrire chaque soir ce qu'on a vu dans la journée, il faut encore faire des notes particulières sur un souvenir, toutes les fois qu'on voit une chose digne de remarque : par exemple, si, dans une matinée, on visite plusieurs églises, on confondra sûrement les tableaux et les monumens qui s'y trouvent, si l'on n'a pas eu l'attention de faire à mesure sur les lieux ces notes détachées; de même en voiture, il faut marquer sur son souvenir tous les objets qui passent sous les yeux, que l'on veut se rappeler. Plusieurs voyageurs s'étant contentés d'écrire en gros tous les soirs, ont fait imprimer des ouvrages remplis de méprises inexcusables. Le Voyage d'Italie de M. l'abbé Richard est dans ce cas ; il y a des choses très-estimables dans cet ouvrage : on voit, par le ton de l'auteur, qu'il n'a jamais le projet de mentir ; la nature même de ses inexactitudes le prouve aussi ; car ce n'est point par enthousiasme, ou pour conter des choses merveilleuses, qu'il

est infidèle ; mais tantôt il dit qu'une statue est de marbre rouge, et elle est de marbre blanc ; qu'elle est de bronze, et elle est de marbre. Tantôt, qu'un monument est dans telle ville, et il est dans une autre, etc. Il est évident qu'il n'a point fait de petites notes sur les lieux ; et je le répète, sans cette précaution, un journal ne sera jamais exact.

Lorsqu'on séjourne dans les grandes villes, il faut relire l'histoire du pays où l'on est, et lire encore soigneusement les descriptions particulières des monumens publics, mais se défier des jugemens qu'on y porte, car très-généralement ils sont mauvais dans ces petites brochures. A l'égard des sociétés, celle des savans, des gens de lettres et artistes, doit être surtout préférée par un voyageur ; la conversation est souvent plus instructive que les livres ; mais il faut savoir questionner, et ne pas croire légèrement. Toute chose qui paroît extraordinaire mérite confirmation ; et l'on ne doit l'inscrire sur son journal qu'après avoir fait les informations nécessaires. Un défaut trop commun parmi les voyageurs, est de perdre un temps précieux à conter ce qui se passe, ce qui se fait dans leur pays, au lieu de s'informer des choses qu'ils ignorent ; il semble

que le but de leurs courses soit d'instruire les étrangers : c'est un moyen certain d'ennuyer tout le monde, et de rester dans l'ignorance.

Voulez-vous être accueilli par tous les gens qui savent penser ( qu'importe l'opinion des autres ) ? soyez simple, naturel, sans prétention ; évitez la flatterie qui fait louer tout avec exagération, et qui rend méprisable ; évitez la causticité, et sur-tout le dénigrement, qui fait haïr ; soyez vrai avec prudence et politesse, vous vous tairez souvent ; vous louerez quelquefois ; vous ne vous permettrez que des critiques douces et modérées, et vous ne déplairez à personne.

Ne paroissez point étonné des usages différens de ceux de votre pays ; cet étonnement a toujours l'air d'une censure, et d'ailleurs il feroit peu d'honneur à votre esprit. Vous attendiez-vous à trouver à Moskou les coutumes établies à Rome ?... Êtes-vous fugitif et dépouillé de tous vos biens ? si votre ame est grande et courageuse, rien en vous n'annoncera la surprise, l'abattement et les regrets ; les caprices de la fortune ne nous abaissent que lorsqu'ils paroissent nous humilier ; vous n'aurez point la vanité puérile de rappeler sans cesse dans vos discours l'état de votre

fortune passée ; enfin, vous aurez changé de situation, comme le voyageur qui passe avec sérénité d'une bonne auberge dans un mauvais gîte.

Êtes-vous calomnié, vous avez deux partis à prendre : l'un, de vous répandre dans le grand monde, d'étendre vos liaisons, de vous faire des partisans, des protecteurs. Pour peu qu'on soit aimable, on y parvient aisément, en dévouant tout son temps à la société, et sur-tout en dévorant et dissimulant gaîment et de bonne grace beaucoup d'ennui.

L'autre parti, c'est de mépriser la calomnie, de braver les persécutions qui peuvent en résulter, et de se contenter du témoignage de sa conscience et de ceux qu'on aime.

Le premier parti est bon pour ceux qui ont de la souplesse dans l'esprit et de la timidité dans le caractère.

Le second parti convient à ceux qui joignent à la force de l'ame un goût passionné pour l'étude ; et ceux-là, après bien des réflexions et des orages, en reviennent toujours à penser qu'il vaut mieux, après tout, risquer d'être quelquefois victime de la méchanceté des hommes, que de renoncer à des goûts utiles, et d'immoler les penchans les plus nobles et

les plus doux. L'innocence, avec un peu d'adresse et quelques soins, se justifieroit plus promptement; mais sa marche n'est jamais active, rien ne lui pèse, rien ne la trouble: elle est si bien avec elle-même! Elle attend avec une vertueuse indolence qu'on lui rende la justice qui lui est due; elle sait que tôt ou tard le temps dessèche et tarit le torrent impur de la calomnie: en attendant, elle vit avec sécurité sous la garde et sous les yeux de l'Être suprême, et elle se repose délicieusement dans le sein de l'amitié.

Je ne conseillerai point aux fugitifs, même à ceux qui aiment la solitude, de s'établir à demeure loin des villes; outre que dans une campagne isolée on manque des ressources dont la plupart des fugitifs ont besoin, cette manière de vivre, dont j'ai fait une longue épreuve, a beaucoup d'inconvéniens pour des étrangers: séparés de ses proches, de ses amis, les correspondances deviennent si précieuses et si nécessaires! loin des villes elles sont plus irrégulières et plus coûteuses. Si l'on est malade, on manque de secours; si l'on a des talens, on est continuellement dépourvu de toutes les choses dont on a besoin pour les cultiver. Enfin, il faut même renoncer à lire; on

n'a point de livres; et comment s'en passer dans une profonde retraite?

D'ailleurs, ce genre de vie n'est point du tout économique; on est ruiné en ports de lettres et de paquets, et en messages. On passe sa vie à donner des commissions qui sont presque toujours mal faites; on a l'ennui d'attendre, et le chagrin d'importuner souvent ses amis, et de ne pas recevoir ce qu'on desiroit; ce qui produit une multitude de petits mécontentemens, d'autant plus désagréables, qu'ils se renouvellent sans cesse; et dans une solitude absolue, toutes ces petites choses deviennent des affaires; car la vivacité de nos affections et de nos desirs se proportionne toujours à notre situation, parce qu'il est naturel de mettre le même degré d'importance à tout ce qui nous occupe essentiellement, c'est-à-dire habituellement.

Quant aux jeunes littérateurs, qui voyagent avec le projet de faire imprimer leurs journaux, ils doivent connoître toutes les différentes classes de la société, et vivre alternativement dans les campagnes et dans les villes. C'est en habitant les chaumières, que l'on acquiert une idée juste du caractère et des moeurs des paysans; mais il faut pour cela apprendre

leur langage, ce qui n'est pas très-difficile, parce que leur vocabulaire de simple conversation est toujours fort borné; non-seulement on peut les juger par ce qu'ils disent, mais aussi par l'espèce de jargon qu'ils emploient, et même par la sorte d'accent qui leur est propre. Par exemple, le peuple de Paris, comme tous les autres peuples, soit des villes, soit des campagnes, s'est fait une langue particulière; cette langue n'est riche que pour exprimer la joie, la gaîté, l'impatience, la moquerie, les plaisirs de la table et de la bonne chère; un observateur en peut conclure que ce peuple est vif, enjoué, turbulent, léger et frivole, et ce jugement seroit assez juste. La voix du peuple de Paris est plus haute et plus enrouée que celle d'aucun autre peuple que je connoisse, ce qui me paroît tout simple; ces deux choses viennent de sa pétulance; bruyant dans sa joie et dans sa colère, parlant toujours au grand air avec vivacité, il crie sans cesse et s'enroue. Les Picards, qui ont de la douceur, les Flamands, qui ont du flegme, ont des voix moins rudes et un accent traînant. Il existe à Paris une classe de peuple, qui s'est fait un langage à part, qui ne se parle que dans l'enceinte des halles; les femmes qui l'emploient

s'appellent des *poissardes*. Ce langage est tel, qu'il est impossible d'en citer une phrase; il n'exprime que des obscénités ou des imprécations atroces, dictées par la fureur et la cruauté; aussi ces femmes, dépourvues de mœurs, sont-elles en général d'un extrême emportement.

Les voyageurs nous parlent sans cesse de caractère national, et croient connoître le caractère de tous les individus d'une nation, lorsqu'ils ont étudié celui du peuple d'une ville ou d'une province. C'est une grande erreur : il peut exister un *esprit national* (comme par exemple en Angleterre); il peut y avoir un caractère national dans les Etats aussi limités que le sont les petites républiques de Lucques et de St.-Marin; mais il n'y a point de caractère national dans les pays divisés en grandes provinces. Un normand, un Gascon, un Champenois, un Auvergnat, etc., sont Français, et ces peuples ont des caractères tout-à-fait différens : ainsi des autres. Remarquons en passant, que plus on étend, par les conquêtes, les bornes d'un État, plus cette diversité deviendra frappante.

Ceux qui veulent voyager avec fruit, ne doivent donc négliger aucune de ces observa-

tions, qui échappent si facilement aux esprits superficiels. Pour être en état d'écrire un voyage qui ne laissât rien à desirer, il faudroit avoir une multitude de talens et de connoissances, qui ne peuvent jamais se trouver réunis dans la même personne; mais au moins faut-il avoir le goût des beaux-arts et de la littérature; savoir dessiner l'architecture et le paysage d'après nature; ne pas ignorer les élémens de l'histoire naturelle et de la botanique, et avoir profondément étudié l'histoire et la mythologie.

A l'égard de la manière d'écrire les voyages, il me semble qu'elle doit être pure, élégante, mais simple, concise et sérieuse. Le genre épigrammatique, le style trop fleuri, le ton passionné doivent être interdits aux voyageurs ainsi qu'aux historiens, parce que les uns et les autres doivent inspirer la confiance, et qu'on exige d'eux l'impartialité, l'exactitude et la fidélité scrupuleuse; des talens brillans peuvent embellir ces qualités indispensables, mais ne sauroient y suppléer. L'enthousiasme est toujours justement suspect; il fait le principal mérite d'une ode, ou d'un poëme, ou d'un discours oratoire, etc., mais il est très-déplacé dans un voyage. On veut paroître uni-

versel (et souvent dans une brochure de deux cents pages); on déploie de l'érudition où il n'en faut point : on n'est que pédant ; on veut être éloquent et profond en écrivant une lettre : on est obscur, diffus, entortillé. Ecrit-on l'histoire, on veut y montrer à-la-fois la raison et les grandes vues d'un homme d'Etat, et la grace, la légéreté, la finesse d'un bel-esprit; et l'on est superficiel, inconséquent : on écrit sans discernement et sans dignité. Enfin, on a la prétention d'étaler, dans une relation de voyage, *de la philosophie*, *du feu*, *de l'énergie*, une vive *sensibilité*, des talens poétiques, etc., et l'on fait un roman insipide et bizarre, sans imagination, sans plan, sans intérêt. Convenons-en, il est temps de retrancher de ce genre d'ouvrages, les extases sur le haut des montagnes, les *horreurs religieuses* au fond des grandes forêts; les idylles en prose, sur les prairies et la verdure ; les descriptions emphatiques des rochers, des précipices, des grottes, des cascades, etc., et sur-tout ces longs détails, écrits avec tant de complaisance, de toutes les *sensations* du voyageur; détails qui forment des volumes, et qui vous apprennent seulement que l'auteur eut peur en certaine occasion ; qu'à tel jour il fut frappé,

saisi d'admiration, ou profondément ému; qu'une autre fois il tomba dans une *douce mélancolie*, etc. Je crois que si l'on supprimoit toutes ces petites confidences particulières, les voyages n'en seroient ni moins instructifs, ni moins agréables.

Renoncez donc à tous ces lieux communs, romanesques; soyez sage, judicieux, exact, bon observateur, et vous serez supérieur dans ce genre, si d'ailleurs vous écrivez bien (*).

Il est possible de réunir plusieurs talens; alors composez des ouvrages de plusieurs genres : si vous avez de l'imagination et de la sensibilité, faites des romans; si vous avez une grande énergie de caractère, des vues

---

(*) Cette critique ne tombe que sur les véritables relations de voyages qui, détaillées et complètes, n'ont pour but que de donner une idée nette des pays qu'elles décrivent. Je ne prétends point parler des ouvrages dont les voyages sont seulement le cadre et non le fonds, tels par exemple que beaucoup de lettres intéressantes de divers auteurs, sur la Suisse, l'Italie, &c. Enfin je trouve qu'un voyageur peut rendre compte quelquefois des impressions qu'il a éprouvées, pourvu que ce soit avec intérêt, goût et mesure, et qu'il ne nous entretienne ni de ses amours, ni du souvenir de sa jeunesse, &c.

étendues et des talens pour la poésie, faites des tragédies, mais ne confondez point les genres ; ce qui est une beauté dans l'un, seroit une difformité dans l'autre. Ne donnez point à l'austère Pallas les attributs voluptueux de Vénus. Ne placez point la pesante massue d'Hercule entre les mains des Graces : si vous ne savez pas vous préserver de ce mauvais goût, loin de cultiver les arts, vous les anéantissez ; vous les faites tomber dans l'anarchie, et vous produirez, non des tableaux brillans et durables, mais des esquisses bizarres, semblables à ces peintures grotesques, qui ne représentent qu'un assemblage extravagant de quelques objets agréables, confondus dans une multitude d'êtres fantastiques et de monstres.

FIN.

# TABLE DES CHAPITRES

## contenus dans cet ouvrage.

### LE PETIT LA BRUYÈRE.



### RECUEIL DE PENSÉES DIVERSES.

FIN DE LA TABLE.

# AVIS DE L'ÉDITEUR.

Deux nouvelles éditions d'ouvrages du même auteur, qui n'ont point paru en France, sont maintenant sous presse ; l'un intitulé l'*Herbier moral*, 1 vol. revu et augmenté.

L'autre, intitulé *Nouvelle Méthode d'enseignement pour la première enfance*, contenant, 1°. l'explication de la Méthode pour les Instituteurs ; 2°. des Dialogues ; 3°. un Conte intitulé l'*Isle des Enfans* ; 3°. des Modèles de compositions, et 4°. une nouvelle Méthode d'enseigner le dessin, 1 vol. avec beaucoup d'augmentations.

Ces deux volumes paroîtront très-incessamment, ainsi qu'un volume tout nouveau ( qui est aussi sous presse ), intitulé : *Nouvelles Heures à l'usage des Enfans.*

En outre, l'Editeur croit faire plaisir au Public en annonçant un ouvrage très-considérable et d'une grande utilité, du même auteur, qui sera livré à l'impression sous deux mois, et dont voici le titre :

*Dictionnaire historique, iconographique et littéraire de la Bible*, à l'usage des Artistes et des jeunes Poètes, et pour servir à l'édu-

cation de la Jeunesse, contenant, 1°. tous les faits qui se trouvent dans l'ancien et le nouveau Testament; 2°. des Notices raisonnées sur les tableaux et les ouvrages de sculpture des grands maîtres, et sur les ouvrages littéraires dont les sujets sont tirées des saintes écritures ou de la vie des saints; 3°. indications de traits peu connus, qui pourroient fournir de nouveaux sujets à la poésie, à la peinture et à la sculpture; 4°. institutions et fondations bienfaisantes dues au christianisme; 5°. description critique de toutes les belles églises de l'Europe et des monumens qu'elles renferment; 6°. détails relatifs au costume des Hébreux et aux moeurs des premiers Chrétiens; 7°. détails sur les cérémonies religieuses, sur les différens rites, sur le conclave, &c. &c.

Cet ouvrage formera 3 vol. grand *in*-8.; chaque vol. aura près de 600 pages.

*Nota*. Il n'y a dans cet ouvrage ni dissertation, ni réflexions sur les dogmes, ni même explication des dogmes, de sorte qu'il peut être indifféremment à l'usage de toutes les sectes chrétiennes.

Madame de Genlis ayant découvert qu'un roman intitulé *Adélaïde*, ou *le Triomphe de l'Amour*, est imprimé sous son nom, et désigné sur plusieurs catalogues comme étant d'elle, déclare que c'est une imposture, et qu'elle n'a nulle connoissance de cet ouvrage. Voici la liste de tous les ouvrages qu'elle a fait imprimer en Allemagne, c'est-à-dire depuis 1795 jusqu'à l'année 1800, inclusivement:

Les Chevaliers du Cygne.

Précis de sa conduite depuis la révolution.

Discours moraux.

Les Vœux téméraires.

Les petits Emigrés.

Le Petit la Bruyère.

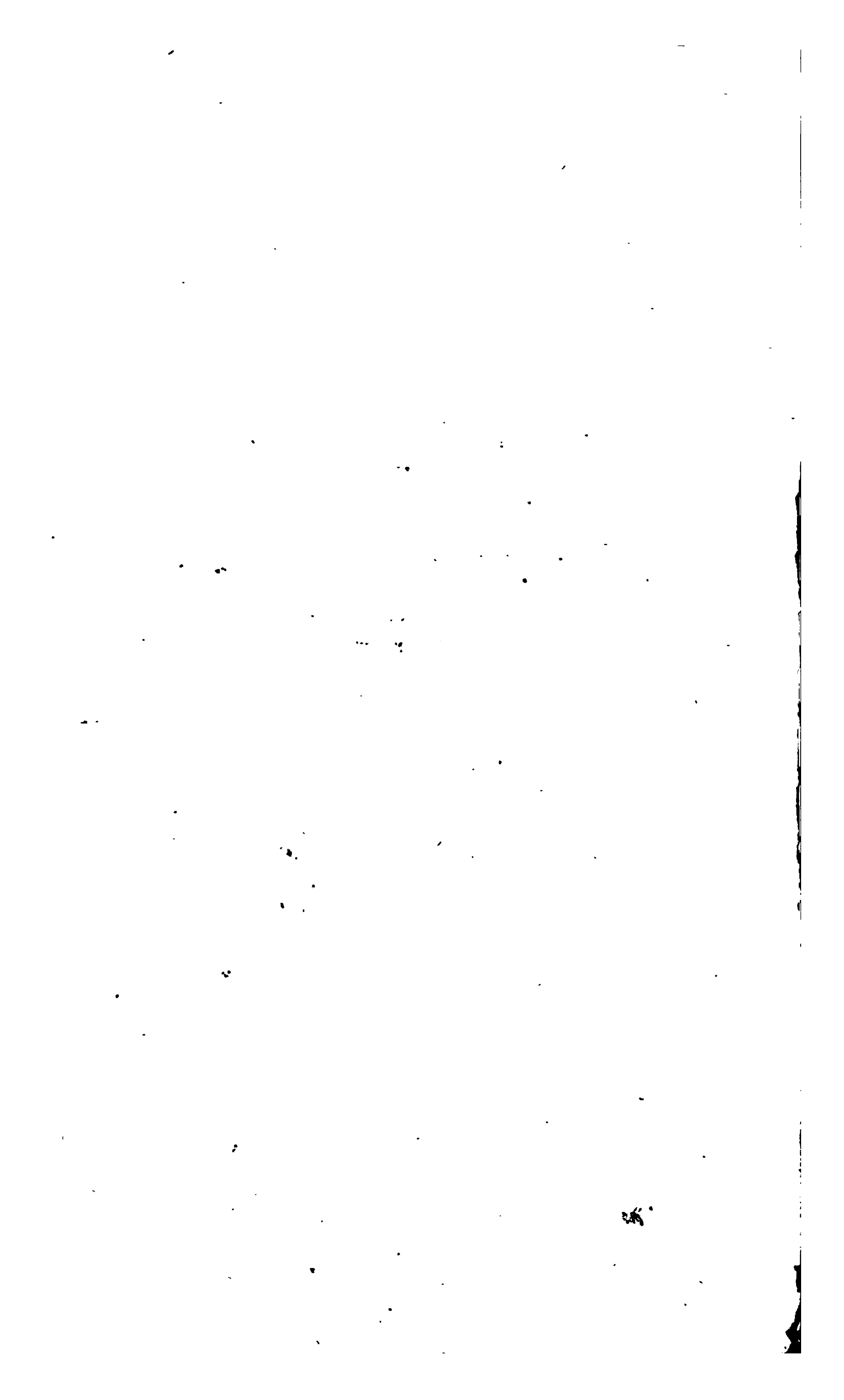
L'Herbier moral.—On le réimprime avec des augmentations.

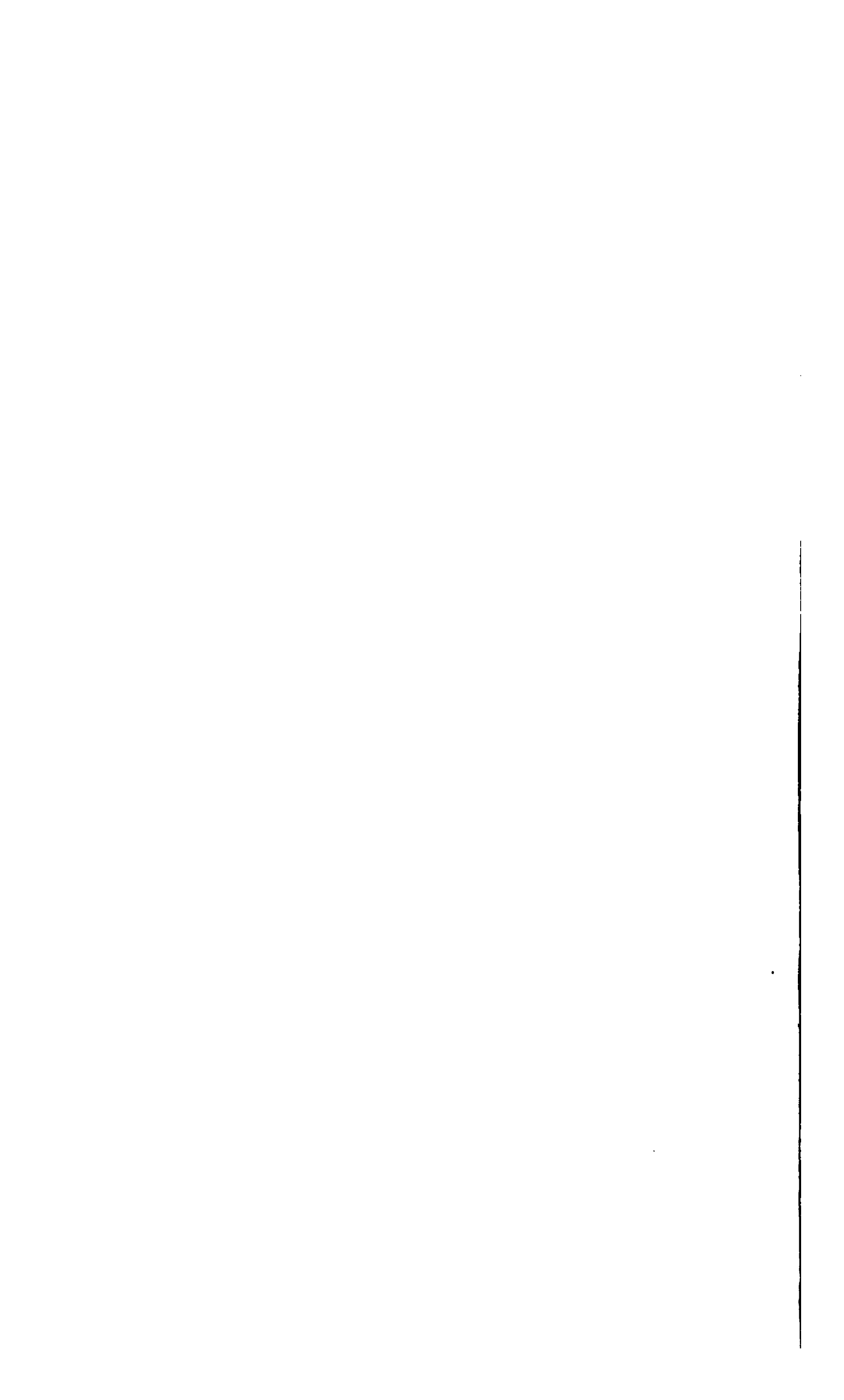
Nouvelle Méthode d'instruction pour la première enfance. — On réimprime cet ouvrage avec des augmentations.

Les Mères rivales.

Des Dialogues français et allemands pour les fugitifs, les voyageurs et les écoles d'éducation.

Un ouvrage de Piété. — Ce dernier est le seul de tous les ouvrages ci-dessus mentionnés, auquel elle n'ait pas mis son nom.







OCT 28 1937